Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/soiresdeferney00desp

SOIRÉES

DE

FERNEY.

SOIRÉES

DE FERNEY,

OU

CONFIDENCES

DE VOLTAIRE,

Recueillies par un ami de ce grand homme.

Simien Despréaux

PARIS,

DENTU, Impr.-Libr., Palais du Tribunat, galeries de bois, n°. 240.

AN X. — 1802.

Universitas BIBLIOTHECA

CSP
PQ
2105
.A2D43
1802

INTRODUCTION.

Nous ne croyons pouvoir mieux faire que de mettre ici pour introduction aux Soirées de Ferney, les observations d'un homme d'esprit et de goût :

J'ai lu les *Soirées de Ferney*. On y trouve des détails intéressans et ignorés : quelques autres plus connus sont encore des souvenirs agréables ; et le cadre heureux de ces mêlanges rajeunit ce qu'on sait déjà. Ce livre, cependant, est un peu pour *Voltaire*, la chaudière d'*Éson ;* on le met tout doucement

*

en lambeaux. Mais le vieil *Éson* mourut dans l'opération, et *Voltaire* n'en mourra pas ; je suis même persuadé qu'il en rira, si toutefois on lit dans l'autre monde les brochures qui nous amusent dans celui-ci.

La confession littéraire de *Voltaire* est très-piquante : le préambule en est un peu sévère ; mais passons : ce sont des épines qui ne sont là que pour empêcher *Voltaire* de s'endormir sur des roses. On pourrait même dire qu'elles sont semées dans l'ouvrage avec l'apparente intention d'ajouter au doux parfum de l'éloge, le charme piquant de la vérité. Lorsque, par exemple, on lui fait dire : « Mes

« écrits ont été traduits dans toutes « les langues ; ils ont été lus, cités, « imités dans tous les pays du mon- « de ; et un ex-jésuite m'écrivait, « il y a quelque tems, sans doute « pour flatter mon amour-propre: « *Monsieur, vos ouvrages sont « et seront à jamais des archi- « ves inépuisables de goût, de « philosophie, d'obscénités et de « blasphêmes* ». On sent très-bien que le jésuite n'est là que pour remplir l'office de cet homme qui, placé près des triomphateurs romains, leur disait : On célèbre partout tes grandes actions, et je suis ici pour te rappeler tes fautes.

Les jeux de l'enfance de *Voltaire*, les essais de sa jeunesse, les

succès de toute sa vie, les aveux de ses fautes, les profondes observations de sa longue expérience, les chagrins qu'il éprouva, l'impartialité avec laquelle il passe en revue ses ouvrages, depuis sa première ode jusqu'à l'époque des *Soirées*; la critique vive et piquante qu'il fait de quelques auteurs du dix-huitième siècle; sa colère *de souvenir*, en parlant de *Maupertuis* et de *La Beaumelle*; sa rancune contre les encyclopédistes, rancune à laquelle je ne crois guère, mais qui n'en est pas moins plaisante; ses très-comiques réponses à *Chabanon* qui lui parlait de *Fréron*, de l'abbé *Trublet*, du père *Hayer*, du père *Berthier*,

les lettres qu'il leur écrit en terminant sa confession ; le dénouement même un peu bizarre de cette soirée, la plus longue de l'ouvrage ; tout prouve que l'auteur a parfaitement senti tous les avantages du plan qu'il a adopté pour peindre *Voltaire ;* et il n'en néglige aucuns.

Rien n'est aussi plaisant que le *Voyage idéal de Voltaire à Paris.* Ses visites chez *Thiriot* et *Marmontel ;* l'incendie de la bibliothèque de *Fréron ;* ce qu'il entend chez *Diderot* qui, ce jour-là, présidait une assemblée des encyclopédistes ; son arrivée chez *M. le Franc,* qui disait, en s'emportant contre son valet-de-cham-

bre : *Où est donc mon Richelet?* chez *Crébillon* qui approuvait un almanach ; chez *Piron* qui dormait ; ce qui lui arrive à l'académie, au café Procope, à la comédie et à l'opéra ; son retour à Ferney d'où il n'était pas sorti : toute cette soirée est très-amusante ; mais moins encore que la suivante, dont le sujet principal est *le songe de Voltaire transporté dans le temple de la Postérité.* Ce prétendu songe de *Voltaire* est ingénieux ; mais il est devenu celui de tous les ennemis de ce grand poëte : il faut les attendre au réveil, et il n'est pas très-éloigné. Avant dix ans, ils seront peut-être bien honteux de l'acharnement

avec lequel ils attaquent aujourd'hui *Voltaire*. Il n'en est pas moins très-gaî de lui faire dire : *Je me défie de ma gloire ; j'ai subjugué mon siècle les armes à la main ; mais l'avenir, l'intraitable avenir !...*

En supposant qu'il ait dit cela, on ne pourrait qu'admirer cette modestie, si souvent la compagne du génie, et toujours la critique la plus sanglante de ces vanités littéraires, si communes aujourd'hui.

Les persécutions dont cet illustre écrivain est maintenant l'objet, ont hâté pour lui l'opinion des siècles à venir : la haine est comme le tems, elle fixe la gloire.

C'est en voulant s'opposer à *Voltaire* qu'on a mieux senti sa force; c'est en essayant de déchirer ses ouvrages, qu'on a mieux appris à les admirer; c'est en calomniant son caractère et sa vie, que l'indifférence contemporaine, dont le besoin n'est pas d'être juste, mais dont la volonté est toujours qu'on le soit, se voit forcée, pour ainsi dire, d'entrer dans cette grande querelle, et de ramener à la vérité des faits, ceux qui tentent de s'en écarter par la perfidie des conjectures, l'acharnement du mensonge et l'audace de l'ignorance.

Les autres sujets traités dans *ces Soirées*; offrent de l'intérêt: la variété naît sans effort de cette

forme dramatique adoptée par l'auteur. On voit *Voltaire*, on l'entend, on le plaint, on l'aime, on l'admire. Peu de gens gagneraient à être examinés d'aussi près. On cite beaucoup le mot de cet ancien qui souhaitait, dit-on, que sa maison fût de verre, afin qu'aucune de ses actions ne pût échapper à la censure. Cela est fort beau; mais je voudrais bien savoir si ceux qui vantent le mot de ce philosophe, consentiraient à laisser seulement agrandir le trou de leur serrure. Les accès de colère, les saillies de vanité, ces boutades extravagantes, ces brusqueries si fréquentes, ces passages si rapides d'une affaire sérieuse qui l'occupe forte-

ment, à une chose frivole qui paraît de même l'intéresser vivement; tous ces défauts tant reprochés à *Voltaire*, affaiblissent-ils la haute opinion qu'on doit avoir de son génie, de son caractère bienfaisant, de ses excellentes qualités?

Quant à l'intention de l'éditeur, nous ne la rechercherons pas trop rigoureusement : nous croirons qu'il n'a eu que celle de mettre en scène un grand homme, avec quelques imperfections, pour relever peut-être par le contraste, l'éclat dont il brille. S'il en était autrement, et qu'il eût voulu nuire, nous lui dirions, avec la Fontaine :

Pauvre ignorant ! eh ! que prétends-tu faire ?
Tu te prends à plus dur que toi :
Plutôt que d'emporter sur moi
Seulement le quart d'une obole,
Tu te romprais toutes les dents. (1)

Je crois donc qu'on n'en lira pas avec moins de plaisir, *les Soirées de Ferney*. Cette sorte d'intimité, de familiarité même qu'elles semblent établir entre le lecteur impartial et l'illustre auteur de tant d'ouvrages immortels, ne nuit pas plus à l'opinion qu'on a de son talent, qu'à celle qu'on doit avoir de son caractère. On ne l'estime pas moins, on l'aime davantage, on l'admire toujours. Ses défauts, et qui

(1) Liv. V, Fable XVI. *Le Serpent et la Lime.*

n'en a pas ? les écarts de son imagination, ses brusqueries, ses piquantes méchancetés même ont toujours tout l'éclat du génie, quelquefois tout le charme de la bonté; et l'on dit avec Horace :

. . . . . *At est bonus ut melior vir.*
Non alius quisquam ; at tibi amicus, at ingenium ingens
Inculto latet hoc sub corpore. . . . . .

SOIRÉES

DE FERNEY,

OU

CONFIDENCES

DE VOLTAIRE.

PREMIÈRE SOIRÉE.

MONSIEUR de Voltaire jouissait depuis long-tems d'une santé parfaite; il paraissait guéri pour toujours de son enrouement, de ses hémorroïdes et de son crachement de sang. Il avait recouvré, avec les forces du corps, la paix et la tranquillité de l'ame. Il n'était plus nécessaire, pour exciter sa bonne

humeur, de louer devant lui ses ouvrages. Si quelquefois il nous parlait de ses anciens projets de conversion, c'était pour en plaisanter. Les critiques, ses ennemis, accablés du poids de sa gloire, gardaient un humble silence. Il y avait déja quelques mois que ce grand homme n'avait pleuré. Son contentement avait passé à tout ce qui l'environnait. Le château de Ferney rassemblait tous les plaisirs. Les fêtes s'y succédaient presque sans interruption. Nous recevions les ambassadeurs, nous jouions la comédie, et madame Denys apprenait à déclamer à la jeunesse brillante du pays de Gex....

C'est sur la fin d'un hiver, pendant lequel on s'était beaucoup amusé, et à la suite d'un dîner fort long et fort gai, que M. de Voltaire voulut réunir tous ceux qui composaient sa société. « Mes amis, leur dit-il, pour vous donner une véritable idée de ma franchise et de ma confiance en vous, je

veux vous faire ma confession littéraire. Je proteste que mon intention est d'avouer toutes mes fautes. Ma confession roulera principalement sur mes ouvrages, parce qu'ils ont fait toute ma réputation, et qu'ils m'ont suscité une foule d'ennemis. Tous les dévots vous diront qu'ils ont occasionné beaucoup de maux, qu'ils ont enlevé beaucoup d'ames à Dieu, et qu'ils ont fait de grandes plaies à la religion. Ils ont été traduits dans toutes les langues; ils ont été lus, cités, imités dans tous les pays du monde, et un ex-jésuite m'écrivait, il y a quelque tems, sans doute pour flatter mon amour-propre : « Monsieur, vos ouvrages sont et seront à jamais des archives inépuisables de goût, de philosophie, d'obscénités et de blasphêmes.» Il est vrai que si mes écrits eussent été aussi peu répandus que ceux du révérend père Hayer et de M. l'avocat Soret, je n'aurais point perverti l'uni-

vers. Je dois encore vous avertir que je ne m'astreindrai pas à suivre l'ordre des évènemens. J'ai oublié toutes les dates, et j'ai eu de tout tems une aversion insurmontable pour les discussions chronologiques. Je tâcherai d'être clair, simple et précis ; mais n'étant point accoutumé au style sévère qu'exige la circonstance, il m'arrivera peut-être d'employer des expressions profanes ; je serai emporté, malgré moi, par l'impétuosité de mon imagination.

B. . . . .

Mon ami, ne vous gênez point sur la forme, tout ira bien, pourvu que vous soyez, comme vous l'avez promis, fidèle, impartial et intéressant.

VOLTAIRE.

Allons, je vais entrer en matière. Mes amis, l'esprit d'indépendance a été précoce chez moi, ainsi que le goût

pour la poésie. A l'âge de dix ans, je composais des petits poëmes très-plaisans. Je savais par cœur les bonnes pièces de Corneille, et tous les contes de Lafontaine. On me mit au collége, où je fis des progrès rapides dans plus d'un genre. Mon penchant à la philosophie s'y manifesta de bonne heure ; je me moquais ouvertement de certaines pratiques religieuses ; et dans mes productions enfantines, je préludais avec ce que l'on appelait alors des impiétés. Un jour mon professeur, dans un mouvement de zèle et de colère, me saisit à la gorge, et me dit d'un ton prophétique : « Petit coquin, « tu seras l'étendard des esprits forts. » Cette invective flatta sensiblement ma vanité : j'acceptai l'augure, et j'ai su le remplir. Mon premier ouvrage, au sortir de mes classes, fut une ode pour le prix de l'Académie Française. Elle ne fut point couronnée, parce qu'elle était bonne ; et je fis une épigramme

contre l'Académie Française. Cette disgrace me dégoûta des médailles académiques ; j'y renonçai. Je me livrai un peu trop à la satire ; et je puis dire, sans me flatter, que j'en méritais bien le prix. Ce fut dans ce tems-là qu'à mon insu, on publia l'épître à Uranie, dans laquelle il y a, dit-on, un très-beau coloris, de l'harmonie, de la correction, avec du feu, mais trop de hardiesse. Je l'attribuai à l'abbé de Chaulieu ; mais je vous avoue franchement que j'aurais été bien fâché qu'on me crût. Vous avez lu sans doute ma satire contre l'Histoire ecclésiastique de Fleuri. Cet écrivain, quoi qu'on en dise, n'est ni peintre, ni philosophe. Son ouvrage est rempli de trivialités et de miracles. Son Histoire de Constantin est pour moi une énigme que je n'ai jamais pu comprendre, non plus qu'une infinité d'autres traits d'histoire. Je n'ai jamais pu concilier les louanges excessives que cet auteur,

toujours très-juste et très-modéré, a prodiguées à ce prince, avec les crimes et les vices dont toute sa vie a été souillée. Meurtrier de sa femme, de son beau-père, plongé dans la mollesse, entêté à l'excès du faste, soupçonneux, superstitieux; voilà les traits sous lesquels je le connais. L'histoire de sa femme Fausta et de son fils Crispus, était un beau sujet de tragédie; mais c'était Phèdre sous d'autres noms. Ses démêlés avec Maximien Hercule, et son extrême ingratitude envers lui, ont déja fourni une tragédie à Thomas Corneille, qui a traité à sa manière la prétendue conspiration de Maximien Hercule. Fausta se trouve dans cette pièce entre son mari et son père; ce qui produit des situations fort touchantes. Le complot est très-intrigué, et c'est une de ces pièces dans le goût de Camma et de Timocrate. Elle eut beaucoup de succès dans son tems; mais elle est tombée dans l'oubli, avec

presque toutes les autres pièces de Thomas Corneille ; parce que l'intrigue, trop compliquée, ne laisse pas aux passions le tems de paraître ; parce que les vers en sont très-faibles ; en un mot, parce qu'elle manque de cette énergie qui seule fait passer à la postérité les ouvrages de prose et de vers.

Mme. Denys.

Mais, mon cher oncle, permettez-moi de vous dire que vous vous écartez un peu de votre sujet.

Voltaire.

Vous avez raison, ma nièce. A mon âge, les digressions se pardonnent plus aisément que les écarts ; mais revenons à ma confession, et tâchons, s'il est possible, d'être un peu plus humbles et un peu plus modestes. J'avais conservé jusqu'alors un nom roturier, celui d'Arouet. J'en pris un autre plus harmonieux, et dans la suite je suis

devenu successivement gentilhomme et chambellan. Faut-il, mes amis, vous détailler toutes les circonstances d'un tour que je jouai innocemment à un juif. Je n'en ai qu'un souvenir confus ; et, d'ailleurs, je sens de la répugnance à vous entretenir de ces sornettes.

B. . . . .

Mon ami, laissez-là les détails, et confessez-vous en grand, comme vous avez écrit l'histoire.

VOLTAIRE.

Volontiers, mes amis, je serai docile ; mais excusez par fois quelques digressions, sur-tout dans une confession littéraire improvisée. J'avais dix-huit ans ; mon nom était déja fameux, et mes projets immenses. Mon OEdipe fut joué, applaudi, et l'on me compara à Racine. On m'introduisit à la cour, on m'accabla de pensions : il ne me fut plus possible d'être modeste. La

Motthe, qui avait à se plaindre de moi, oublia sa vengeance, et écrivit en faveur de ma pièce. Crébillon, qui avait du penchant à la jalousie, ne vit en moi qu'un rival heureux. Fontenelle, ce doyen des littérateurs, me donna une leçon, et me fit dire que ma pièce avait trop de feu ; et je lui répondis que, pour m'en corriger, je lirais ses pastorales.

CHABANON.

J'espère que vous nous donnerez l'analyse de cette pièce que vous fîtes à dix-neuf ans, la Tragédie d'Œdipe.

VOLTAIRE.

Avec plaisir, mon ami, mais dans un autre moment : vous imaginez bien que ce ne sera pas l'affaire d'un jour. Il me suffit de vous dire aujourd'hui que je traiterai Sophocle avec autant de liberté, que je me traiterai avec justice. Il s'en faut bien qu'il ait poussé

la tragédie au point de perfection où l'on prétend qu'il était parvenu. Qu'en pensez-vous ? A-t-on si grand tort dans ce siècle de lui refuser son admiration ? Que penser d'un poëte qui, pour faire connaître ses personnages, ne sait employer d'autres artifices, que de faire dire à l'un, je m'appelle OEdipe, si vanté par tout le monde ; et à l'autre, je suis le grand-prêtre de Jupiter ? Quelle mal-adresse ! quelle grossièreté ! Comment a-t-on pu un seul instant la confondre avec une noble simplicité ? Bien plus, soyons de bonne-foi, n'est-il pas contre la vraisemblance qu'OEdipe, qui règne depuis si long-tems, ignore les détails de la mort de Laïus, son prédécesseur ; qu'il ne sache pas même si c'est aux champs ou à la ville que ce prince a été assassiné ? Il est dans une prétendue ignorance. Eh bien ! il n'en donne pas la moindre raison ni la moindre excuse. Les expressions me manquent, et je ne conçois point de

terme pour exprimer une pareille absurdité.

CHABANON.

Mais on pourrait vous dire à cela que c'est la faute du sujet, et non pas celle de l'auteur.

VOLTAIRE.

Grand Dieu ! quelle raison ! Soyez de bon compte, et convenez qu'elle est mauvaise. N'est-ce pas à l'auteur à maîtriser son sujet, et à le corriger dès qu'il est défectueux ? Je devine ce que vous voulez dire, et je sais qu'on peut me reprocher à-peu-près la même faute. Mais aussi je serai sévère à moi-même, je ne me ferai pas plus de grace qu'à Sophocle, et j'espère que la sincérité avec laquelle j'avouerai mes défauts, justifiera pleinement la hardiesse que je prends de relever ceux d'un ancien poëte tragique.

Encore une digression, c'est Chabanon qui en est cause. Mes amis,

toutes les fois que ce sera votre faute, je n'aurai point d'excuse à vous demander. Le succès de mon OEdipe m'ayant enivré, je voulus reparaître à Paris avec une nouvelle tragédie. Ce fut, je crois, en 1720 que je donnai mon Artémise. J'avais amené une débutante, dont on prétendait que je faisais ma maîtresse. Comme les sifflets étaient alors fort à la mode, au premier acte on siffla, et on déconcerta les acteurs. J'étais présent; imaginez, mes amis, mon cruel déplaisir. C'était un vacarme épouvantable. On sifflait à toute outrance. La tête me tourna; j'écumais de rage : cent fois je fus sur le point de m'élancer dans le parterre l'épée à la main.

Mais je ne sais quel Dieu, dans ce trouble effroyable,
Vint suspendre les coups de mon bras redoutable;
Et mon glaive rebelle, inutile ornement,
Au fourreau, malgré moi, resta fidèlement.

Pardonnez-moi, mes amis, ces quatre mauvais vers. Je me contentai

donc de sauter sur le théâtre de la loge où j'étais. Je fais signe pour obtenir du silence. On m'accueille d'abord par de fréquens coups de sifflets. Mais lorsqu'on reconnut l'auteur d'OEdipe, on m'écouta, et je haranguai le public sur l'indulgence qu'il devait aux nouvelles productions et aux nouveaux talens ; et contenant ma fureur, je donnai de si bonnes raisons, qu'elles me valurent quelques applaudissemens, et la représentation de la pièce fut achevée. Mais, de dépit, je retirai ma tragédie. Sa chute m'a toujours étonné, car enfin elle était bonne ; et au jugement des Aristarques, l'intrigue et le dénouement étaient heureux. J'avoue pourtant qu'on en trouve la versification trop épique ; mais, en vérité, autant que je puis m'en souvenir, elle valait mieux que Tancrède.

Pour me consoler de toutes ces tracasseries, j'allai en Hollande. Là je m'avisai, par désœuvrement, d'aimer

une des filles de la fameuse Dunoyer. J'essuyai des obstacles insurmontables, et je n'en vins point à mon honneur. Entre nous, mes amis, je ne suis point propre au rôle d'amoureux ; la gloire est ma maîtresse. Comme j'avais mis dans mes arrangemens de faire un séjour à Bruxelles, je courus chez Rousseau, que je desirais voir depuis longtems. Quoiqu'il fût banni depuis dix ans, je ne voyais en lui que le grand poëte et l'homme malheureux. Il m'inspira une si grande confiance, que je lui laissai pendant cinq jours mon poëme de la Henriade. A mon retour de Hollande, et dans une de nos promenades, il me lut son ode à la Postérité, et le Jugement de Pluton. C'était une satire violente contre le parlement de Paris. Il me demanda mon avis. « Ce n'est pas-là notre maître du bon et du grand Rousseau. » L'amour-propre du vieux rimeur s'offensa de cette franchise. — Notre maître, prenez votre

revanche ; voici un petit poëme que je soumets au jugement et à la correction du père de Numa. Je commençai la lecture, et Rousseau de me dire : « Epar- « gnez-vous, monsieur, la peine d'en « lire davantage ; c'est une impiété « horrible. » Je remis le poëme dans mon porte-feuille, et je lui dis : Allons à la comédie ; je suis fâché que l'auteur de la Moïsade n'ait pas encore prévenu le public qu'il s'était fait dévot. Après la comédie, je lui parlai de son ode à la Postérité, et je lui dis d'un ton piquant et piqué : « Savez-vous, notre « maître, que je ne crois pas que cette « ode arrive à son adresse. »

Mme. Denys.

Ainsi donc, mon cher oncle, une entrevue qui avait commencé par une confiance et une amitié réciproques, finit tout-à-coup par une brouillerie éclatante.

VOLTAIRE.

J'en conviens, ma nièce ; mais ce n'est pas ma faute, et je vous fais juge de notre querelle.

CHABANON.

Voulez-vous que je vous dise ce que je pense. J'ai examiné les pièces de ce procès, et je crois, mon ami, que Rousseau depuis long-tems était dévoré d'une secrète jalousie. Je crois que le succès de votre Marianne est la véritable cause de son animosité contre vous. Rousseau a composé une Marianne, d'après l'ancienne pièce de Tristan. Elle a été sifflée, c'est le sort qu'elle méritait, tandis que la vôtre a eu quarante représentations.

VOLTAIRE.

Le mal vient de plus loin. Vers la fin de 1711, autant que je puis m'en souvenir, Saurin, que Rousseau avait

accusé d'avoir fait les fameux couplets, fut élargi par sentence du Châtelet, et il lui fut permis d'informer criminellement contre le sieur Rousseau et contre les témoins. Une domestique de la maison de mon père était impliquée au procès. C'était précisément la mère de ce malheureux garçon savetier que Rousseau avait suborné. Cette pauvre femme, craignant que son fils ne fût pendu, ne cessait de se lamenter, et étourdissait tout le quartier de ses cris et de ses plaintes. Consolez-vous, lui dis-je, consolez-vous, ma bonne, il n'y a rien à craindre; Rousseau, fils d'un cordonnier, suborne un savetier, qui, dites-vous, est complice d'un décroteur : tout cela ne passera point la cheville du pied. Cette plaisanterie fut répétée par toutes les commères du quartier ; elle fut rapportée à Rousseau, qui ne me l'a jamais pardonnée ; mais ce qui a paru encore aggraver mes torts prétendus, c'est

que, sachant qu'il avait fait une allégorie, intitulée *le Jugement de Pluton*, je cherchai à lui prouver combien cette pièce était indiscrète, et combien elle pouvait lui susciter d'ennemis. Ce zèle de ma part m'attira de la sienne de très-grands reproches. Je vous le demande : n'était-il pas mal-adroit à lui de représenter dans cette pièce un procureur-général que Pluton faisait écorcher, et dont il étendait la peau sur un siège? Et dans quel tems se permettait-il ce trait de satire? Lorsqu'il était vivement poursuivi par le Châtelet et par le Parlement; lorsque tout conspirait contre lui. On avait senti trop bien l'application, et il n'y a point de procureur-général qui veuille être écorché. Rousseau avait trop oublié la maxime, qu'il ne faut point écrire contre ceux qui peuvent proscrire.

CHABANON.

C'est cette pièce de vers qui lui a

ôté tous les moyens de rentrer en France. C'était cependant le meilleur parti qu'il eût à prendre : car il n'avait presque plus d'asyle à Bruxelles, depuis sa disgrace auprès du duc d'Aremberg.

VOLTAIRE.

C'était chez Médine qu'il vivait. Si l'on en croit la lettre de ce banquier, c'est un serpent qu'il réchauffa dans son sein, et qui lui fit une piqûre mortelle. Ce fut à l'instigation de Rousseau que ce banquier, chez lequel il buvait et mangeait depuis six mois, fut arrêté et traîné en prison ; et Rousseau servit même d'espion pour faire enlever à minuit son bienfaiteur, qui lui avait si généreusement donné un asyle, lorsqu'il était abandonné de tout le monde. Si tout ce que Médine lui reproche était vrai à la lettre, Rousseau serait le plus grand monstre dont on aurait purgé la France. Le trait

d'ingratitude est horrible et fait frémir. Mais il faut être indulgent, et croire qu'il y a eu de l'exagération de la part de Médine, et que d'ailleurs un homme malheureux forme souvent des soupçons mal fondés, les soupçons les plus injustes contre ses meilleurs amis.

B. . . . .

Rousseau ne fit-il pas imprimer et circuler une lettre contre vous, dans laquelle il donne, à sa manière, des détails sur votre voyage et sur votre séjour à Bruxelles? Vous y avez répondu, je crois, d'une manière victorieuse.

VOLTAIRE.

Cela n'était pas difficile : car cette lettre était mal écrite ; les idées étaient triviales. Entr'autres choses, je me rappelle qu'il disait de moi : « Je veux « lui apprendre qu'un homme qui a « une maison de verre, ne doit point « jeter de pierres dans celle d'autrui. »

Il fit bien voir par cette pièce, que, quoiqu'il travaillât beaucoup ses ouvrages, ce n'était cependant pas encore un auteur assez châtié. Comme il était retranché de la société depuis longtems, son témoignage n'était plus recevable, et il faisait, dans cette lettre, un insipide roman de la manière dont il m'avait connu. Avec tout son génie, il était souvent très-mal-adroit; et je vous avoue que, sans ce contre-poids, il eût été trop dangereux. Il fit des vers contre moi, et même de très-plats; enfin, dans une épître contre la Calomnie, je ne pus m'empêcher, après avoir montré l'énormité de ce crime, de parler de celui qui en était si coupable. Vous avez vu, mes amis, ce que j'en ai dit.

Ce vieux rimeur couvert d'ignominie.

Je n'ai été certainement dans ces vers que l'interprète du public; je n'ai fait que suivre l'exemple de la Motthe,

le plus modéré de tous les hommes, qui avait dit de Rousseau. (Attendez que je me rappelle une de ses strophes). La voici :

Connais-tu ce flatteur perfide,
Cette ame jalouse, où préside
La calomnie au ris malin ;
Ce cœur dont la timide audace,
En secret, sur ceux qu'il embrasse,
Cherche à *distiller* son venin ?

Rousseau, pour rendre sa cause meilleure, s'associa avec l'abbé Desfontaines, auteur d'un ouvrage périodique, qui, sans doute, a été connu de vous. Cet abbé envoyait de tems en tems en Hollande de petits libelles contre moi. Il est bon, mes amis, que je vous rappelle que cet abbé était un homme que j'ai, en 1724, tiré de Bicêtre, où il était renfermé pour le reste de ses jours.

B. . . . .

N'était-ce pas parce qu'il fut atteint et convaincu d'être sujet au vice que la nature abhorre.

VOLTAIRE.

Justement. C'est un fait public, que c'est uniquement à mes sollicitations qu'il a dû sa liberté. J'ai encore ses lettres, par lesquelles il convient qu'il me doit l'honneur et la vie. J'avoue, mes amis, qu'aigri par le ressentiment contre un homme qui a si hautement décrié la Henriade, je me suis laissé emporter trop loin : j'ai fait toutes les recherches qui pouvaient me conduire à une vengeance sûre ; j'ai réussi. Je me suis repenti depuis de mon animosité, et je n'ai vu dans Rousseau que l'homme vraiment malheureux.

CHABANON.

Peut-être aussi le malheur avait-il aigri Rousseau. Quoi qu'il en soit dans cette affaire, les dépens sont compensés. Il y a eu des torts des deux côtés. Tout cela prouve que le génie a ses écarts.

VOLTAIRE.

Ah ! il vous prend fantaisie de vouloir moraliser. Vous avez raison, mon ami, les plus sages doivent payer le tribut aux passions. Et d'ailleurs, Rousseau n'a-t-il pas chanté la palinodie. Il m'envoya un jour une ode apoplectique ; ce fut, je crois, en 1738. Il me fit dire que c'était par humilité chrétienne, qu'il m'avait toujours estimé, et que j'aurais été son ami, si j'avais voulu. Je lui ai fait dire qu'il y avait en effet de l'humilité à avoir composé cette ode, et beaucoup à me l'envoyer : que si c'était de l'humilité chrétienne, je n'en savais rien, que je ne m'y connaissais pas ; mais que je me connaissais fort en probité ; qu'il fallait être juste avant d'être humble ; que puisqu'il m'estimait, il n'avait pas dû me calomnier ; et que puisqu'il m'avait calomnié, il devait se rétracter, et que je ne pouvais pardonner qu'à

ce prix. Tels étaient mes sentimens, qui, je crois, valaient bien son ode. A propos. Oh ! la plaisante chose. On m'écrivit un jour de Bruxelles que le sieur Rousseau, confessé par un carme, avait déclaré n'avoir point de parens à Paris, quoiqu'il ait eu une sœur à Paris, et un cousin cordonnier rue de la Harpe. Atteint d'une maladie grave, il fit dire trois messes pour sa guérison ; il fit un pélérinage à une Madona, il s'en porta beaucoup mieux, et composa une ode sur le miracle de la Sainte-Vierge en sa faveur.

Mme. Denys.

Mon cher oncle, abandonnez, je vous prie, et la généalogie, et la conversion de Rousseau, et reprenez votre confession.

Voltaire.

Laissons donc Rousseau dans ses

marais de Bruxelles, et transportons-nous à Maisons, séjour charmant, sur les bords de la Seine, et près la forêt de Saint-Germain. Tous les arts, tous les talens y étaient réunis; j'espérais y goûter toutes les délices de la société. Mais, ô vaine et fausse attente! Le jour de mon arrivée, je me sens indisposé; la fièvre se déclare, ainsi qu'une petite vérole des plus malignes. Graces aux soins de Gervasi, je me suis tiré d'affaire. On le traitait d'empyrique; je pris sa défense, ainsi que celle de l'émétique, et des cent pintes de limonade que je bus pendant ma maladie. Au bout d'un mois, étant encore très-faible, je voulus venir à Paris. A peine étais-je sorti du château, que le feu éclata dans ma chambre; de manière qu'il parut que je n'étais venu chez mon ami que pour y être malade, et que je mis le feu à sa maison pour le récompenser de ses soins.

La tragédie de Marianne fut le fruit

de ma convalescence. Le vieux baron remplit le rôle d'Hérode. On présentait à Marianne une coupe empoisonnée ; elle buvait sur la scène : ce qui occasionna une mauvaise plaisanterie. Cependant vous avouerez que ce dénouement était très-théâtral, et bien fait pour exciter en même tems la terreur et la pitié.

Enfin la Henriade parut ; un bâtard de Scarron la travestit ; un prétendu bel-esprit, un pédant de collége la dénigra ; l'Europe la lut avec avidité ; un roi en composa la préface, et elle fut traduite dans presque toutes les langues. Comme bien vous pensez, les critiques pullulèrent en foule. Je m'armai d'épigrammes, et je fis face à tout.

J'avais inséré d'abord quelques traits d'épigrammes contre la cour de Rome, qui m'envoya un présent considérable, imitant dans cette occasion les anciens Romains, qui sacrifiaient à la fièvre.

Je supprimai les allusions malignes, et la critique n'a pu s'empêcher de trouver de très-beaux vers dans mon poëme.

On m'a accusé, dans plusieurs libelles, d'avoir ruiné au moins douze libraires. Voilà un des principaux moyens que mes ennemis ont employé pour me déshonorer. Qui ne serait indigné en voyant de pareilles horreurs! Il est bien cruel, bien honteux pour l'esprit humain, que les lettres soient infectées de haines, de cabales, d'intrigues. Elles sont toujours un champ de disputes, et très-souvent un champ de bataille. On a imprimé un livre *de Morbis Artificum* (de la Maladie des Artistes). La plus incurable de toutes est la jalousie. Le poison de la calomnie, le poignard de la satire, la rouille de l'envie, ont avili une profession qui a quelque chose de divin, et il est absolument faux que j'aie ruiné des libraires.

B. . . . .

Morbleu, quand vous auriez ruiné quelques libraires que je pourrais nommer, vous auriez bien fait; car ce sont des pirates nés de la littérature. Tous les auteurs sont en état de guerre avec eux, et les voler c'eût été reprendre.

VOLTAIRE.

Ce raisonnement est plus subtil qu'il n'est juste. Quoi qu'il en soit, beaucoup de libraires se sont ligués contre moi, avec une multitude d'imprimeurs, de colporteurs, d'éditeurs et de souscripteurs. Lassé, excédé de leurs tracasseries, j'en ai fait mettre quelques-uns à l'hôpital, où ils ont bien dû rire.

Ce fut à cette époque, si j'ai bonne mémoire, que je me présentai pour être de l'Académie Française. Je fus éconduit, et alors je ne regrettai que les jetons. Mon Temple du Goût parut révolter tout le monde, et tout le

monde l'apprit par cœur. Quant à mes livres de physique, je ne sais par quelle fatalité il n'y en a jamais eu d'éditions correctes. Elles fourmillent toutes de fautes d'impression. Vous conviendrez avec moi que mon Histoire de Charles XII est agréable, très-amusante, et comparable en tout à celle d'Alexandre-le-Grand, par Quinte-Curce. Un sacristain suédois fit dans le tems une longue diatribe, pour prouver, disait-il, que j'étais un archimenteur ; mais il eut la bêtise de n'employer que de mauvaises raisons, on ne lut que ma réponse. Ce reproche de fausseté fut encore renouvelé contre mon Histoire universelle. J'avoue que je ne me suis point amusé à chercher la vérité d'une foule d'événemens sans conséquence ; mais j'ai pris un soin particulier d'exposer dans tout leur jour les fautes des savans, des princes, des évêques et des papes. J'ai fait des opéras, mes amis, j'en demande par-

don à Dieu, car ce sont de mauvais ouvrages ; j'ai eu la bonne foi d'en convenir dans le tems. Mais je me suis laissé entraîner au plaisir de faire quelque chose pour l'illustre Rameau. Je n'ai jamais pu réussir à décrier cette mauvaise compilation des pensées, ou plutôt des sophismes de Pascal ; et mes efforts contre lui ont été aussi inutiles que ceux de ce géomètre contre la poésie.

C'est dans mon exil en Angleterre que j'ai dit le plus de mal de la France.

Il fallait bien, mes amis, ménager les milords. Mais j'ai toujours aimé ma patrie, malgré son ingratitude. Le Siècle de Louis XIV est, je crois, ce que j'ai dit de mieux en prose. Vous savez quelle rumeur excita cette liste des écrivains célèbres, qui est à la fin du dernier volume. On prétendit que c'était une satire continuelle, parce que j'avais osé être équitable. Je ne me rétracte de rien, mes amis ;

et si j'étais chargé d'apprécier les auteurs français d'aujourd'hui, je serais, je vous le jure, aussi hardi que je le fus alors. Il y avait long-tems que j'avais assemblé quelques matériaux. J'ai tâché de former un corps bien proportionné de tous ces membres épars, et de peindre avec des couleurs vraies et d'un trait, ce que d'autres ont délayé dans des volumes.

Pour faire l'histoire du règne de Louis XIV, ce n'est point simplement la vie de ce prince que j'ai écrite, ce ne sont point les annales de son règne, c'est plutôt l'histoire de l'esprit humain, puisée dans le siècle le plus glorieux à l'esprit humain. Ce sont des tableaux des grands événemens du tems. Les principaux personnages sont sur le devant de la toile, la foule est dans l'enfoncement. Malheur aux détails, la postérité les néglige tous. C'est une vermine qui tue les grands ouvrages. Ce qui caractérise le siècle, ce qui a

causé des révolutions, ce qui sera important dans cent années, c'est là ce que j'ai voulu écrire et ce que j'ai écrit. J'ai eu pour la vie privée de Louis XIV les mémoires de Dangeau en quarante volumes, dont j'ai extrait quarante pages. J'ai profité de ce que j'ai entendu dire à de vieux courtisans, valets, grands seigneurs et autres; et j'ai rapporté les faits dans lesquels ils s'accordent. J'ai abandonné le reste aux faiseurs de conversations et d'anecdotes.

J'ai été assez instruit de l'aventure de l'homme au masque de fer, mort à la bastille; j'ai parlé à des gens qui l'ont servi. A l'égard des arts et des sciences, il n'était question que de tracer la marche de l'esprit en philosophie, en éloquence, en poésie, en critique; de marquer les progrès de la peinture, de la sculpture, de la musique, de l'orfévrerie, des manufactures de tapisseries, de glaces, d'étoffes d'or,

de l'horlogerie. Je n'ai voulu que peindre, chemin faisant, les génies qui ont excellé dans ces parties. Dieu m'a préservé d'employer trois cents pages à l'histoire de Gassendi. La vie est trop courte, le tems trop précieux pour dire des choses inutiles. Ne croyez pas, mes amis, qu'en faisant quelquefois l'éloge de mes ouvrages, je prétende éluder de parler de mes fautes, ou excuser mes torts. A qui les avouerais-je, si ce n'est à mes amis, à ceux qui joignent à l'indulgence l'heureux talent de bien juger? Quels cœurs dois-je songer à émouvoir, si ce ne sont les vôtres. Ma confession vous peint mon ame, et je compte que mes aveux seront au moins reçus comme les tribus de l'amitié.

C....

Mais tandis que vous êtes sur la voie, qui vous empêche de nous donner un échantillon de votre critique judicieuse

et votre avis sur les ouvrages de quelques auteurs du dix-huitième siècle. Cela pourra nous amuser et nous fournir un excellent épisode.

VOLTAIRE.

Je ne me ferai pas prier, et je vais vous dire sans préparation et sans partialité ce que je pense sur la plupart des auteurs de ce siècle.

C. . . .

Commencez d'abord par nous dire quelle idée vous avez de Crébillon.

VOLTAIRE.

Crébillon, jugez-en par ce seul trait. Il mit vingt ans à faire une tragédie qu'on lui a contestée et qui ne se joue plus.

Chateaubrun s'est acquis de la ré-

putation par son Philoctète, qu'il a presque traduit du théâtre des Grecs.

Gresset, il en faut convenir, s'est distingué par de petites productions remplies de négligences comme celles de Chaulieu. On lui attribue une épître sur le bonheur ; mais qu'est ce que cette drogue sur le bonheur ? Ce malheureux babille sur la félicité comme d'autres pauvres diables qui suent d'ahan dans leurs greniers, pour chanter la volupté et la paresse.

Mme. Denys.

Et Lefranc, mon oncle, ne l'oubliez pas, je vous prie.

Voltaire.

Lefranc est un auteur laborieux, qui s'est fait exiler à cause de la vanité qu'il a eue de faire de la cour des aides de Montauban, un parlement de

Paris. N'aurait-il pas dû savoir plutôt que des personnes comme lui et moi devaient être unies contre les Piron. Mais sa Didon, toute médiocre qu'elle est, lui tourna la tête et lui fit faire une préface impertinente au possible, qui mérite mieux l'exil que tout discours à une cour des aides. Je m'intéresse beaucoup à lui depuis qu'il a fait cocu un intendant. On dit même que cela a contribué à son exil. En vérité cela est fort à l'honneur des belles lettres; mais cela, mes chers amis, n'est point à l'honneur des lettres de cachet. J'ai dit vingt fois à Thiriot que je regrettais infiniment de n'être point lié avec Lefranc. On dit qu'au fond il est non seulement homme de lettres, mais bon citoyen et ami tendre. Je vous avoue que j'ai lu avec beaucoup de plaisir, sa dissertation sur le *Pervigilium veneris*. Il a donné un bel essai de traduction dans ces vers.

C'est l'aimable printems dont l'heureuse influence, etc.

Son dernier vers,

Et le jour qu'il naquit fut du moins un beau jour,

me paraît plus beau que

Ferrea progenies duris caput extulit arvis.

Le sens de son vers était, comme il le dit, renfermé dans celui de Virgile; mais il y était renfermé comme une perle dans des écailles. J'ai été son partisan dans tout ce qu'il a dit de l'Enéide. Comme il sentait bien les beautés de Virgile, il a osé parler de ses défauts.

D. . .

Quelle idée avez-vous de Piron?

VOLTAIRE.

Piron est l'auteur de la Métromanie et d'une ode fameuse; ce Piron a voulu me tourner en ridicule, et il y a gagné quelque chose. L'aventure de la Malerais Maillard est assez plaisante.

Elle prouve au moins que nous sommes très-galans ; car quand Maillard nous écrivait, nous ne lisions pas ses vers. Quand Mademoiselle de la Vigne nous écrivit, nous lui fîmes des déclarations. Piron, dans sa Métromanie, a tiré parti de cette aventure que tout le monde connaît.

Je vais, mes amis, vous épargner bien des questions.

Voici en deux mots mon opinion sur Diderot. Il était né poëte, et la métaphysique devint guindée entre ses mains. Quant à Montesquieu, on pourrait caractériser son principal ouvrage par ce jeu de mots : *esprit sur les lois*. Il y a travaillé pendant cinquante ans. Il fut persécuté et fameux. Son livre est beau et inutile. D'Alembert est vraiment géomètre. Il soutint en pleine Académie Française, qu'il n'y avait point de poésie et c'est ce qu'il fallait démontrer. Je n'ai qu'un mot à dire sur Desfontaines : c'est à lui

qu'un magistrat répondit froidement : « Eh qu'importe que vous viviez ». C'était l'ante-christ de la littérature. Le marquis de Mirabeau a fait un traité de population qui est plein de vues et d'idées. Mais pour le style....! En vérité, pour moi j'aime le beau français. D'Olivet voyait tout en Cicéron, comme Mallebranche voyait tout en Dieu. Cependant je trouve ses extraits de Cicéron très-élégamment traduits. Je ne sais si ses pensées détachées feront un jour grande fortune. Ce sont des choses sages, mais elles sont devenues lieux communs. Elles n'ont pas cette précision, ce brillant, qui sont nécessaires pour faire retenir les maximes. Cicéron était diffus, et il devait l'être, parce qu'il parlait à la multitude. On ne peut pas d'un orateur, avocat de Rome, faire un Larochefoucault. Il faut dans les pensées détachées plus de sel, plus de figures, plus de laconisme : il me paraît que Cicéron n'est pas là à sa place.

Mme. Denys.

Mon oncle, vous ne nous avez pas encore parlé des philosophes, des métaphysiciens et des pirroniens.

Voltaire.

Ma nièce, beaucoup d'esprits légers et inappliqués décorent leur ignorance d'un air de pirronisme. Il n'appartient qu'aux génies cultivés d'être sceptiques. Descartes, pour avoir voulu aller trop avant, s'est jeté dans le vaste royaume des choses possibles. Depuis l'éloquent Platon jusqu'au profond Leibnitz, dont je vais vous parler, tous les métaphysiciens ressemblent, à mon gré, à des voyageurs curieux qui seraient entrés dans les anti-chambres du serrail du grand turc, et qui ayant vu de loin passer un eunuque, prétendraient conjecturer de là combien de fois sa Hautesse a caressé cette

nuit son odalique. Un voyageur dit trois, un autre dit quatre, le fait est que le grand sultan a dormi toute la nuit.

C. . . .

Je n'aime pas le ton décisif avec lequel Descartes donne ses mauvais Contes de Fées.

VOLTAIRE.

Vous avez assurément grande raison d'en être révolté; mais je vous prie, ne lui reprochez pas l'algèbre et le calcul géométrique, il ne l'a que trop abandonné dans tous ses ouvrages. Il a bâti son Château Enchanté sans daigner seulement prendre la moindre mesure. Il était un des plus grands géomètres de son tems; mais il a abandonné sa géométrie et même son esprit géométrique, pour l'esprit d'invention, de système et de roman. C'est là ce qui devait le décrier, et

c'est, à notre honte, ce qui a fait son succès. Il faut l'avouer, toute sa physique n'est qu'un tissu d'erreurs. Lois du mouvement fausses, tourbillons imaginaires démontrés impossibles dans son systême, et raccommodés envain par Huygens ; notions fausses de l'anatomie, théorie erronée de la lumière, matière magnétique cannelée impossible, trois élémens à mettre dans les Mille et une Nuits ; nulle observation de la nature, nulle découverte : voilà pourtant ce que c'est que Descartes.

C. . . .

Il y avait de son tems un Galilée, qui était un véritable inventeur, qui combattait Aristote par la géométrie et par des expériences, tandis que Descartes n'opposait que de nouvelles chimères à d'anciennes rêveries.

VOLTAIRE.

Sans doute, mais ce Galilée ne s'é-

tait point avisé de créer un univers comme Descartes. Il se contentait de l'examiner. Il n'y avait pas là de quoi en imposer au vulgaire grand et-petit. Descartes fut un grand charlatan, et Galilée était un grand philosophe. Mais je vous ai promis un petit article sur Leibnitz. C'est un plaisant docteur que ce Leibnitz. Il dit dans ses Mélanges, que la mélancolie égara sur la fin la raison de Pascal. Il le dit même un peu durement. Eh ! qu'y a-t-il d'étonnant après tout, qu'un homme d'un tempérament délicat, d'une imagination triste comme Pascal, soit, à force de mauvais régime, parvenu à déranger les organes de son cerveau. Cette maladie n'est pas plus surprenante, ni plus humiliante que la fièvre et la migraine. Si le grand Pascal en a été attaqué, c'est Samson qui perd sa force. Vous n'avez pas remarqué un article de son ouvrage, où il dit que notre vie est fort raccourcie en com-

paraison de celle des corbeaux et des cerfs. Il avait entendu dire à sa nourrice, que les cerfs vivent trois cents ans et les corbeaux neuf cents. La nourrice d'Hésiode lui avait fait apparemment le même conte. Mais mon docteur n'avait qu'à interroger quelque chasseur, il aurait su que les cerfs ne vont jamais à vingt ans.

Il est souverainement ridicule avec sa manie ou plutôt sa rage, de vouloir absolument que nous soyons misérables. Je n'aime point un charlatan qui veut me faire accroire que je suis malade, pour me vendre ses pillules. Garde ta drogue, mon ami, et laisse-moi ma santé. Mais, docteur, pourquoi me dis-tu des injures? parce que je me porte bien, et que je ne veux point de ton orviétan. Voilà mon jugement sur son compte. Mon docteur se tue à prouver que l'ame est spirituelle; je veux croire que la sienne l'est: mais en vérité ses raisons le sont fort peu. Il

veut donner des soufflets à Lock sur ma joue, parce que Lock a dit que Dieu était assez puissant pour faire penser un élément de la matière. Plus je relis ce Lock, et plus je voudrais que ces messieurs l'étudiassent. Il me semble qu'il a fait comme Auguste qui donna un édit *de coercendo intra fines imperio*. Lock a resserré l'empire de la science pour l'affermir. Qu'est-ce que l'ame? Je n'en sais rien. Qu'est-ce que la matière? je n'en sais rien. Voilà le docteur Leibnitz qui a découvert que la matière est un assemblage de monades; soit, je ne le comprends pas, ni lui non plus. Eh bien! mon ame sera une monade. Ne me voilà-t-il pas bien instruit. Je vais vous prouver que vous êtes immortel, me dit mon docteur. Mais vraiment il me fera plaisir! j'ai toute aussi grande envie que lui d'être immortel. Je n'ai fait la Henriade que pour cela. Mais mon homme se croit bien plus sûr de l'immortalité

par ses argumens, que moi par ma Henriade.

Vanitas vanitatum, et metaphysica vanitas.

C....

Que pensez-vous de Gassendi ? ne trouvez-vous pas qu'il relâche la force de toutes ses raisons.

VOLTAIRE.

Je suis bien de votre avis : mais un plus grand malheur encore, c'est que les raisons lui manquent. Il a deviné bien des choses qu'on a prouvées après lui. Ce n'est pas assez, par exemple, de combattre le plein par des argumens plausibles ; il fallait que Newton, en examinant le cours des comètes, démontrât de quelle quantité elles vont nécessairement plus vîte à la hauteur de nos planètes, et que par conséquent elles ne peuvent être portées par un

prétendu tourbillon de matières qui ne peut aller à-la-fois lentement avec une planète et rapidement avec une comète dans la même couche. Il a fallu que Bradlei découvrît la progression de la lumière, et démontrât qu'elle n'est point retardée dans son chemin d'une étoile à nous, et que par conséquent il n'y a pas là de matière. Voilà ce qui s'appelle être physicien. Gassendi est un homme qui vous dit en gros qu'il y a quelque part une mine d'or, et les autres vous apportent cet or qu'ils ont fouillé, épuré, travaillé. J'avoue, mes amis, que j'ai un peu trop vanté Newton, mais j'étais plein de ma divinité. Je ne suis pas sujet à l'enthousiasme, au moins en prose. Vous savez qu'en écrivant l'histoire de Charles XII, je n'ai trouvé qu'un homme où les autres voyaient un héros. Mais Newton m'a paru d'une toute autre espèce. Tout ce qu'il m'a dit m'a paru si vrai, que je n'ai pas eu le courage de faire

la petite bouche : d'ailleurs vous connaissez les Français ! parlez avec défiance de ce que vous leur donnez, ils vous prendront au mot. Enfin, les ménagemens ne feront point passer la fausse monnaie pour la bonne chez la postérité ; et si Newton a trouvé la vérité, elle et lui méritent qu'on les présente avec assurance à son siècle. Enfin, Newton n'a donné à la philosophie que les ornemens qui lui sont propres, et il n'a point affecté de faire le plaisant, ni l'homme de bonne compagnie, quand il ne s'agit que de méthode et de clarté.

C. . . .

Voilà un petit coup de patte donné à M. de Fontenelle.

VOLTAIRE.

A la bonne heure, que Fontenelle ait égayé ses Mondes. Ce sujet riant pou-

vait admettre des fleurs et des pompons. Mais des vérités plus approfondies sont de ces beautés mâles auxquelles il faut les draperies du Poussin. Les dialogues des Mondes qui n'apprennent pas grand'chose et qui d'ailleurs sont trop remplis de la misérable hypothèse des tourbillons, sont pourtant un livre charmant, par cela même que le livre est d'une physique peu recherchée, et que rien n'y est traité à fond. Quand Algarotti me lut ses dialogues sur la lumière, je lui donnai l'éloge qu'il méritait, d'avoir répandu infiniment d'esprit et de clarté sur cette belle partie de la physique. Mais alors il avait peu approfondi cette matière. L'esprit et les agrémens sont bons pour des vérités qu'on effleure. Je n'ai aucune intention de choquer l'auteur des Mondes, que j'estime comme un de ceux qui font le plus d'honneur à ce monde-ci. C'est ce que j'ai déclaré publiquement dans les mémoires en-

voyés à tous les journaux. Newton a cet avantage qu'il a traité son sujet à fond, et il faut être un vendeur d'orviétan, pour ajouter au titre, *Elémens de la philosophie de Newton*, ces mots, *à la portée de tout le monde ;* et il faut être un imbécille pour penser que la philosophie de Newton puisse être à la portée de tout le monde. Je crois que quiconque aura fait des études passables, et aura exercé son esprit à réfléchir, comprendra aisément mon livre. Mais si l'on pense que cela peut se lire entre l'opéra et le souper, on se trompe assez lourdement; c'est un livre qu'il faut étudier.

De tout tems, mes amis, on a cherché à m'imputer, et on a fait courir sur mon compte des choses qui n'étaient point de moi. Je n'ai jamais pu savoir au juste quel a été le Sosie qui m'a fait honnir en vers, pendant qu'on m'inquiétait en prose pour mes Elémens de Newton. Ce Sosie m'a bien

la mine d'être l'auteur de l'Epître à Rousseau, si longue, si inégale. Je savais quel il était, je connaissais ses manœuvres, il devait haïr Rousseau et Desfontaines. Il a voulu se servir de moi pour tirer les marrons du feu. Je ne lui ai jamais pardonné d'avoir fait tomber sur moi le soupçon d'être l'auteur de cette misérable Epître. Il pouvait jouir en paix de ses succès passagers, et se faire de la réputation à force d'intrigues ; mais il ne devait pas me donner ses enfans à élever. Mes chers amis, on a bien de la peine dans ce monde. Ce monde méchant est jaloux du repos des solitaires. Il leur envie la paix qu'il n'a point, et je n'ai jamais moins regretté Paris qu'à présent.

C....

Vos Elémens de Newton, malgré toutes les tracasseries qu'on vous a suscitées, ont eu la plus grande vogue.

VOLTAIRE.

Sans doute, mais leur débit précipité m'a fait le plus grand tort. Le titre charlatan que d'imbécilles libraires avaient mis à l'ouvrage, était ce qui m'inquiétait le moins.

MME. DENYS.

Ce titre n'est-il pas : *Elémens de Newton, mis à la portée de tout le monde, par M. de Voltaire ?*

VOLTAIRE.

Justement, j'ai prié mes amis de détromper sur ce point ceux qui me soupçonnaient de cette affiche ridicule. Je suis persuadé que cet ouvrage peut être utile, et je m'estimerai heureux si j'apprends à la raison humaine à bégayer les vérités que Maupertuis n'a enseignées qu'aux sages. Il a été le pré-

cepteur des hommes, et moi des enfans. Algarotti l'a été des dames, mais non pas de madame du Châtelet qui en savait au moins autant que lui, et qui a corrigé bien des choses dans son livre. Je ne veux point ici me prodiguer des louanges ; mais je vous réponds qu'avec un peu d'attention, tout esprit droit doit me comprendre. On n'a jamais dû m'imputer les fautes qui se sont glissées dans l'ouvrage. L'édition est très-belle, mais j'aime mieux une vérité que cent vignettes.

Mes amis, vous connaissez mon caractère ; vous savez combien je suis vrai. J'ai quelquefois poussé la vertu jusqu'à l'imprudence, et cependant, par une fatalité inconcevable, on me suscite une foule de tracasseries. On m'a imputé des épîtres dont je ne suis certainement pas l'auteur, des vers qu'on impute à la fille d'un ministre. J'étais vraiment au désespoir ; j'avais mille obligations à ce ministre ; j'étais

attaché depuis vingt-cinq ans à la mère de la personne à laquelle on osait faire cette application malheureuse. J'aimais beaucoup cette personne ; son mari, que je pleure encore, est mort dans mes bras. Par quelle rage, par quelle démence aurais-je pu l'offenser ? Sur quoi a-t-on pu fonder cette interprétation maligne ? A-t-elle jamais fait des couplets contre quelqu'un ? Si l'on persiste à répandre un venin aussi affreux sur des choses si innocentes, il faut renoncer aux vers, à la prose, à la vie.

Mme. Denys.

Vous devez perdre entièrement le souvenir de ces calomnies. Vous avez été bien vengé.

Voltaire.

Je me suis consolé de ce malheur,

en travaillant à une édition correcte des Elémens de Newton, qui ne sont ni pour les dames, ni pour tout le monde. Ce n'est point-là un livre à parcourir, comme un recueil de livres nouveaux. C'est un livre à méditer, et dont Desfontaines ne pouvait pas plus être juge que d'une action d'homme de bien. Je viens de faire venir et déballer Algarotti. Il est gravé au-devant de son livre, avec madame du Châtelet. Elle est la véritable marquise. Il n'y en a point en Italie qui eût donné à l'auteur de meilleurs conseils qu'elle. Le peu que j'ai lu de son livre en courant, me confirme dans mon opinion. C'est presque en italien ce que les Mondes sont en français. L'air de copie domine trop, et le grand mal, c'est qu'il y a beaucoup d'esprit inutile. L'ouvrage n'est pas plus profond que celui des Mondes. *Nota benè quœque legat ipsa Licoris*, est très-joli. Mais ce n'est pas *pauca meo gallo*, c'est *plurima Ber-*

nardo (1), et je crois qu'il y a plus de vérités dans dix pages de mon ouvrage, que dans tout son livre ; et voilà peut-être ce qui me coulera à fond, et ce qui fera sa fortune. Il a pris les fleurs pour lui, et ne m'a laissé que les épines. Maupertuis, un des hommes de France qui, sans contredit, ont le mieux entendu ces matières, a été très-content de mes Elémens de Newton, et vous m'avouerez que son suffrage est quelque chose. Je sais bien que, malgré la foule des démonstrations que j'ai rassemblées contre les chimères des tourbillons, ce roman philosophique subsistera encore quelque tems dans les vieilles têtes.

Quæ juvenes didicere nolunt perdenda fateri.

---

(1) Pour entendre ce passage il est bon de savoir que Fontenelle s'appelait *Bernard*, et qu'Algarotti, dans son ouvrage, a pris beaucoup à Bernard, *plurima Bernardo.*

Je suis, après tout, le premier en France qui ai débrouillé ces matières, j'ose dire même le premier en Europe : car Saint-Gravesende n'a parlé qu'aux mathématiciens, et Pemberton a obscurci souvent Newton. Je ne suis point étonné qu'on s'entretienne à Paris plus volontiers de médisance, de calomnie, de vers satiriques, que de cet ouvrage utile. Cela doit être ainsi. Ce sont les bouteilles de savon du peuple d'enfans malins qui habitent cette grande ville. D'un autre côté, vous devez connaître les fureurs jalouses des Zoïle, et les artifices infâmes de quelques hommes de lettres. Mais j'avais promis de vous parler des auteurs qui ont eu le plus de réputation, et cependant je ne vous parle que de moi, et je vous en parle beaucoup trop.

CHABANON.

Eh ! pourquoi, s'il vous plaît, nous prenez-vous pour des Fréroniens ?

VOLTAIRE.

Je ne vous parlerai pas de ma Pucelle d'Orléans ; c'est une œuvre de B.... Il résulte de la lecture de Candide, que la terre est un cloaque d'horreurs et d'abominations. J'en ai composé plus d'un chapitre dans des accès de migraine.

B. . . . .

Que pensez-vous de votre histoire de Pierre-le-Grand. Elle prouve à mon gré que vous n'avez pas de vieillesse.

VOLTAIRE.

On a trouvé que j'y flattais le czar. Cela n'est pas étonnant ; j'ai écrit d'après les mémoires russes. Vous ne me parlez pas de ma traduction de l'Ecclésiaste. Elle n'est pas un chef-d'œuvre; mais elle vaut bien celle de l'Imitation, par Corneille. A propos, mes amis,

je vous fais ma confession ; mais n'allez pas m'ordonner pour pénitence de faire des ouvrages pieux. Pour me résumer, selon l'usage, comme je vous l'ai déja dit, mes premiers démêlés littéraires furent avec Rousseau. J'étais vivement offensé de ses mépris apparens. Je l'attaquai avec fureur, et je contribuai à ses chagrins.

L'abbé Desfontaines fut aussi un de mes ennemis. J'ai beaucoup contribué à le faire sortir de Bicêtre, quoiqu'il méritât d'y rester toute sa vie.

Vous connaissez mes plaisanteries contre Maupertuis. Je perdis mes pensions, mes titres, et les bonnes graces de Frédéric. Je fus obligé de sortir de Prusse. Maupertuis était auprès de Jupiter, et il ouvrit le robinet du tonneau des malheurs. Et l'implacable la Beaumelle. Ah ! ce nom réveille toutes mes fureurs. Avec quel emportement, quelle rage il s'est déchaîné contre moi ! Il a juré, dans une de ses lettres,

qu'il me poursuivrait jusqu'aux Enfers, et qu'il emploierait à sa vengeance jusqu'au dernier souffle de sa vie. Ses libelles m'ont fait verser des larmes de sang. De grace, mes amis, exemptez-moi de lui pardonner.

TOUS ENSEMBLE.

Oh! non, il faut lui pardonner.

VOLTAIRE, *avec vivacité.*

Je lui pardonne, amis, ses coupables excès,
Qu'il soit heureux, qu'il vive et qu'il médise en paix.

Ah! grand Dieu! que j'ai eu d'ennemis. J'ai excité la jalousie d'une foule de gens de lettres. Je ne hais point les vrais littérateurs; je ne déteste que cette populace d'hommes vils, qui, n'ayant ni assez de courage, ni assez de talens pour embrasser les professions mécaniques de leurs pères, ont choisi le métier facile et infâme

de décrier les professions d'autrui. Insectes ténébreux, dont on n'aperçoit l'existence, que parce qu'ils piquent. Cerbères de la littérature, qui aboient pour vivre. Manœuvres satiriques, calomniateurs à la journée, parasites, colporteurs, petits compilateurs de feuilles volantes, marchands de louanges fades, de satires plates et d'ennui ; toute cette ivraie enfin qui multiplie à faire peur, toute cette vermine.....

CHABANON.

Je ne vous laisserai pas achever cette violente déclamation contre les satiriques. Avez-vous oublié que ce sont vos frères. Ne haïssez pas les journalistes, il y en a beaucoup d'estimables. Méprisez, j'y consens, ces pédans de collége ; chargez-les de ridicule, sur-tout quand ils veulent s'ériger en censeurs. Dites même, si

vous voulez, par une comparaison familière, qu'un âne composerait aisément l'Année littéraire, si on pouvait lui apprendre à parler, et sur-tout à écrire.

VOLTAIRE.

Voilà une excellente plaisanterie de laquais, et je vous la retiens, mon ami. Mais vous avez beau me recommander la modération, je ne puis souffrir cette foule de poëtes jaloux et farouches, toujours hérissés d'épigrammes médisantes; ces orateurs de cafés, échos éternels du scandale et du blâme; ces nouvellistes asthmatiques, qui vont bégayant des mensonges; ces beaux esprits bourgeois, présidens nés des académies subalternes de la capitale, écumeurs infatigables de la lie des Mercures; ces doctes fous, qu'on appelle *théologiens;* cette engeance monacale, qui croupit avec orgueil dans la bassesse; ces dévots

atrabilaires, qui abhorrent les hommes afin de plaire à Dieu ; ces jansénistes réfrognés, froids énergumènes, fanatiques imbécilles, qui se croient des Pascal ; ces aventuriers déserteurs du couvent, scélérats que la misère rend aussi habiles qu'intrépides, méchans, doux, polis et discrets ; qui, à la faveur d'un habit sacré, percent dans les maisons, gagnent la confiance des familles, s'enrichissent des dépouilles de la vertu crédule, sèment en tous lieux le trouble et la confusion ; monstres que l'Enfer a formés à plaisir, qu'il a vomis sur la terre pour y être ses ministres, dont il dirige les complots, et qu'il doit récompenser de toutes ses flammes.

M. . . . .

Dieux ! quelle peinture ! je suis hors de moi ; vous me faites trembler, mon cher oncle. Quoi ! ne m'avez-vous pas apostrophé ?

VOLTAIRE.

Pouvez-vous seulement le soupçonner, et ne voyez-vous pas que ma peinture est générale ? Mais, sans autre écart, je reviens à ma confession. Mes ennemis ont publié que la moitié de mes œuvres n'est qu'un plagiat. Mes amis, je proteste en votre présence contre toute accusation de cette nature. Je n'ai jamais rien imité des bons auteurs connus, comme par exemple de Corneille, de Racine, de Molière, de Despréaux et de Quinault. Ceux que j'ai imités quelquefois se réduisent à Lucain, l'Arétin et Bayle. En littérature, je n'ai guères eu d'amis.

D'H. . . . .

Et les encyclopédistes !

VOLTAIRE.

Mais ce sont d'honnêtes gens ; ils

m'ont toujours loué. Ils m'écrivent ; je leur écris, je les..... Ma foi, votre question est embarrassante.

D' H...

Et votre embarras vaut une réponse claire. Je vois bien que la politique seule.....

VOLTAIRE.

Vous avez deviné juste : je n'ai point de raisons de les aimer. Je leur ai cependant des obligations ; je les crains et les estime.

D' H....

Pourquoi ne les aimez-vous pas ?

VOLTAIRE.

Parce que je suis sûr qu'ils ne m'aiment pas non plus.

D'H....

Quelles obligations leur avez-vous ?

VOLTAIRE.

Ils m'ont appelé grand homme ; ils m'ont élu chef de leur secte ; ils ont crié par-tout : Psaphon est un Dieu. Ils m'ont aidé à combattre les préjugés, à façonner notre nation, à policer ce siècle à qui nous avons donné le sobriquet de *philosophique*.

D'H....

Pourquoi craignez-vous les encyclopédistes ?

VOLTAIRE.

Parce qu'ils règnent despotiquement sur le public, et que si je me brouillais avec eux, ils chanteraient la pali-

nodie ; ils susciteraient quelques prophètes contre moi, ils rabaisseraient mes ouvrages.

D' H....

Pourquoi paraissez-vous les estimer peu ?

VOLTAIRE.

Parce que leur philosophie n'est qu'un vrai charlatanisme ; parce qu'ils prétendent, comme Socrate, avoir chacun un démon ; parce que leurs ouvrages sont médiocres, et leur orgueil extrême.

CHABANON.

Haïssez-vous encore M. Lefranc ?

VOLTAIRE.

Mon ami, je lui pardonne. Mais ses vers sont durs, et son Mémoire au roi est une mauvaise plaisanterie.

CHABANON.

Et M. Fréron ?

VOLTAIRE.

Je lui pardonne aussi ; mais à condition qu'il ne fera pas mon épitaphe.

CHABANON.

Et l'abbé Trublet ?

VOLTAIRE.

J'avoue que j'ai eu tort de lui chercher dispute : c'est un bon homme, et je rétracte volontiers cette tirade du Pauvre Diable, si caustique et si amère.

CHABANON.

Et M. Gresset ?

VOLTAIRE.

Je lui pardonne encore. Mais je voudrais que dans la nouvelle édition de ses œuvres qu'il prépare, il retranchât du Méchant plusieurs traits dans lesquels mes ennemis prétendent m'avoir reconnu.

CHABANON.

Et Chaumeix ?

VOLTAIRE.

Fi !

CHABANON.

Comment, fi ! cela n'est pas possible, il travaille à un ouvrage en votre faveur.

VOLTAIRE.

Lui ? cela n'est pas croyable.

CHABANON.

Rien n'est plus vrai.

VOLTAIRE.

Oh bien je lui pardonne, à condition qu'il n'achèvera pas.

CHABANON.

Et le père Hayer, et le père Berthier ?

VOLTAIRE.

Je leur pardonne à tous.

B....

Mais vous pardonneront-ils ? Tenez, il faut écrire à chacun d'eux, une lettre humble et chrétienne, dans laquelle vous demanderez pardon de les avoir offensés. Je ne vois rien de plus convenable, ni de plus plaisant.

VOLTAIRE.

Qu'appelez-vous plaisant, mon ami? est-ce que vous prenez ma confession pour un persifflage?

B....

Mais, entre nous, elle est assez drôle, et vous n'y dites pas tout.

VOLTAIRE.

Ami, c'est un effet de l'art. Il n'est rien de plus facile que de dire tout; mais il ne faut pas faire tout ce qui est facile. Revenons aux lettres en question; je consens à suivre votre conseil. Qu'on appelle mon secrétaire et qu'il écrive sous ma dictée. Commençons par M. Fréron.

Monsieur,

Je suis mourant, on m'ordonne de vous écrire et je vous écris. On dit que vous m'en voulez, je n'en

sais rien. On dit que je vous en veux, n'en croyez rien. Oubliez mes torts, j'achèterai vos feuilles. N'y insérez pas cette lettre-ci. Excusez-en la briéveté et les défauts. Je suis pressé, et vous savez ce que c'est que d'être obligé d'écrire à la hâte.

A M. Lefranc.

Monsieur, cessons d'être ennemis et ridicules. Hélas ! tout cela ne serait point arrivé si vous n'aviez point été reçu de l'Académie Française. J'apprends que vous travaillez à une traduction en vers des Géorgiques de Virgile. Mais dites-moi, Monsieur, avec du génie, comme vous en avez sans contredit, pourquoi n'avez-vous jamais fait que des traductions ?

A M. Gresset.

Monsieur, j'ai toujours respecté votre

vertu malgré moi. J'aurais souhaité seulement que vous eussiez été un peu moins célèbre et un peu moins heureux. Continuez d'être l'un et l'autre. Conservez l'estime et l'amitié des honnêtes gens. Apprenez votre secret à tous les auteurs, et sur-tout à ce bon M. Fréron qui n'a que des ennemis.

A M. Chaumeix.

Monsieur, je suis confus de l'amitié que vous me témoignez à présent. Je n'ai point encore vu le livre que vous avez fait pour moi. Envoyez-le moi, s'il vous plait, et marquez-moi combien il coûte.

A M. Trublet.

Monsieur, on peut mettre des cartons à cet article si choquant du Pauvre Diable. J'achève de lire votre dernier volume ; vous devez vous repro-

cher tout le mal que vous y dites des poëtes ; car, prenez y garde, c'est manquer de respect aux cendres de feu M. de la Motthe.

A M. la Beaumelle.

Monsieur, j'ai eu bien de la peine à étouffer la haine que j'ai pour vous. Je ne sais même si elle est totalement éteinte en ce moment. Peu s'en faut qu'au souvenir de vos anciennes méchancetés je ne.... Mais je dois vous excuser, vous étiez si jeune alors. Maupertuis vous conseillait, vous vouliez vous illustrer par une haine illustre. Nous étions de religion différente, et vous ne m'avez peut-être haï que parce que j'étais papiste. Hâtons-nous de nous réconcilier. Sauvez-vous dans votre communion et moi dans la mienne, et soyons au moins amis dans l'autre monde.

Je finis là les épîtres, parce que cela me fatigue.

D'H. . . .

Je suis surpris, mon oncle, que vous n'ayez rien dicté pour les pères Hayer et Berthier.

VOLTAIRE.

Ah ! je suis bien sûr qu'ils me pardonneront d'eux-mêmes. Vous devez être contens, mes amis. En vérité cela ne m'a point coûté du tout; il n'y a rien de si aisé à faire qu'une bonne action.

CHABANON.

Et vous en avez fait beaucoup d'autres en votre vie.

VOLTAIRE.

Ah ! parbleu plus d'une. J'ai rebâti des églises, ridiculisé des jansénistes, satirisé le nouvelliste ecclésiastique, composé des vers pour le pape, fait

l'aumône à plusieurs poëtes ; j'ai donné un poëme épique à la France ; j'ai épuré la religion ; j'ai crié contre les abus, et j'ai réussi à en faire supprimer quelques-uns, comme par exemple, les banquettes sur nos théâtres.

J'élève *gratis* la petite nièce du grand Corneille, et je ne me vante point de cet acte de bienfaisance. Je me suis enrichi ; j'ai vécu dans les plaisirs et l'abondance ; je me suis couvert de gloire, et j'écrirai jusqu'au dernier soupir. Mais il est tems de terminer ma confession, car c'est un péché que d'être ennuyeux.

N. B. Cet entretien si long fut fatal à M. de Voltaire. Il resta quelque tems sans proférer une seule parole. Nous eûmes beau lui prodiguer les caresses les plus tendres, lui objecter les motifs les plus pressans, lui représenter qu'il devait au moins, suivant l'usage des grands hommes, prononcer avant de mourir quelques pa-

roles remarquables : il ne répondit rien. Ce silence opiniâtre nous effraya. Nous résolûmes de tout tenter pour l'arracher à cet état. Nos expédiens furent long-tems inutiles, et celui que je vais rapporter, qui réussit au commencement, eut par ma faute des suites funestes. Je m'approchai donc de l'oreille de M. de Voltaire, et je lui criai, Monsieur, il y a dans l'antichambre plusieurs ambassadeurs des têtes couronnées, qui viennent de la part de leurs maîtres s'informer de l'état de votre santé.

A l'instant le malade pousse un cri de joie, me regarde avec complaisance, se relève, s'assied sur son séant, et dit d'un air gracieux : « Qu'ils entrent, » qu'ils entrent. » Je ne m'attendais pas à une convalescence aussi brusque, et je fus déconcerté. Monsieur, lui répliquai-je imprudemment, il n'y a personne, vous vous êtes trompé, et c'est votre léthargie.....

Cette réponse produisit des effets terribles. M. de Voltaire se recoucha en murmurant : il lui prit une faiblesse mortelle ; il perdit tout sentiment. Sa respiration s'éteignit peu à peu. Sa bouche s'ouvrit, ses membres devinrent roides et immobiles. Mais sur les onze heures du soir, les douleurs de mon ami cessèrent; il s'assoupit, et nous remerciâmes le ciel d'une révolution si heureuse.

SECONDE SOIRÉE.

Voyage idéal de Voltaire à Paris.

Mes amis, dit un jour Voltaire en belle humeur, vous savez que les honnêtes inquisiteurs de Paris ont obtenu l'ordre de me faire arrêter, si je m'avisais de vouloir rentrer en France. Mais comme rien n'est plus libre que la pensée, j'ai voulu cette nuit m'y transporter en imagination.

Après avoir inutilement employé toutes sortes de moyens pour vaincre mon insomnie, jusqu'à lire dans mon lit un cahier du Verdun, deux de la Religion Vengée, et plusieurs feuilles de ce petit avant-coureur, mon imagination s'exalta; je me levai le cerveau rempli de noires idées; et regardant en l'air dans la campagne, j'aperçus

un nuage enflammé qui s'avançait en grondant. Je m'attendais à quelque prodige, quoique j'eusse lu dans plus d'un endroit de la *Collection complète*, qu'il ne faut pas croire aux miracles. Je ne me trompais pas cependant : la nuée s'arrêta au bord de ma fenêtre, s'ouvrit avec fracas, et vomit dans ma chambre une cohorte de démons, qui m'emportèrent sur leurs ailes. J'étais si faible lorsqu'on m'arracha de ma chambre, que je m'évanouis. Les démons qui m'emportèrent suspendirent leur vol au milieu des airs. Satan me toucha, et je fus totalement guéri. Je remerciai mon bienfaiteur dans les termes les plus affectueux. Il parut m'entendre avec plaisir. Au fond, le diable est plus humain qu'on ne pense. Il aime beaucoup les gens de lettres, et sur-tout les poëtes ; sa douceur m'enhardit.

Grand prince ! lui dis-je, oserais-je vous demander une grace ? Je brûle

d'envie de revoir Paris, et ceux de mes amis qui s'y trouvent. Cette nuit me suffira. — « Volontiers, me répondit-« il, je t'accorde même la journée de « demain. Mais il est à propos que « nous te servions de guides, et que « tout se passe *incognitò*. » Je ne disputai point, et sur-le-champ il fit des opérations magiques qui nous rendirent invisibles, mais de façon pourtant que nous pouvions nous voir les uns les autres. Nous fûmes à Paris en moins de rien. J'admirai l'exacte police qui règne dans cette grande ville. Nous ne rencontrâmes que des maréchaussées.

Nous descendîmes d'abord chez Thiriot. Il était dans son cabinet, occupé à m'écrire une lettre de condoléance sur ma maladie.

Je la lus ; sa tendresse pour moi y éclatait à chaque ligne. Quelqu'un de notre troupe ayant pris une plume sur son bureau, écrivit au bas du papier

qu'il tenait : *Voltaire n'est plus*. Le pauvre garçon n'eut pas plutôt jeté les yeux sur ces funestes mots, qu'il se trouva mal. Mais cela ne sera rien, cela ne sera rien. Je fus peu de tems chez Marmontel ; il soupait tristement avec un ami, qui me parut homme de mérite. Le repas fini, ils causèrent tristement sur le malheur des gens de lettres. Ils se quittèrent tristement, et je les quittai de même. Nous allâmes de là chez M. Fréron. Il est fort bien logé, et a de très-beaux meubles. Il travaillait à son Hebdomadaire. Son bureau était couvert de livres tous ouverts à la table des matières, parce qu'il faisait des analyses. Nous parcourûmes sa bibliothèque ; elle n'était composée en vérité que de ses feuilles périodiques. Cette vue m'irrita. Je saisis la chandelle, et je mis le feu à tous ces volumes de turlupinades. Fréron s'élance, crie au secours, tâche d'éteindre la flamme ; mais les diables

viennent à mon aide : nous soufflons de toutes nos forces ; en un moment l'Année littéraire fut réduite en cendres.

Les encyclopédistes s'étaient assemblés chez Diderot, précisément cette nuit là, pour examiner en commun s'il n'y avait rien de répréhensible dans les volumes qui vont paraître.

On lut à haute voix les articles :

Foi, où l'on vante beaucoup la méthode de Descartes ;

Pédanterie, où l'on prétend qu'elle consiste dans une haute opinion de ses lumières, et dans un ridicule étalage d'érudition empruntée ;

Poésies, où l'on disait à tous nos grands poëtes : Que n'écrivez-vous en prose ;

Quakers, où l'on apprenait au public que ces gens-là ont des manières et des opinions singulières ; qu'ils se croient inspirés, et qu'ils ne sont que possédés ; qu'ils tutoient tout le monde, et qu'ils ne s'habillent pas comme les autres.

Société, où l'on exposait le plan d'une société d'incrédules, imaginée par Bayle;

Et un article de morale très-galant;

Et un article de métaphysique, plein de feu et de poésie;

Et un article de maréchallerie, où il y avait des objections contre la liberté de l'homme, et qui m'ennuya. Je n'en attendis point la fin, et je sortis en bâillant.

Mon démon me conduisit successivement chez M. Lefranc, qui se rongeait les ongles, et disait, en s'emportant contre son valet-de-chambre : Où est donc mon Richelet?

Chez M. Crébillon, qui approuvait un almanach;

Chez l'abbé Gauchat, qui avait la fièvre quarte et le transport au cerveau;

Chez le père Pernetti, qui faisait de l'or;

Chez M. de la Condamine, qui inoculait sa femme;

Chez M. de Guines, qui parlait chinois tout seul;

Chez Piron, qui dormait; et je m'écriai : Piron seul a raison.

Dès qu'il fit jour, nous nous mîmes à parcourir tous les édifices de Paris. Je trouvai bien des changemens; mais hélas ! l'Hôtel-de-Ville, le grand et le petit Châtelet et les entrées des spectacles n'ont point encore changé. J'employai toute la matinée à cet exercice.

L'après-dîner, je n'eus rien de plus pressé que d'aller à l'Académie Française. Il y avait ce jour-là un discours de réception, et l'on devait adjuger le prix de poésie. Comme je ne vis que des géomètres en entrant, je crus d'abord être à l'Académie des Sciences; mais ayant aperçu par hasard les portraits de Corneille, de Racine et de Boileau, je reconnus à ce signe que j'étais à l'Académie Française. Le mathématicien qu'on recevait fit d'une voix

cassée, un discours froid, commun et long, auquel le directeur fit, d'un ton magistral, une réponse obscure, enflée et courte. On lut ensuite la Pièce couronnée. Oh ! en vérité, il aurait fallu être bien patient pour ne pas se mettre en colère. Imaginez-vous que tout ce que vous avez entendu louer y est blâmé, et que tout ce que vous avez entendu blâmer y est loué. Quelqu'un s'écria :

Comme avec irrévérence
Parle des dieux ce maraud !

Je courus à la comédie, et en passant, j'entrai au café Procope. Qu'il est différent de ce qu'il était autrefois ! Il n'y a plus que des nouvellistes. Ce jour-là, on devait donner Turcaret, et la comédie était pleine de monde. La toile était déjà levée, et les acteurs ne venaient point. Enfin le Kain paraît le visage abattu, les yeux inondés de pleurs, un mouchoir à la main. Il

s'avance lentement, et dit, d'une voix qu'il rendit douce : « Messieurs, nous « apprenons en ce moment la mort de « M. de Voltaire. Il a été malade, il « s'est confessé, il n'est plus enfin.... « Un tragique accident.... Quelle « nuit sur le Parnasse ! Nous sommes « plus sensibles que personne à la « perte de ce grand homme, dont le « désintéressement..... La douleur, « Messieurs, me coupe la parole. Nous « avons affiché Turcaret et le Médecin « malgré lui ; mais ces pièces sont « trop gaies pour un jour aussi triste, « et nous allons jouer le Flatteur, « de Rousseau, parce qu'on n'y rit « point. »

Vous ne sauriez croire avec quels applaudissemens cette harangue fut accueillie. On claqua à toute outrance. J'exhortai mes démons à claquer aussi, ce qu'ils firent avec tant de force, que toutes les femmes désertèrent.

Je voltigeai dans la salle pour écouter

les différentes réflexions qu'occasionnait cette nouvelle. Chacun prétendait la savoir, et racontait à sa manière comment j'étais mort. Les uns disaient qu'un poëte de mes ennemis m'avait tué dans un cartel ; d'autres, que je m'étais cassé une artère en déclamant le rôle d'Oreste sur le théâtre de Carrouge ; un troisième soutint que je m'étais empoisonné ; un quatrième devina que le diable m'avait emporté. Mes amis, cela était vrai, puisque mon imagination m'a peint un enlèvement d'une manière si fidelle. Mais on dira ce qu'on voudra, je me console de tout avec de la philosophie. Le bonheur est par-tout, et quand ma tête est exaltée, je persiffle les diables.

Nous allâmes faire un tour à l'Opéra, que nous trouvâmes toujours fade et larmoyant. Nous fûmes excédés de son prétendu merveilleux, et de toutes les marches et contre-marches exécutées par des soldats. Avant de quitter Paris,

nous voulûmes voir quelques sectes, et notamment les juifs. Nous entrâmes donc dans une synagogue, et nous remarquâmes des adorateurs de l'ancien Testament, qui vivent dans une paix profonde. Un des descendans de Jacob fixa le plus notre attention : c'était un honnête fripier, comme tous ces messieurs, et qui attendait le Messie très-fermement.

Je représentai à mes démons que j'en avais assez vu, que j'étais fatigué du voyage, et dans un clin-d'œil, ils me ramenèrent à Ferney. Vous voyez, mes amis, que si je perds mon tems quand je suis seul, ce n'est pas à rien faire. Aussi, j'ai fait graver cet impromptu sur la porte de mon cabinet :

Asile des beaux arts, solitude où mon cœur
Est toujours occupé dans une paix profonde ;
C'est vous qui donnez le bonheur
Que promettait en vain le monde.

TROISIÈME SOIRÉE.

Songe de Voltaire transporté dans le temple de la Postérité.

B....

Il paraît, mon ami, que la nuit vous a rendu quelque repos : vous avez même dormi.

VOLTAIRE.

Oui, j'ai dormi ; mais j'ai fait le rêve le plus fatigant, le plus déplaisant. Il faut que je vous le raconte ; j'y trouve de la suite, et je crains bien qu'il ne se réalise un jour, du moins en partie. Le voici :

J'ai été transporté, je ne sais comment, sur une haute montagne, vis-à-vis d'un édifice immense ; il était

environné de brouillards épais ; la seule porte que j'y vis était basse, étroite et fermée. Le silence le plus profond régnait au-dedans et au-dehors. La nouveauté du spectacle piqua ma curiosité. Je ne doutai point que si cette espèce de palais était habitée, je ne pusse m'y introduire. J'allais m'en approcher, lorsque tout-à-coup j'entendis une voix formidable qui me glaça d'effroi : « Mortel pro-« fane, me dit-on, respecte le tem-« ple où rèside la déesse *Postérité*. — « Ah ! repris-je, annoncez moi à « votre déesse : je m'appelle *Voltaire* « Elle me connaît sans doute, et je « crois être de ses amis. »

On m'annonça. Les brouillards se dissipèrent devant moi ; la porte s'ouvrit d'elle-même, et je marchai fièrement vers le sanctuaire. Il était rempli d'une foule d'hommes célèbres. J'y reconnus plusieurs de ceux que j'avais exclus autrefois de mon Temple du Goût. Je

détournai les yeux, et je dis : la *Postérité* a tort. Elle m'aperçut la première, et me salua par mon nom. « Puissante « divinité, lui dis-je aussitôt, je suis « le plus zélé de vos adorateurs, et je « vous ai consacré tous mes travaux. » Elle me fit une réponse assez honnête ; mais ce fut d'un air si pédantesque ; cette femme a le ton si rogue et si dur, qu'elle me déplut souverainement. Je résolus de la persiffler, et je hasardai quelques gentillesses. Elle feignit de ne pas m'entendre ; et cette impolitesse m'irrita tellement, que si j'avais pu j'aurais fait sur-le-champ une satire contre la *Postérité*. Mais ce n'était là que le prélude des mortifications que je devais essuyer. En jetant les yeux de côté et d'autre, je découvris dans un coin, sur un autel de fer, un in-folio énorme, tel à-peu-près que je l'ai décrit dans ma Henriade. Je me doutai de ce qu'il pouvait contenir, et je dis à la déesse :

Je gage que voilà ce livre inexplicable,
Qui contient du futur l'histoire irrévocable.

Justement, me dit-elle. Mais ne croyez pas que tout le monde y soit inscrit : il n'y a que les noms destinés à être fameux. Eh bien ! repris-je, le mien y est donc ? Elle l'avoua, et moi je la priai de me laisser voir mon article. Soit, me répondit-elle sèchement. Je fus la dupe de sa perfide complaisance. Je ne me rappelle point tout ce que je lus, avant de parvenir à la page qui m'intéressait. Je vis, par exemple, que le tonnerre devait tomber un jour sur l'Encyclopédie, et qu'Aristophane ressusciterait; que Socrate marcherait à quatre pattes, et Aristophane la tête levée ; que d'épaisses ténèbres se répandraient sur l'empire des lettres ; que l'abomination de la désolation y régnerait, et mille autres prédictions extraordinaires. Mais j'arrivai au chapitre des écrivains du

dix-huitième siècle, et je lus à haute voix :

«Ce siècle produira un des plus grands poëtes du monde; il portera la poésie française à sa perfection, et surpassera tous ses rivaux; il égalera Pindare et les plus beaux génies de l'antiquité. Il s'appellera le *grand Rousseau.* »

J'avoue que cette chute inattendue me surprit étrangement; cependant, je dissimulai mon étonnement, et je continuai ma lecture :

Un autre Rousseau paraîtra quelque tems après le premier, génie vaste, hardi, entreprenant. Il dira : « Les hu-« mains ont du bonheur de trop; qu'on « anéantisse les arts, les sciences, les « plaisirs; que l'univers soit un séjour « affreux, afin que la vertu y règne. » Ce prétendu philosophe, homme bizarre et atrabilaire, sera peut-être le plus éloquent de ses contemporains.

Un poëte tragique consolera les Français de la mort de Corneille et de

Racine ; beaucoup de personnes le mettront à côté de ces deux grands hommes. Il jouira de sa gloire dès son vivant ; et tel que Sophocle, il fera encore des chefs-d'œuvres dans un âge avancé. Il s'appellera *Crébillon*.

Un homme joindra les connaissances les plus profondes au génie le plus sublime. L'auteur de l'Esprit des Lois s'appellera *Montesquieu*.

Je commençais à perdre patience. Mais enfin, à force de feuilleter, j'aperçus mon nom en lettres majuscules, à la tête d'un long paragraphe.

Celui-ci sera tout-à-la-fois poëte tragique, comique, épique, pindarique, lirique, anacréontique ; le premier dans quelques genres, le second dans plusieurs autres. Tous ses ouvrages seront remplis de beautés sublimes, et il se fera beaucoup d'ennemis. Il sera quelquefois caustique, envieux, et s'appellera *Voltaire*. Je n'achevai point, et je dis à la déesse : « Voilà

« un article bien malhonnête. Quel « est, s'il vous plaît, l'auteur imper- « tinent de cette prophétie ? — Moi, » dit la *Postérité*. Alors j'eus une dispute avec la *Postérité*. Elle se mit en colère et me donna un soufflet qui m'éveilla. Je ne puis m'empêcher de faire quelques réflexions chagrines sur mon rêve. Je crains bien qu'il ne soit une allégorie trop fidelle.

B....

Quoi ! vous vous arrêtez à un songe ; dites plutôt avec le grand Corneille :

Je sais ce qu'est un songe, et le peu de croyance
Qu'un homme doit donner à son extravagance,
Qui d'un amas confus des vapeurs de la nuit,
Forme de vains objets que le réveil détruit.

VOLTAIRE.

Mon ami, à vous parler franchement, je me défie de ma gloire. J'ai

subjugué mon siècle les armes à la main ; mais l'avenir, l'intraitable avenir !

B....

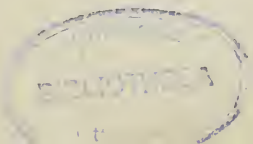
Eh ! qu'avez-vous à redouter de l'avenir ? Vous avez tant écrit, et sur tant de matières différentes, qu'il n'est point étonnant qu'il se soit glissé quelques fautes dans vos ouvrages.

VOLTAIRE.

J'ai trop écrit. Aussi je veux, dès que ma santé sera rétablie, corriger une partie de mes œuvres. Je ne suis point content du tout de Socrate, de la Femme qui a raison, et de la traduction de l'Ecclésiaste.

(Après quelques instans de silence) :

Voilà donc à quoi ont abouti tant de veilles et de travaux ! L'étude, la maladie, le chagrin ont usé mes jours. Je suis surpris d'être vieux, et peut-



être, hélas ! que mon étonnement ne durera pas long-tems.

(Voltaire était ému en prononçant ces derniers mots, et même quelques larmes coulèrent de ses yeux).

B..... se hâte de le consoler, et lui dit d'un ton ferme :

Mon ami, votre douleur est déraisonnable ; presque tous vos ouvrages sont dignes de vous ; votre maladie est peu de chose, et vous en seriez bientôt quitte, si vous n'aimiez à vous repaître de mille idées affligeantes, qui ne peuvent que la prolonger. Vous avez, quoi qu'on en dise, un bon tempérament ; la mort est loin encore ; votre réputation ne peut plus croître. Eh ! laissez la réputation, songez à vivre.

VOLTAIRE.

Vous avez raison, il faut jouir enfin. Eh bien ! c'en est fait, je renonce pour toujours aux applaudissemens, aux

lettres, à la poésie. Vive la vie ! Qu'on ne me parle plus de mourir. Au fond, je ne suis pas bien malade. M. Tronchin me tirera d'affaire avant peu, et je ferai encore quelques voyages en France, en Prusse et en Angleterre.

B. . . .

(« A ces mots, il embrasse madame Denys, il m'embrasse moi-même, et bientôt son contentement passe à tout ce qui l'environne ; il fait en une demi-minute un impromptu galant pour une jeune dame du pays de Gex, à laquelle madame Denys apprenait à déclamer. Il reçut tout-à-coup par la diligence de Paris, plusieurs lettres et un paquet assez considérable. Il l'ouvrit avec l'avidité qu'il avait toujours pour ce qui venait de cette ville. Il s'arrêta à la première brochure, et commença à la lire, en riant d'un air dédaigneux. Mais bientôt je vis son front s'obscurcir, ses regards devinrent sombres

et farouches, il pâlit; et se levant avec fureur, il s'écria : « Quoi ! en pleine « Académie Française, le Franc ! » Ce fut bien pis encore, lorsque s'étant assis, il se mit à parcourir les autres livres que lui envoyait un correspondant plus exact que judicieux :

Epître du père Grisbourdon à Voltaire, Parodie des Vous et des Toi, les Aventures Portugaises, Remercîmens de Candide à M. de Voltaire, Analyse de la Femme qui a raison.

Il ne put achever, la colère le suffoquait. Il rejette loin de lui ces funestes volumes. On veut le porter dans son lit, il s'agite, s'échappe, prend de l'encre et du papier, et écrit tout d'un trait le Pauvre Diable.

QUATRIÈME SOIRÉE.

VOLTAIRE.

MON vieux ami, je me sens aujourd'hui mieux disposé que jamais. Plus de crachement de sang. Je puis soutenir avec vous une longue conversation : j'ai besoin d'épancher mon cœur dans le vôtre, et je me sentirai soulagé en versant toutes mes peines dans votre sein.

B.....

Je viens de recevoir des nouvelles de ma famille. Une affaire pressante m'appelle en Picardie. De maudits voisins me suscitent un procès pour quelques prairies inondées les trois quarts de l'année, et situées sur les bords de la Somme. Dès que j'aurai

terminé cette affaire, je me hâterai de vous rejoindre.

VOLTAIRE.

Quoi ! mon ami, vous voulez quitter ma retraite, vous avec qui je voudrais passer le peu de tems qui me reste encore à vivre. Quoi ! vous voulez m'abandonner au milieu des chagrins qui m'assiègent. Est-ce que mon désert, est-ce que ma Thébaïde ne vaut pas les bords infects de la Somme ? Tous les hermites de ce séjour vous aiment, tous chantent vos louanges et désirent vous posséder toujours.

B. . . . .

Mais pourquoi ce noir chagrin, quand vous n'avez jamais joui d'une aussi bonne santé ? Vous prenez donc bien à cœur la dernière scène qui vient de se passer à Paris.

VOLTAIRE.

Ignorez-vous, mon ami, que les philosophes courent les plus grands risques. Les louanges qu'on leur a prodiguées leur deviennent funestes. Le bruit de ces dangereux éloges va frapper les longues et superbes oreilles de certains pédans, et ces pédans irrités poursuivent avec rage de pauvres innocens qui voudraient faire le bien en secret. Puisque vous parlez de la scène horrible dont Paris vient d'être le théâtre, vous n'ignorez pas que le conseiller Pasquier a dit en plein parlement, que les jeunes gens d'Abbeville qu'on a fait mourir, avaient puisé leur impiété dans l'école et dans les ouvrages des philosophes modernes.

B.....

Sans doute, on a dit en général que la philosophie avait distillé son poison

dans l'ame de ces jeunes gens ; mais on n'a point nommé les masques.

VOLTAIRE.

Au contraire, ils ont été nommés par leur nom. C'est une dénonciation dans toutes les formes. On les rend complices des profanations insensées de ces malheureux jeunes gens. On les fait passer pour les véritables auteurs des supplices dans lesquels on a fait expirer de jeunes indiscrets. Y a-t-il rien de plus méchant et de plus absurde, que d'accuser ainsi ceux qui enseignent la raison et les mœurs, d'être les corrupteurs de la jeunesse ? Qu'un janséniste fanatique eût été coupable d'une telle calomnie, je n'en serais pas surpris ; mais que ce soit un conseiller de grand'chambre, cela est honteux pour la nation. Le mal est que ces imputations paraissent dictées par l'impartialité et par l'esprit de pa-

triotisme. Les sages, dans des circonstances si funestes, doivent se taire et attendre. Si, malgré mes efforts pour vous retenir, rien ne peut vous empêcher de retourner dans votre patrie, ne songez qu'à vos travaux et à vos amusemens champêtres, et revenez le plus promptement possible auprès des hermites qui vous sont tendrement attachés.

B. . . . .

Comme je passerai quelques jours à Paris, mon premier soin sera de vous envoyer les livres que vous désirez.

VOLTAIRE.

Vous me ferez grand plaisir de mettre à mon adresse toutes les nouveautés que vous pourrez recueillir. Dès que la collection sera faite, M. Damilaville la paiera à votre ordre. Mandez-moi s'il est vrai qu'on ait fait imprimer

Barnevelt. Je vous parle de théâtre ; et cependant j'ai le cœur navré. C'est que j'ai toujours sur le cœur cette malheureuse affaire d'Abbeville : c'est que je n'aime point du tout les Félix qui font mourir inhumainement et dans des supplices recherchés les Polyeucte et les Néarque. Je conviens que les Polyeucte et les Néarque ont très-grand tort : ce sont de grands extravagans ; mais les Félix n'ont certainement pas raison. Il y a enfin des spectateurs qui n'aiment point du tout de pareilles pièces. Je me persuade, mon ami, que vous êtes de leur nombre, sur-tout après avoir lu l'excellent Traité des Délits et des Peines. Il se passe des choses bien horribles dans ce monde ; mais on en parle un moment, et puis on va souper. Mon ami, si vous allez à Paris, songez que Polyeucte et Néarque déchirent toujours mon cœur ; et il ne goûtera quelque consolation, que quand vous me manderez ce que vous aurez pu recueillir.

B. . . . .

Soyez sûr que je ne négligerai rien pour vous satisfaire ; et malgré l'inquisition des commis de la douane, je vous ferai passer, par une voie sûre, tout ce qui paraîtra de nouveau et de plus intéressant.

VOLTAIRE.

Ce qui m'échauffe le sang, ce qui m'allume le plus la bile dans cette funeste catastrophe, c'est qu'on veut, pour ainsi dire, m'en rendre responsable. Vous savez que je n'ai aucune part au livre que ces pauvres insensés adoraient à genoux. Il pleut de tous côtés des ouvrages indécens, comme la Chandelle d'Arras, le Compère Mathieu, l'Espion Chinois, et cent autres avortons, qui périssent au bout de quinze jours, et qui ne méritent pas qu'on fasse attention à leur existence

passagère. Le ministère ne s'occupe pas sans doute de ces pauvretés. Il n'est occupé que du soin de faire fleurir l'état; et l'intérêt, réduit à quatre pour cent, est une preuve d'abondance. Puisque vous passez quelques jours à Paris, ne manquez pas de voir de ma part M. de Beaumont, que j'appelle mon cher Cicéron, à cause de sa mâle et courageuse éloquence. Je tremble qu'il ne se décourage. Parlez-lui de l'affaire d'Abbeville. Il en est sans doute bien informé. Quoi qu'on puisse alléguer pour justifier les juges, je ne connais point de loi qui ordonne la torture et la mort pour des extravagances qui n'annoncent qu'un cerveau troublé. Que fera-t-on donc aux empoisonneurs et aux parricides. Puisque vous vous obstinez à me quitter, du moins, mon cher ami, adoucissez par vos lettres la tristesse où je suis plongé.

N. B. Dans le moment on apporte des lettres de Paris et de Picardie, avec

un ballot couvert en toile cirée. Voltaire s'empresse d'ouvrir une de ces lettres, et la lit avec un empressement mêlé d'inquiétude.

VOLTAIRE.

Ah ! pour le coup, voici une étrange lettre que je reçois d'un château près d'Abbeville. Les avocats ont encore bien plus fortement raison qu'ils ne pensaient. Il y a dans tout cela de quoi frémir d'horreur. Je suis saisi d'indignation. Mais voyons ce que nos amis de Paris nous envoient. (Il se hâte d'ouvrir la caisse, et le premier ouvrage qui se présente, c'est la Confession du Vicaire Savoyard ; il s'écrie) :

Voilà le Vicaire Savoyard de ce malheureux Jean-Jacques. Vous savez la conduite qu'il a tenue : je n'en suis pas surpris, mais j'en suis très-affligé. Il est affreux qu'il ait été donné à un pareil coquin de faire le Vicaire Sa-

voyard. Ce malheureux fait trop de tort à la philosophie. Mais il ne ressemble aux philosophes, que comme les singes ressemblent aux hommes. (Il jette les yeux sur d'autres lettres).

Voilà des détails qui arrivent trop tard. Si le roi les avait connus, il aurait sans doute fait grace à cette jeunesse indiscrète. Mais la tête avait tourné à ce pauvre chevalier de Labarre, et à tout le monde.

B. . . . .

Sans doute ces jeunes gens ont été intimidés par l'appareil effrayant des tortures : de plus, on les a mal défendus. Ce qui vous paraîtra plus fort, c'est qu'on n'a pas su même récuser des témoins qu'on pouvait regarder comme subornés par Belleval. D'ailleurs, ce qui est bien singulier, c'est qu'il n'y a point de loi expresse pour un pareil délit. Il est abandonné,

comme presque tout le reste, à la prudence ou à la volonté, ou même au caprice du juge. Le lieutenant d'Abbeville a craint de n'en point faire assez, et le parlement en a beaucoup trop fait. Vous savez que des vingt-cinq juges, il n'y en a eu que quinze qui ont opiné à la mort. Mais quand plus d'un tiers des opinans penche vers la clémence, les deux autres tiers sont bien cruels. De quoi dépend la vie des hommes! Si la loi était claire, tous les juges seraient du même avis. Mais quand elle ne l'est pas, quand il n'y a pas même de loi, faut-il que cinq voix de plus suffisent pour faire périr dans les plus horribles tourmens un jeune gentilhomme, qui n'est coupable que de folie? Que lui aurait-on fait de plus s'il avait tué son père? En vérité, si le parlement est le père du peuple, il ne l'est pas de la famille d'Ormesson. Je suis saisi d'horreur. Je prends actuellement les eaux minérales; mais sûre-

ment elles me feront mal. On ne digère rien après de pareilles aventures. Je vous demande en grace, dès que vous serez à Paris, de m'envoyer la consultation des avocats.

B. . . . .

Je n'y manquerai pas; je la mettrai dans le paquet couvert de toile cirée, afin que les brûlés soient avec les roués.

(Voltaire lit avec empressement la relation. Puis il se promène à grands pas, roule ses yeux d'une manière effrayante, et murmure je ne sais quoi de menaçant. Il rejette loin de lui ces funestes détails; il y revient, il les reprend encore, puis s'approchant de moi):

VOLTAIRE.

Vous allez être bien étonné, vous allez frémir, mon cher ami, quand

vous lirez la relation que je viens de recevoir. Qui croirait que la condamnation de cinq jeunes gens de famille à la plus horrible mort, pût être le fruit de l'amour et de la jalousie d'un vieux scélérat d'élu d'Abbeville? La première idée qui vient est que cet élu est un grand réprouvé. Mais il n'y a pas moyen de rire dans une circonstance si funeste.

B. . . . .

On assure que plusieurs avocats ont donné une consultation qui démontre l'absurdité de cet affreux arrêt.

VOLTAIRE.

Et c'est précisément cette consultation que je vous demande, et que je demande à tous mes amis. On ajoute même que le premier président leur en a voulu faire des reproches, et qu'ils lui ont répondu avec la noblesse et la

fermeté dignes de leur profession. Encore une fois, c'est une chose abominable que la mort des hommes, et que les plus terribles supplices dépendent de cinq radoteurs, qui l'emportent, par la majorité des voix, sur les dix conseillers du parlement les plus éclairés et les plus équitables. Mais, je le répète, la tête avait tourné à ces malheureux, et ils se sont perdus eux-mêmes. Je vous prierai de voir M. de Beaumont; je vous remettrai une copie de la relation, avec un petit billet que je lui écrirai. Dites-lui bien que s'il est du nombre de ceux qui ont fait une consultation en faveur de l'humanité, contre une cruauté indigne de ce siècle, il en est bien capable; que je l'en révérerai et aimerai bien davantage; qu'il ne se décourage point; qu'il soit toujours le défenseur de l'innocence et de la raison; qu'il rende les hommes meilleurs et plus éclairés : telle est sa vocation. Dites-lui bien que mon cœur

est à lui, et que mon esprit est le client du sien.

Faites-moi savoir tout ce qu'il y aura de nouveau ; sur-tout envoyez-moi la consultation des avocats. C'est sans doute un monument de générosité, de fermeté et de sagesse, dont j'ai d'ailleurs un très-grand besoin. Si vous ne pouvez en avoir qu'un exemplaire, et que vous ne vouliez pas le perdre, je le ferai transcrire, et je vous le renverrai aussitôt.

(C'est dans ce moment que les traits de M. de Voltaire paraissent s'altérer sensiblement. Une fièvre brûlante le saisit. Cela arrivait presque toujours lorsqu'il recevait quelque impression forte et douloureuse. Dans les transports qui l'agitent, il se lève avec fureur, puis s'écrie) :

VOLTAIRE.

L'atrocité de cette aventure me saisit d'horreur et de colère. Je me repens

bien de m'être ruiné à bâtir et à faire du bien dans la lisière d'un pays où l'on commet de sang-froid et en allant dîner, des barbaries qui feraient frémir des sauvages ivres ; et c'est-là ce peuple si doux, si léger et si gai ! Arlequins antropophages, je ne veux plus entendre parler de vous. Courez du bûcher au bal, et de la Grêve à l'Opéra-Comique. Rouez Calas, pendez Sirven, brûlez cinq pauvres jeunes gens, qu'il fallait, comme dit M. d'Argental, mettre six mois à Saint-Lazare, je ne veux pas respirer le même air que vous. (Après une petite pause) : Que l'inquisition est fade en comparaison de ces maudits jansénistes de grand-chambre et de tournelle ! Non, il n'y a pas de loi qui ordonne ces horreurs en pareil cas. Il n'y a que le diable qui soit capable de brûler les hommes en dépit de la loi. Quoi ! le caprice de cinq vieux fous suffira pour infliger des supplices qui auraient fait trembler

Busiris ! Je m'arrête, car j'en dirais bien davantage. C'est trop parler de démons ; je ne veux que vous aimer, et adorer mes anges. L'acquisition de mon cœur, que vous avez faite, vous est bien confirmée.

B. . . . .

Je vous remercie des preuves que vous me donnez de votre attachement, et je vous prie de me permettre de prendre une copie de la relation d'Abbeville.

VOLTAIRE.

Volontiers ; mais vous y trouverez un triste exemple de la décadence de l'humanité. Voici une lettre dans laquelle on me mande que cette horrible histoire n'a presque point fait de sensation dans Paris. Les atrocités qui ne se passent point sous nos yeux ne nous touchent guères. Personne même ne

savait la cause de cette funeste catastrophe. On ne pouvait pas deviner qu'un vieux élu très-réprouvé, amoureux à soixante ans d'une jeune abbesse, et jaloux d'un jeune homme de vingt-deux ans, avait seul été l'auteur d'un évènement si déplorable. Si le roi en avait été informé, je suis persuadé que la bonté de son caractère l'aurait porté à faire grace. Voilà trois désastres bien extraordinaires en peu d'années, ceux des Calas, des Sirven, et de ces malheureux jeunes gens d'Abbeville.

B. . . . .

Cela fait voir à quels pièges affreux la nature humaine est exposée. Mais, de grace, pour votre santé, détournez les yeux de ces funestes images.

VOLTAIRE.

Eh! le puis-je, sur-tout quand on sert la philosophie, pour ainsi dire, res-

ponsable de pareilles horreurs. A cette affreuse idée, mon sang bouillonne et s'allume dans mes veines. Je n'y puis plus tenir; la fièvre me dévore. (Et en effet les genoux de M. de Voltaire chancelaient; il était près de tomber; on l'emporta, on le mit dans son lit, et il fut trois jours entiers sans pouvoir paraître.)

CINQUIÈME SOIRÉE.

Sur l'affaire des Sirven. (1)

VOLTAIRE.

VOICI, mon ami, la collection des lettres que j'ai reçues de vous pendant votre absence. Je les garde précieusement comme un monument de votre amitié pour moi. Madame Denys peut vous dire avec quelle satisfaction je les recevais. Vous m'avez entretenu souvent de la malheureuse affaire des Calas et des Sirven. Dans tout cela,

(1) Tout le monde connaît les malheurs de la famille Sirven, on sait même l'intérêt que Voltaire y prenait ; mais on ignore certains détails particuliers dont il n'a fait part qu'à ses amis.

j'ai été la victime de l'amitié, de la scélératesse et du hasard. Je finis ma carrière comme je l'ai commencée, par le malheur.

CHABANON.

Vous êtes entouré de soldats et de neige.

VOLTAIRE.

En vérité, je suis dans la Sibérie ; je ne puis l'habiter, et je n'en puis sortir. J'ai des malades sans secours, cent bouches à nourrir, et aucunes provisions. Vous avez vu Ferney assez agréable. C'est actuellement l'endroit de la nature le plus disgracié et le plus misérable. A propos, qu'on demande des nouvelles de ce pauvre père Adam. Il est malade à la mort. Il ne peut avoir ni médecins, ni médecine, ainsi il réchappera. Je n'ose plus inviter mes amis à venir me voir, parce que je n'ai que des misères à leur offrir.

Je desirerais bien que madame Geoffrin vînt embellir mon hermitage; mais je me borne aux souhaits. D'ailleurs elle est occupée à Paris : elle a pris sous sa protection l'affaire des Sirven. Elle devrait être plus avancée qu'elle ne l'est. M. Chardon est nommé pour rapporteur. J'aurais bien voulu que M. de Beaumont eût consulté quelques amis sur son factum, dont le fond mérite l'attention publique. Ce sujet pouvait faire une réputation immortelle à un homme éloquent.

CHABANON.

Pourquoi restez-vous ici ? Que ne cédez-vous aux instances de madame de Boufflers, qui voudrait vous attirer à Lyon pendant quelque tems ? Est-il possible qu'un homme aussi galant que vous résiste si long-tems aux avances d'une jolie femme ?

VOLTAIRE.

A mon âge, mon ami, on ne peut plus satisfaire ses passions. Vous savez qu'il y a près d'un mois que je suis condamné à passer dix-huit heures par jour dans mon lit; et si je me faisais traîner à Lyon pour faire ma cour à madame de Boufflers, vingt pieds de neige qui couvrent nos montagnes m'empêcheraient d'arriver ; et de plus, je crois que je suis ensorcelé. Je ne sais quel charme secret me retient dans cette détestable vallée, où nous avons la guerre et la famine. Il ne nous manque plus que l'agrément de la peste. Et d'ailleurs, si j'étais en France, j'éprouverais des transes encore plus cruelles sur la malheureuse affaire des Sirven. Quoi qu'on en dise, elle peut avoir les suites les plus cruelles, puisqu'on a manqué d'arrêter le mal dans son principe. Je m'aban-

donne à la destinée. C'est tout ce qu'on peut faire, quand on ne peut remuer, et qu'on est presque toujours dans son lit, entouré de soldats et de neiges. Je viens de recevoir une lettre de M. Chardon. Il me mande qu'il a trouvé le mémoire de M. de Beaumont pour les Sirven, bien faible.

CHABANON.

Vous savez que j'étais de cet avis. Il est triste que j'aie eu raison.

VOLTAIRE.

Je serai très-affligé si le mémoire pour les Sirven n'est digne ni de l'avocat, ni de la cause. Mais je m'en consolerai, puisque c'est M. Chardon qui rapportera l'affaire. L'éloquence du rapporteur fait bien plus d'impression que celle de l'avocat. On verra, quand

l'affaire sera jugée, que la sentence qui a condamné les Sirven, qui les a dépouillés de leurs biens, qui a fait mourir la mère, et qui tient le père et les deux filles dans la misère et dans l'opprobre, est encore plus absurde que l'arrêt contre les Calas. Il me semble que les juges des Calas pouvaient alléguer au moins quelques faibles et malheureux prétextes ; mais je n'en ai découvert aucun dans la sentence contre les Sirven. Un grand roi m'a fait l'honneur de me mander à cette occasion, que jamais on ne devrait permettre l'exécution d'un arrêt de mort, qu'après qu'elle aurait été approuvée par le conseil d'état du souverain. On en use ainsi dans les trois quarts de l'Europe. Il est bien étrange que la nation la plus gaie du monde soit si souvent la plus cruelle.

Je vous demande pardon, mon ami. Je suis comme les autres vieillards qui

se plaignent toujours, et qui se répètent toujours. Mais vous m'avez inspiré tant de franchise, que je ne crains pas de la pousser trop loin avec vous. Mais je ne puis porter trop loin les sentimens d'amitié que je vous ai voués.

N. B. On apporte la correspondance de Paris et des provinces. M. de Voltaire ouvre ces lettres avec empressement.

VOLTAIRE.

Ah ! voilà donc mademoiselle Calas mariée à un homme d'une très-grande considération dans son espèce. C'est le fruit des soins de M. Damilaville. Ce sont des vengeurs qui vont naître. Puissions-nous marier ainsi une fille de Sirven ! Mais la pauvre diablesse n'a pas l'air à la danse. Enfin, la famille Sirven va manifester à Paris son innocence et les bienfaits de sa

majesté. J'ai reçu à leur sujet une lettre du roi de Danemarck, qui prouve que dans ce pays la bienfaisance est assise sur le trône. Cette lettre est charmante et écrite de sa main. Sans que je l'aie prévenu, il leur envoie un secours. En vérité, tout vient du Nord. Il est glorieux pour le roi de Danemarck de se mettre dans le rang de nos bienfaiteurs. J'ai brelan de roi quatrième, ainsi il faut que je gagne la partie. N'admirez-vous pas comme cette vie est mêlée de haut et de bas, de blanc et de noir? et n'êtes-vous pas fâché que parmi mes rois, il n'y en ait pas un du Midi.

P. S. Dans ce moment, on annonça des voyageurs. M. de Voltaire, qui ne se souciait pas de les recevoir, dit à madame Denys : « Ma nièce, faites les honneurs ; pour moi, je vais rendre visite à ce pauvre père Adam, dont on ne m'a point encore donné de

nouvelles. C'est un malade qui va voir un moribond. » M. de Voltaire s'échappa, et ne reparut que quand les voyageurs eurent quitté le château de Ferney.

SIXIÈME SOIRÉE.

Sur l'accueil que Voltaire reçut à la cour de Prusse.

MONSIEUR de Voltaire surprit un jour agréablement la société réunie à Ferney. Il sortit de son cabinet, et parut tout à-coup à l'issue du dîner. Un air de satisfaction était répandu sur son visage ; ses yeux parurent animés, sa bouche prit un contour riant et gracieux. Un de ses amis hasarda de lui faire des questions, et de lui demander quelques détails qu'il désirait avoir depuis long-tems.

S.....

Puisque vous avez fait trève avec les maladies, et que vous avez un rayon de gaîté, vous devriez bien nous

donner quelques détails sur votre voyage de Berlin, et sur l'accueil que vous avez reçu du roi de Prusse. Vous nous les promettez depuis long-tems, et j'espère qu'enfin vous allez tenir parole.

VOLTAIRE.

Je le veux bien; et je vais d'abord vous dire les raisons qui m'ont déterminé à quitter ma patrie, et à me retirer auprès du roi de Prusse. Il faut remonter un peu haut. Lorsque j'étais à Lunéville, le roi Stanislas s'avisa de composer un ouvrage assez médiocre, intitulé *le Philosophe chrétien.* Il chargea son secrétaire, Solignac, du soin de le retoucher, d'en corriger les fautes de français, et l'envoya à la reine sa fille, la priant de lui en dire son avis. Je soupçonne fort celui que la reine consulta; mais n'ayant pas de certitude, je me contenterai de vous dire que la reine manda au roi son

père que ce manuscrit était l'ouvrage d'un athée ; qu'on voyait bien que j'en étais l'auteur, et que madame du Châtelet et moi nous le pervertissions. La reine s'imagina que nous étions les confidens du goût du roi Stanislas, pour madame de Boufflers : que nous l'entraînions dans l'irréligion pour lui ôter ses remords. Jugez de là quelles impressions elle a données de moi à M. le dauphin et à ses filles. Le théatin Boyer n'a point manqué d'aggraver mes prétendus torts, et de donner de moi à madame la dauphine les idées les plus funestes.

Je n'avais donc de ressources que dans madame de Pompadour ; mais tous les gens de lettres faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour l'éloigner de moi, et le roi ne me témoignait jamais la moindre bonté. Je songeai alors à me faire une espèce de rempart des Académies, contre les persécutions qu'un homme qui a écrit avec liberté

doit toujours craindre en France. Je m'adressai à M. d'Argenson lorsqu'il eut ce département. Je demandais qu'il fît pour son ancien camarade de collège ce que M. de Maurepas m'avait promis avant qu'il lui plût de me persécuter ; c'était de me faire entrer dans l'Académie des Sciences et dans celle des Belles-Lettres, comme associé libre ou surnuméraire. La grace était petite : je devais l'attendre de lui, et je ne l'obtins point. Je restai en butte à des ennemis toujours acharnés.

S.....

On vous donna cependant la place d'historiographe de France.

VOLTAIRE.

Oui, sans doute, mais ce n'était qu'un vain titre, et je voulus le rendre réel en travaillant à l'histoire de 1741.

Mais malgré mes travaux, Moncrif eut ses entrées chez le roi, et moi je ne les eus pas. Ennuyé, excédé de toutes les tracasseries qu'on me suscitait, j'écoutai les propositions que me faisait le roi de Prusse. Depuis seize années, j'entretenais une correspondance avec lui, et je me décidai à l'aller voir. Je pris donc congé de madame de Pompadour à Compiègne. Elle me chargea de présenter ses respects au roi de Prusse. On ne peut donner une commission avec plus d'aménité et de graces. Elle y mit beaucoup de modestie, et des *si j'osais* vous prier de présenter mon respect au roi de Prusse, et des pardons de prendre cette liberté. Il faut apparemment que je me sois mal acquitté de ma commission. Je croyais, en homme tout plein de la cour de France, que le compliment serait bien reçu. Il me répondit sèchement : Je ne la connais pas. Ce n'est pas ici le pays du Lignon.

Je n'en mandai pas moins à madame de Pompadour que Mars avait reçu comme il le devait les complimens de Vénus.

Je me déterminai donc à faire le voyage de Prusse dans la belle saison. J'arrivai au milieu des fêtes, des carrouzels et des plaisirs. Je connaissais toute cette cour depuis long-tems. Le roi de Prusse me traita aussi bien qu'on me traitait chez moi. Il me promit de me faire passer ma vie agréablement. Il m'écrivit même une lettre qui lui aurait fait tort dans la postérité, s'il avait manqué de parole.

Mme. Denys.

Mon cher oncle, rendez-moi justice, ne vous ai-je pas proposé de venir passer auprès de vous une partie du tems qui vous restait à vivre ?

Voltaire.

Cela est vrai, ma chère enfant, vous

me fîtes cette proposition, mais de manière à ne me point laisser la liberté de l'accepter. Vous saviez que le roi de Prusse me faisait son chambellan, me donnait un de ses ordres, vingt mille francs de pension, et à vous quatre mille assurés pour toute votre vie, si vous eussiez voulu venir tenir ma maison à Berlin, comme vous la teniez à Paris. Vous aviez bien vécu à Landau avec votre mari : je vous jure que Berlin vaut mieux que Landau, et qu'il y a de meilleurs opéras. Vous m'avez mandé qu'il fallait que le roi de Prusse aimât bien les vers. Il est vrai que c'est un auteur français né à Berlin. Il faisait des vers galans pour mon jeune élève, dans lesquels il le traitait de soleil levant fort lumineux, et moi de soleil couchant assez pâle. Il égratignait quelquefois d'une main, quand il caressait de l'autre; mais il n'y fallait pas prendre garde de si près. Si vous y aviez consenti, il aurait

eu le levant et le couchant auprès de lui, et lui aurait été le midi, faisant de la prose et des vers tant qu'il aurait voulu, puisqu'il n'avait point de bataille à donner. Comme j'avais peu de tems à vivre, il m'eût été plus doux de mourir à ma mode à Postdam, que de la façon d'un habitué de paroisse à Paris.

Si ces propositions avaient pu vous convenir, vous auriez fait vos paquets au printems, et moi j'aurais fait mon pélérinage d'Italie; j'aurais été voir Saint-Pierre de Rome, le pape, la Vénus de Médicis et la ville souterraine. Quel malheur de mourir sans avoir vu l'Italie ! Le roi de Prusse m'avait donné quatre vers pour sa sainteté. Il eût été plaisant d'apporter au pape quatre vers français d'un monarque allemand et hérétique, et de rapporter à Postdam des indulgences. Le roi de Prusse n'aurait point fait de vers pour vous ; mais vous au-

riez trouvé à Berlin bonne compagnie, et vous auriez été à la tête d'une bonne maison. Ce qui me fait croire que vous avez eu le plus grand tort, c'est que le roi de Prusse a tenu sa parole, il a fait même au-delà de sa promesse. J'ai eu un certain jour avec le roi un petit moment de bouderie, mais une explication a bientôt tout raccommodé.

Mme. Denys.

Mais, de bonne foi, qu'aurais-je été faire à Berlin, qui n'est, à ce qu'on m'assure, que ce qu'était Paris du tems de Hugues-Capet.

Voltaire.

Qui peut, ma chère enfant, vous avoir dit cela? Je vous prie seulement d'aller voir votre ancienne paroisse, l'église de Saint-Barthélemi, où vous n'avez, je crois, jamais été : c'était là

le palais de ce Hugues. Le portail subsiste encore dans toute sa barbarie. Venez après cela voir la salle d'opéra de Berlin. Je voudrais que vous eussiez été au carrouzel dont je vous ai déjà parlé. Si vous aviez vu le prince royal de Prusse, avec sa mine noble et douce, habillé en consul romain, couper des têtes de Maures, vous auriez été émerveillée. Il est bien vrai qu'on donnait de mauvaises pièces dans cette belle salle d'opéra. On y jouait, entr'autres, Phaëton travesti. Le roi avait un poëte italien nommé *Villati*, à quatre cents écus de gages. Il lui donnait des vers pour son argent. Ces vers ne coûtaient pas grand'chose, ni au poëte, ni au roi. Cet Orphée prenait le matin un flacon d'eau-de-vie, au lieu d'eau d'Hyppocrène, et dès qu'il était un peu ivre, les mauvais vers coulaient de source. Je n'avais jamais rien vu de si plat dans une aussi belle salle. Cela ressemblait à un temple de la

Grèce où l'on aurait joué des ouvrages tartares.

Pour la musique, on disait qu'elle était bonne. Quant à moi, je ne m'y connais guère, je n'ai jamais trop senti l'extrême mérite des croches et des doubles croches. Je sentais seulement que la *signora Astrua et i signori Castrati* ont de plus belles voix que vos actrices, et que les airs italiens ont plus de brillant que vos ponts-neufs, que vous nommez ariettes. J'ai toujours comparé la musique française au jeu de dames, et l'italienne au jeu des échecs. Le mérite de la difficulté surmontée est toujours quelque chose. Votre dispute contre la musique italienne est comme la guerre de 1701 ; vous êtes seule contre toute l'Europe.

L'égarement et le goût détestable où le public semblait plongé à Paris, ne devaient pas avoir pour moi de grands charmes. Vous saviez, d'ailleurs, tout ce que j'avais essuyé. Je trouvais un

port après trente ans d'orage ; je trouvais la protection d'un roi, la conversation d'un philosophe, les agrémens d'un homme aimable ; tout cela réuni dans un roi qui voulait depuis seize ans me consoler de mes malheurs, et me mettre à l'abri de mes ennemis. Tout était à craindre pour moi dans Paris, malgré les protections que j'y avais et malgré mes places. A Berlin, j'étais sûr, autant qu'on pouvait l'être, d'un sort à jamais tranquille. Si l'on pouvait répondre de quelque chose, c'était du caractère du roi de Prusse. J'avais été autrefois fort fâché contre lui au sujet d'un officier français condamné cruellement par son père, et dont j'avais demandé la grace. Je ne savais pas que cette grace avait été accordée. Le roi de Prusse fait de très-belles actions sans en avertir son monde.

Il envoya un jour cinquante mille francs dans une petite cassette fort

jolie à une vieille dame de la cour, que son père avait condamnée à l'amende autrefois, d'une manière tout-à-fait turque. Comme on reparlait de cette ancienne injustice despotique du feu roi, il ne voulut ni flétrir la mémoire de son père, ni laisser subsister le tort. Il choisit exprès une terre de cette dame, pour y donner le beau spectacle d'un combat de dix mille hommes, espèce de spectacle digne du vainqueur de l'Autriche. Il prétendit que pendant la pièce on avait coupé une haie dans la terre de la dame en question. On ne lui avait pas abattu une branche. Mais il s'obstina à dire qu'il y avait eu du dégât, et envoya les cinquante mille francs pour le réparer. Je vous le demande, mes amis, comment sont donc faits les grands hommes, si celui-là n'en est pas un.

Comme je me suis aperçu que la vie de Potsdam, qui me plaisait beaucoup, désespérait une femme telle que vous,

je me suis décidé à m'en priver. Je vous ai laissé à Paris ma maison, mes chevaux, ma vaisselle d'argent, et j'ai tâché d'augmenter votre fortune.

Mme. DENYS.

Je vais, mon oncle, vous parler franchement; j'ai été étonnée et même fâchée que vous ayez accepté une pension du roi de Prusse.

VOLTAIRE.

Pourquoi l'aurais-je refusée, puisque d'autres en avaient. D'ailleurs les déplacemens coûtent cher, et il y a eu beaucoup plus de noblesse à la remettre que de honte à la recevoir, si toutefois il peut être honteux de recevoir une pension d'un roi qui en fait à tant de princes.

Au reste, le roi de Prusse m'a tenu parole, et a été même au-delà de ce

qu'il m'a promis. J'ai eu un petit moment de bouderie, nous nous sommes même brouillés pendant quelque tems; mais les explications nous ont bientôt raccommodés. J'ai joui d'une liberté entière. Je jouissais sur-tout de mon tems, et je n'étais gêné en rien. Les soupers avec le roi étaient très agréables, je m'y amusais, et cela tenait l'esprit en haleine. Quand ma mauvaise santé l'exigeait, je me dispensais d'y assister. Enfin, la vie philosophique de Postdam était aussi heureuse que singulière. Elle convenait sur-tout à une santé aussi délabrée que la mienne. Il est vrai que j'éprouvais du désagrément de la part de Maupertuis, qui était devenu insociable; mais Algarotti et d'autres étaient des gens de la meilleure société. Que fallait-il de plus à mon âge? Quelle retraite plus honorable et plus douce pouvais-je imaginer sur la terre, si la calomnie et l'envie ne m'avaient pas fait perdre

les bonnes graces du roi ? Cependant, si j'étais heureux d'un côté, j'étais fort à plaindre à cause de ma mauvaise santé. Le héros de l'Allemagne avait beau me combler des attentions les plus touchantes, cultiver avec moi les beaux arts qu'il idolâtre, et descendre vers moi, chétif, d'un assez beau trône ; je n'en avais pas moins la colique tous les matins. J'ai passé à Berlin des jours délicieux. On y a donné des fêtes qui pouvaient égaler les plus belles de Louis XIV. Mais comme il n'y a que les gens bien sains qui peuvent jouir de tout cela, je n'avais que des ombres de plaisir. J'avoue que les Prussiens ne font pas de meilleures tragédies que nous ; mais on aurait bien de la peine à donner en France un spectacle aussi noble et aussi galant que celui qu'on donne à Berlin : un carrouzel composé de quatre quadrilles nombreuses, carthaginoises, persanes, grecques et ro-

maines, conduites par quatre princes qui y mettaient l'émulation de la magnificence ; le tout à la clarté de vingt mille lampions qui changèrent la nuit en jour : les prix distribués par une belle princesse, une foule d'étrangers qui accoururent à ce spectacle, tout cela n'était-il pas le tems brillant de Louis XIV qui renaissait sur les bords de la Sprée ? Je me rappelle qu'un des carrouzels que j'ai vu était à-la-fois le carrouzel de Louis XIV et la fête des lanternes de la Chine. Quarante-six mille petites lanternes de verre éclairaient la place et formaient dans les carrières où l'on courait, une illumination bien dessinée. Trois mille soldats sous les armes bordaient toutes les avenues, quatre échafauds immenses fermaient de tous côtés la place. Pas la moindre confusion, nul bruit, tout le monde assis à l'aise et attentif en silence, comme à Paris à une scène touchante de ces tragédies que je ne

verrai peut-être plus, grace à mes ennemis. Quatre quadrilles, ou plutôt quatre petites armées de Romains, de Carthaginois, de Persans et de Grecs entrant dans la lice et en faisant le tour au bruit de leur musique guerrière; la princesse Amélie entourée des juges du camp, et donnant le prix : c'était Vénus qui donnait la pomme. Le prince royal a eu le premier prix. Il avait l'air d'un héros. On ne peut pas se faire une juste idée de la beauté, de la singularité de ce spectacle; le tout terminé par un souper à dix tables et par un bal. C'est le pays des fées; voilà ce que fait un seul homme. Ses cinq victoires et la paix de Dresde étaient un bel ornement à ce spectacle.

P. S. (On annonce des Génevois. M. de Voltaire les reçoit. La conversation change de sujet, et il les plaisante sur ce qu'on appelait alors la *Guerre de Genève.*)

SEPTIÈME SOIRÉE.

Sentimens de Voltaire sur la tragédie des Scythes. (1)

B.....

Je viens de recevoir une lettre de Paris. C'est hier qu'elle m'a été remise. On me mande que mademoiselle Du-

(1) Je rapporte cet entretien de Voltaire sur la tragédie des Scythes, parce qu'on trouve dans cette pièce un contraste frappant des mœurs champêtres avec les mœurs corrompues de la cour de Perse; on y voit des situations nouvelles et vraiment théâtrales : il est très-difficile d'en rendre les beautés, mais je suis persuadé qu'elle produirait le plus grand effet si elle était jouée avec la perfection du talent. On s'en convaincra aisément si on veut la lire avec attention, et examiner les raisons que Voltaire donne de sa prédilection pour cette pièce.

ranci a saisi enfin l'esprit de son rôle, et qu'elle a très-bien joué dans la tragédie des Scythes.

VOLTAIRE.

Cela me fait bien plaisir ; mais je doute encore qu'elle ait pleuré, et c'était là l'essentiel. Madame de Laharpe pleure. Je vais écrire à M. le maréchal de Richelieu, qui ne fait que rire de toutes les choses qui sont très-essentielles pour les amateurs des beaux-arts, et je lui parlerai de mademoiselle Duranci comme je le dois. A présent que je suis un peu plus tranquille et un peu plus rassuré contre la rage des Welches, j'ai revu les Scythes avec des yeux plus éclairés, et j'y ai fait des changemens assez importans. J'ai pris le parti de rassembler dans le volume même toutes les corrections éparses.

Mon ami, j'y ferai mettre des car-

tons bien propres, afin de ménager vos yeux. J'attends l'édition de *Lacombe*. Ce que vous aurez peine à croire, c'est que je n'ai pas encore cette édition.

B.....

Mais pourquoi aussi avez-vous choisi ce libraire ? Ne connaissiez-vous pas ses liaisons avec Fréron, votre plus cruel ennemi ?

VOLTAIRE.

Je l'ai choisi, parce que je lui ai trouvé beaucoup d'intelligence. Il m'a écrit d'ailleurs des lettres fort spirituelles. Je ne savais pas qu'il fût lié avec Fréron. Il me semble qu'il en a agi comme les Suisses, qui servaient tantôt la France, tantôt la maison d'Autriche. Enfin, il me fallait un libraire, et j'ai préféré un homme d'esprit à un sot. Il faut vous dire encore

que lorsque je lui envoyai la pièce des Scythes à imprimer, mon seul but était de faire connaître aux méchans et à ceux qui écoutent les méchans, qu'un homme occupé d'une tragédie, ne pouvait l'être de toutes les brochures qu'on m'attribuait. Vous savez bien que je voulais prouver mon *alibi*.

B.....

La communication interrompue entre Lyon et votre petit pays, est peut être la cause pour laquelle vous ne recevez pas cette édition.

VOLTAIRE.

Il est vrai que j'ai vingt ballots à Lyon qui ne m'arriveront peut-être que dans trois mois. Je ne sais pas pourquoi je ris de la Guerre de Genève; car elle me gène infiniment, et me rend l'habitation que j'ai bâtie insup-

portable. Si je ne puis avoir l'édition de Lacombe, je me servirai de celle de Crammer, quoiqu'elle soit déjà chargée de corrections qui font peine à la vue.

B.....

Dès que je serai arrivé à Paris, je ferai tous mes efforts pour qu'on joue deux fois les Scythes après Pâques, en attendant Fontainebleau.

VOLTAIRE.

Je crois qu'une fois même me suffirait pour juger enfin de la disposition des esprits, qu'on ne peut connaître que quand ils sont calmés. Peut-être le rôle d'Athamare n'est pas trop fait pour le Kain. Il faudrait un jeune homme, beau, bien fait, passionné, pleurant tantôt d'attendrissement et tantôt de colère, n'ayant que des paroles de feu à la bouche. Dans

sa scène avec Obéide, au troisième acte, point de lenteur, point de gestes compassés. Il faudrait d'autres vieillards que d'Auberval, il faudrait d'autres confidens. Mais le spectacle de Paris, le seul spectacle qui lui fasse honneur dans l'Europe, est tombé dans la plus honteuse décadence, et je vous avoue que je ne crois pas qu'il se relève. M. de Laharpe était le seul qui pût le soutenir. Le mauvais goût et les mauvaises intentions l'effraient. Il n'a rien, il n'a été que persécuté. Il pourra bien renoncer au théâtre, et passer dans les pays étrangers.

Quoi qu'il en soit, mon ami, je prévois que la destinée des Scythes sera comme la mienne : ce seront des orages suivis d'un beau jour. Quand vous serez de retour au pays de Gex, ne regrettez point la capitale des Welches, il n'y a plus à Paris que l'Opéra-Comique et le singe de Nicolet. J'ai fait cette nuit de nouveaux change-

mens à la tragédie des Scythes ; nous allons les lire ensemble. J'ai travaillé comme un jeune homme, et l'auteur n'a pas plaint sa peine : il ne faut pas que le libraire et les comédiens plaignent la leur. J'ose me persuader que mes juges, même les plus sévères, en voyant ce nouveau mémoire de leur client, me donneront cause gagnée. Je ne sais pas pourquoi, dans une édition furtive, on a imprimé à Paris :

Nous marchons dans la nuit, et d'abyme en abyme.

Je vous assure que mon vers :

Nous partons, nous marchons de montagne en abyme,

est beaucoup plus convenable aux voisins du Mont-Jura.

Je vois de ma fenêtre, comme vous pouvez voir de la vôtre, une montagne au milieu de laquelle se forment les nuages. Elle conduit à des précipices de quatre cents pieds de profondeur, et quand on est englouti dans

cet abyme, on trouve d'autres montagnes qui mènent à d'autres précipices. Je peins la nature telle qu'elle est, et telle que je l'ai vue.

Puisque vous êtes décidé à partir après demain, je vous demande en grace de faire jouer les Scythes, de n'en faire annoncer qu'une représentation, et d'en donner deux si le public les redemande ; après quoi on les jouera à Fontainebleau.

B.....

Les papiers publics disent qu'on les reprendra à la rentrée.

VOLTAIRE.

Certes, il ne faut pas les démentir ; ce serait avouer une chute complète. Les Fréron triompheraient. Le Kain me doit au moins cette complaisance. Il pourrait bien retarder d'un jour son

départ de Grenoble. J'avoue que le rôle d'Athamare ne lui convient point. Il faudrait un jeune homme beau, bien fait, brillant, ayant une belle jambe et une belle voix, vif, tendre, emporté, pleurant tantôt de tendresse et tantôt de colère; mais comme il n'a rien de tout cela, qu'il y supplée un peu par des mouvemens moins lents. Dites donc à mademoiselle Duranci qu'elle passe toute la semaine de Quasimodo à pleurer, qu'on la fouette jusqu'à ce qu'elle répande des larmes. Si elle ne sait pas pleurer, elle ne sait rien.

Vous n'imagineriez jamais ce qu'on désire de moi. On me propose d'établir une loi par laquelle on oblige de se marier au bout de quatre ans. Cela serait en vérité d'un comique à faire rire. Il n'est d'ailleurs permis de supposer de lois que quand il en a existé de pareilles. La loi de venger le sang de son mari ou de son père, a été connue

de vingt nations ; celle de n'être reçu dans un pays qu'à condition qu'on s'y mariera, ressemblerait à l'usage du château de Cutendre, où l'on n'entrait que deux à deux. Ah ! Dieu me préserve de charger d'aventures et d'épisodes la noble simplicité, si difficile à saisir, si difficile à traiter, si difficile à bien jouer. Si l'on pouvait me rendre mademoiselle Lecouvreur et Dufresne, je vous répondrais bien du troisième acte. Le meilleur conseil qu'on m'ait jamais donné se trouve exécuté dans ces vers :

Va, si j'aime en secret les lieux où je suis née,
Mon cœur doit s'en punir, il se doit imposer
Un frein qui le retienne, et qu'il n'ose briser :
N'en demande pas plus. . . .

Je vous dirai de même, n'en demandez pas plus, ce serait tout gâter. J'ose vous répondre que si les comédiens approchaient un peu de la manière dont nous jouons les Scythes à Ferney;

s'ils avaient la vérité, la simplicité, l'empressement, l'attendrissement de nos acteurs, ils feraient fortune. Mais la même raison pour laquelle ils ne peuvent jouer ni Mithridate, ni Bérénice, ni tant d'autres pièces, leur fera toujours jouer les Scythes médiocrement. N'importe, je demande à cor et à cri deux représentations, ou tout au moins une après Pâques.

Ne laissez pas à l'infame cabale un prétexte de dire qu'on n'ose plus jouer les Scythes. Je suis persuadé que si on annonce cette pièce avec des vers nouveaux répandus dans l'ouvrage, elle attirera un très-grand concours. Les acteurs, rassurés par le succès des deux dernières représentations, rempliront mieux leurs personnages. Mademoiselle Duranci, plus pénétrée de son rôle, versera enfin des larmes et en fera répandre. On pourrait faire précéder la représentation d'un petit compliment dans lequel on dirait que l'éloi-

gnement des lieux n'a pas permis que les acteurs reçussent avant Pâques les changemens qu'on avait envoyés. On pourrait faire entendre qu'il est triste qu'un homme qui a travaillé depuis cinquante ans pour les plaisirs de Paris, vive et meure dans un désert éloigné de Paris.

Examinons un peu la pièce ensemble, et voyons s'il serait convenable qu'au premier acte, dans la scène des deux vieillards, Sozame dit :

. . . Ah ! croyez-moi, ces lauriers sont affreux,
Ce grand art d'opprimer, trop indigne du brave
D'être esclave d'un roi pour faire un peuple esclave,
Ces honneurs, cet éclat par le meurtre achetés,
Dans le fond de mon cœur je les ai détestés.
Enfin Cyrus sur moi répandant ses largesses,
M'orna de dignités, me combla de richesses.

A-propos, j'ai deux réponses pour mademoiselle Duranci et mademoiselle Sainval, dont je vous prierai de vous charger. Cette dernière veut

s'exercer dans Olympie ; dites-lui que je ne blâme point son projet.

Mon ami, c'est aujourd'hui Pâques. Je devrais dépouiller le vieil homme dans ce saint jour, et me défaire du vieux levain.

Mais enfin je suis Scythe, et le fus pour vous plaire.

Je plaide encore pour les Scythes du fond de mes déserts.

B.....

Combien avez-vous d'éditions de ces pauvres Scythes ?

VOLTAIRE.

J'en ai trois, celle de Crammer, celle de Lacombe, et une autre qu'un nommé Pellet vient de faire à Genève. On en donnera pourtant bientôt une quatrième, dans laquelle seront tous les changemens que j'ai envoyés à mes

amis, avec ceux que je ferai encore, si Dieu prend pitié de moi. Je ne plains point ma peine, mais voyez ma misère. Toutes les lettres qu'on m'écrit se contredisent d'une manière risible. Une des critiques les plus plaisantes est celle de quelques belles dames, qui disent : « Ah ! pourquoi Obéide va-t-elle « s'aviser d'épouser un jeune Scythe, « c'est-à-dire, un Suisse du canton de « Zug, lorsque dans le fond de son « cœur elle aime Athamare, c'est-à- « dire, un marquis français ? » Mais, ô mes très-belles dames, ayez la bonté de considérer que son marquis français est marié, et qu'elle ne peut savoir que madame la marquise est morte. Cette fille fait très-bien de chercher à oublier pour jamais un marquis qui a ruiné son pauvre père ; et ces vers que vous m'avez conseillés, et que j'ai ajoutés trop tard, ces vers assez passables, dis-je, répondent à toutes ces critiques.

Au parti que je prends, je me suis condamnée,
Va, si j'aime en secret les lieux où je suis née,
Mon cœur doit s'en punir, il se doit imposer
Un frein qui le retienne et qu'il n'ose briser.

Je vous assure encore que le second acte, rendu par madame de Laharpe, arrache des larmes. Soyez bien persuadé que si la scène du troisième acte, entre Athamare et Obéide, était bien jouée, elle ferait une très-vive impression. Pleurez donc, mademoiselle Obéide, lorsqu'Athamare vous dit, au sujet de la vertu de Sozame, qui est inébranlable :

Elle l'est dans la haine, et lui seul est coupable.

Pleurez en disant :

Tu ne le fus que trop, tu l'es de me revoir,
De m'aimer, d'attendrir un cœur au désespoir.
Destructeur malheureux d'une triste famille,
Laisse pleurer en paix et le père et la fille.

Et vous, Athamare, dites d'une manière vive et sensible :

Juge de mon amour, il me force au respect ;
J'obéis... Dieux puissans qui voyez mon offense,
Secondez mon amour et guidez ma vengeance.

La scène des deux vieillards, au quatrième acte, attendrit tous ceux qui n'ont point abjuré les sentimens de la simple nature; mais ces sentimens sont toujours étouffés dans un parterre rempli de petits critiques, à qui la nature est toujours étrangère dans le tumulte des cabales. C'est ce qui arriva à la scène touchante de l'urne dans Oreste ; c'est ce que vous avez vu dans Tancrède et dans Olympie.

Lorsqu'Hermodan dit à Sozame,

Viens, lorsque de mon fils j'aurai fermé les yeux,
Dans un même sépulcre enferme nous tous deux.

Sozame répond :

Trois amis y seront : la même sépulture
Contiendra notre cendre. . . .

Ce vers est très-à sa place, très-naturel, très-touchant ; mais des acteurs froids et intimidés rendent tout ridicule aux yeux d'un public frivole et barbare, qui ne court à une première

représentation que pour faire tomber la pièce.

B.....

Les deux dernières représentations ne subjuguèrent l'hydre qu'à moitié, parce que les acteurs n'étaient point parvenus à ce dégré nécessaire de sensibilité qui est le maître des cœurs.

VOLTAIRE.

Ce n'est qu'avec le tems qu'on goûtera ces mœurs champêtres, cette sensibilité touchante qui contraste avec l'insolence du despotisme. C'est précisément au parterre que cela doit plaire. Tous les gens de lettres sont de mon avis.

On s'apercevra aussi que le style n'est point négligé, et que sa naïveté, convenable au sujet, loin d'être un défaut, est un véritable ornement; car tout ce qui est convenable est bien.

Les mots de toison, de glèbes, de gazon, de mousse, de feuillage, de soie, de lacs, de fontaines, de pâtre, qui seraient ridicules dans une autre tragédie, sont ici heureusement employés; mais cette convenance n'est sentie qu'à la longue. Elle plaît quand on y est accoutumé.

B.....

Je crois que vous avez dit dans votre préface, que la tragédie des Scythes était très-difficile à jouer.

VOLTAIRE.

Oui, je l'ai dit, et j'ai eu grande raison. On me mande que les acteurs sont un peu accoutumés. Profitez, je vous prie, de ce moment favorable, et faites reprendre la pièce après Pâques. La nature, après tout, est par-tout la même, et il faudra bien qu'elle parle

dans votre Babylone comme dans ma Scythie. Si Brizard peut avoir plus de sentiment, si d'Auberval peut être moins gauche, si Pin pouvait être moins ridicule, s'ils pouvaient prendre des leçons dont ils ont besoin ; si de jeunes bergères, vêtues de blanc, venaient attacher des guirlandes, dans le second acte, aux arbres qui entourent l'autel pendant qu'Obéide parle ; si elles venaient le couvrir d'un crêpe dans la première scène du cinquième acte ; si tous les acteurs étaient de concert, si les confidens étaient supportables, je vous réponds que cela ferait un beau spectacle.

Essayez, je vous en prie, et sur-tout qu'Obéide sache pleurer. Je vois bien qu'elle n'est pas faite pour les rôles attendrissans. Il lui faudra des Léontine qui disent des injures à un empereur dans sa maison, contre toute bienséance et contre toute vraisemblance ; il lui faudra des Cléopâtre

qui fassent à leurs fils la proposition absurde d'assassiner leur maîtresse. Le parterre lui aura des obligations, il aime les fougues gigantesques. A la bonne heure ; pour moi, qui suis le très-humble et très-obéissant serviteur du beau, je déteste très-cordialement ces prestiges dramatiques.

(On apporte à M. de Voltaire des lettres de Paris.)

VOLTAIRE.

Voilà enfin la correspondance de Paris ; une lettre de le Kain. Je reconnais son écriture ; voyons ce qu'il me mande. Ma pièce ne sera pas jouée après la quinzaine de Pâques, le Kain me l'écrit positivement. Il me mande qu'à la vérité on m'a fait un petit passe-droit, mais que c'est à la sollicitation de M. Molé. Il est fort inutile, mon ami, que vous précipitiez votre départ. Je vois bien que mes amis sont

tous des fripons qui ont persisté dans l'idée de ne reprendre la pièce qu'à Fontainebleau. Eh bien ! j'y consens. Je demande seulement qu'on essaie les Scythes une seule fois à Paris, deux ou trois jours avant que les comédiens partent pour la cour. Cette représentation servira de répétition, et la pièce n'en sera que mieux jouée devant mes deux patrons.

B.....

Je vois qu'en dépit de tout ce qu'on peut dire, vous aimez mieux les Scythes qu'aucune de vos tragédies.

VOLTAIRE.

J'en conviens. Mais c'est d'abord parce que la pièce a été honnie; en second lieu, parce qu'elle est pleine de vers naturels que tout le monde peut s'appliquer, et qui appartiennent

à toutes les conditions de la vie, autant qu'à la pièce même. Il me semble d'ailleurs qu'une femme qui ne s'avoue point à elle-même la passion dont elle est dévorée, est quelque chose d'assez neuf au théâtre. Si j'ai encore un peu d'amour-propre d'auteur, vous devez me le pardonner. Vous m'avez conseillé plusieurs fois de rentrer dans le champ de bataille dont je croyais être sorti pour jamais.

Je consens même dans ce moment-ci à faire encore les changemens que vous désirez. Nous n'aurons pas là-dessus de querelle, et permettez que je vous quitte pour m'occuper de vous et pour me rendre à votre avis.

(M. de Voltaire quitte brusquement la compagnie, et se renferme dans son cabinet pendant deux jours entiers.)

HUITIÈME SOIRÉE.

Sur la sortie de M. de Voltaire des états du roi de Prusse.

CHABANON.

Vous nous avez bien parlé, mon ami, de l'accueil flatteur que vous avez reçu à la cour du roi de Prusse; mais vous ne nous avez encore rien dit des véritables motifs qui ont déterminé votre sortie, ou plutôt votre fuite.

VOLTAIRE.

Vous m'étonnez en me disant que vous ignorez les raisons que j'ai pu avoir, puisque toute l'Europe littéraire les a connues. Vous voulez que je les répète, et que j'y ajoute quelques cir-

constances qui ont été ignorées. *Infandum jubes renovare dolorem.* Vous avez entendu parler des disputes qui se sont élevées sur la vîtesse vraie et sur la vîtesse propre. Kœnig avait désabusé le public des idées fausses que Maupertuis avait données sur la force motrice et sur le principe des choses. Je me déclarai pour lui, quand il m'eut envoyé son appel au public. Je dis hautement alors ce que toutes les Académies ont dit depuis, et je pris de plus la liberté de me moquer d'un livre très-ridicule, que les persécuteurs de Kœnig écrivirent dans le même tems. Tout cela a causé des malheurs qui ne devaient pas naître d'une si légère cause. C'est encore une des profusions de la nature ; elle prodigue les maux, ils naissent en foule de la plus petite semence. Quoi qu'il en soit, j'ai persévéré dans ma créance, et je me suis toujours su bon gré d'avoir été du parti de ce philosophe persécuté. Il

me paraît toujours absurde de faire dépendre l'existence de Dieu d'A plus B divisé par Z. Où en serait le genre humain, s'il fallait étudier la dynamique et l'astronomie pour connaître l'Etre-Suprême ?

D.....

Il faut avouer aussi que Kœnig était votre ami, et c'est en partie pour cela que vous avez été son défenseur dans le procès qui lui a été fait par l'amour-propre de Maupertuis.

VOLTAIRE.

Il est vrai que Kœnig était mon ami, qu'il avait vécu deux ans de suite avec moi à Cirey ; mais ce n'est point ce qui m'a déterminé. J'ai cru devoir le défendre, parce qu'il avait raison, et parce que je hais la tyrannie. J'ai été fâché, pour la gloire du roi de Prusse,

qu'il ait pris parti contre Kœnig sans être instruit du fond de la dispute. J'ai été plus fâché encore qu'il ait écrit une brochure violente contre tous ceux qui ont défendu ce philosophe, c'est-à-dire, contre tous les gens éclairés de l'Europe. C'était une vraie philippique sur la querelle de Maupertuis.

D. . . . .

Cela n'est pas étonnant, il a été trompé par ce Maupertuis.

VOLTAIRE.

Certes, il n'est pas honteux pour un roi d'être trompé; mais il eût été bien glorieux pour lui d'avouer son erreur. Je lui ai renvoyé son cordon, sa clef, ornemens très-peu convenables à un philosophe, et je lui ai remis tout ce qu'il me devait de mes pensions. Il a voulu me rendre tout, et m'a in-

vité à le suivre à Postdam. J'ai voulu me vaincre et faire un effort pour y venir ; mais je suis tombé, la veille de mon départ, dans un état dont j'ai cru ne jamais relever. J'ai été quatorze jours dans mon lit, sans aucune consolation, et à quatre cents lieues de ma famille. On m'écrivit de tous côtés : Partez.

Fuge crudeles terras ; fuge littus iniquum.

Mais comment pouvais-je partir, étant depuis quinze jours dans mon lit et n'ayant point de congé ? Comment pouvais-je me faire transporter couché, à travers cent mille baïonnettes ? Cela n'était pas aussi facile qu'on pensait. J'étais tiraillé de tous les côtés. D'autres personnes me disaient : Allez-vous en à Postdam, le roi vous a fait préparer un appartement. Au lieu de suivre ce conseil, je lui écrivis, je lui mandai tout ce que j'avais sur le cœur, et je sollicitai une

seconde fois mon congé. Celui que je chargeai de ma lettre me dit : « Vous verrez que le roi vous le refusera. — Je ne le crois pas capable d'une si atroce injustice. Nous verrons, répliquai-je, s'il voudra retenir un étranger malgré lui. Au reste, s'il le fait, qu'il ajoute à l'anti-Machiavel un chapitre sur le droit de persécuter les étrangers, et qu'il le dédie à Busiris. Son factotum m'apporta un jour du quinquina. — Ce n'est point cela qu'il me faut ; c'est mon congé. — Le roi vous invite à retourner à Postdam. — Je n'irai pas. Je demande la permission d'aller à Plombières. — Le roi ne veut pas vous l'accorder, parce qu'il prétend que vous pouvez aller prendre les eaux de Glatz, vers la Moravie; qu'elles sont excellentes et qu'elles produisent des effets très-salutaires.» A cette proposition, je me mis dans la plus violente colère. Pourquoi, m'écriai-je, pourquoi le roi ne m'envoie-t-il pas plutôt prendre

les eaux en Sibérie ? Eh bien ! je vais faire un dernier effort ; je vais aller à Postdam. Je ne crois pas qu'il puisse me refuser mon congé. Au bout du compte, les taureaux de Phalaris et les lits de fer de Busiris ne sont plus en usage, et le roi de Prusse ne voudra être ni Busiris, ni Phalaris. J'ai ce pays-ci en horreur. Mon paquet est tout fait. Je veux en sortir. Voilà ma dernière résolution.

J'allai effectivement à Postdam : je demandai obstinément mon congé, et je mis une seconde fois aux pieds du roi tout ce qu'il m'avait donné. Il me dit très - obligeamment et avec beaucoup de graces, qu'il espérait que je reprendrais son portrait avec mon congé, et que je reviendrais auprès de lui dès que je serais guéri ; que l'ouvrage qu'il venait de faire imprimer suffisait bien pour dissiper tous les ombrages ; qu'il m'avait toujours chéri beaucoup plus qu'il n'avait aimé Mau-

pertuis, et qu'il désirait que je lui promisse de ne point aller à Paris. Je vous le promets, sire; d'ailleurs qu'irais-je faire à Paris ? il n'y a que la vie douce et retirée de Postdam qui me convienne. Je pris donc congé du roi, et je vous avoue que je m'en séparai avec regret, car j'aimais sincèrement le héros prussien.

Outre son portrait, le roi m'avait donné le volume de ses poésies. Je l'emportai, puisqu'il m'en avait gratifié, puisqu'il me l'avait laissé comme le gage de ses bontés, et comme la récompense de mes soins. A peine arrivé à Francfort-sur-le-Mein, je fus arrêté par ordre du roi. Je m'empressai de demander les motifs d'une action aussi extraordinaire. On me dit que le roi voulait ravoir son livre imprimé de poésies.

Ah parbleu ! m'écriai-je, s'il voulait reprendre ce bienfait, il n'avait qu'à dire un mot; et ce n'était pas la

peine de me faire demander ses poésies par des soldats.

Mais ce qui me révolta le plus, ce qui m'arracha même des larmes de sang, ce fut la conduite atroce que l'on tint à l'égard de ma nièce qui s'était mise en route avec un passe-port, dans l'intention de m'accompagner aux eaux de Plombières. Je crus réellement que c'était un rêve, que tout cela s'était passé du tems de Denis de Syracuse. Quoi ! me disais-je à moi-même, est-il bien vrai qu'une dame qui voyage avec un passe-port du roi son maître, ait été traînée dans les rues de Francfort par des soldats, conduite en prison sans aucune forme de procès, sans femme-de-chambre, sans domestique, ayant à sa porte quatre soldats, la baïonnette au bout du fusil, et contrainte de souffrir qu'un commis de Freitag, un scélérat de la plus vile espèce, passât seul la nuit dans sa chambre ! Non, il n'y a point

d'exemple d'une indécence si barbare. Et quel était votre crime, ma nièce ? D'avoir couru deux cents lieues pour conduire aux eaux de Plombières un oncle mourant que vous regardiez comme votre père.

Mme. Denys.

Mon cher oncle, tout ce que j'ai souffert n'a fait qu'augmenter, s'il est possible, ma tendresse pour vous. Il n'y a personne en France, mais personne sans exception, qui n'ait blâmé cette violence, ou pour mieux dire cette cruauté. Elle m'a laïssé des impressions qui sont à peine effacées. J'en ai été si fort malade, qu'on m'a saigné quatre fois en huit jours. Arrivée à Paris, la plupart des étrangers ont envoyé savoir de mes nouvelles. On eût dit qu'ils voulaient réparer la barbarie exercée à Francfort. Ils ont fait même de vifs reproches à milord Maréchal, alors ambasssadeur de Prusse

à Paris. Il a désavoué hautement, tant à Versailles qu'à Paris, tout ce qui s'était passé à Francfort ; il a protesté de la part du roi de Prusse, que son maître n'y avait aucune part. Mais je garde soigneusement la lettre que le sieur Fredersdorf m'écrivit de Postdam, le 12 août 1753. Je l'ai lue et relue tant de fois que je la sais par cœur. En voici le contenu qui ne laisse aucun doute.

« Je déclare que j'ai toujours honoré « M. de Voltaire comme un père, tou- « jours prêt à lui servir. (Excusez cette « manière de s'exprimer, c'est celle « d'un Allemand assez grossier, qui « essaie d'écrire en français). Tout « ce qui vous est arrivé à Francfort, « a été fait par ordre du roi.

« Finalement, je souhaite que vous « jouissiez toujours d'une prospérité « sans pareille, étant avec respect, etc.»

Je n'ai pas cru devoir faire un mystère de cette lettre, et tous ceux qui l'ont vue ont été stupéfaits et confondus.

VOLTAIRE.

Ma chère enfant, j'ai été si affecté de votre cruelle aventure, qu'après votre départ mes yeux se sont ouverts aux larmes. Lorsque j'étais à Mayence, le secrétaire du comte de Stadion me surprit fondant en larmes. Est-il possible qu'un roi philosophe ait jeté tant d'amertume sur votre vie et sur la mienne ! Il est vrai qu'il a reconnu depuis qu'il a été trop loin, que mon ennemi l'avait trompé ; et il a pris conseil de sa raison et de sa bonté. Il a réparé, autant qu'il a pu, l'outrage abominable qu'on vous a fait en son nom. Milord Maréchal a été chargé de vous faire oublier les horreurs où Freitag vous avait plongée.

CHABANON.

Je me rappelle qu'on vous faisait alors un reproche qui diminuait un

peu l'intérêt qu'on prenait à votre funeste aventure. On disait : « Mais aussi qu'allait-il faire dans cette galère, pourquoi a-t-il voulu être Prussien ? »

VOLTAIRE.

Comment a-t-on pu prétendre que j'aie été Prussien ? Etait-ce donc être Prussien que de répondre par de l'attachement et de l'enthousiasme aux avances singulières que le roi de Prusse me faisait depuis quinze ans ? Je me suis expliqué avec lui. Il n'a jamais prétendu que j'étais son sujet et ne me l'a jamais proposé. Je n'ai pas cessé un moment d'être Français : il est vrai qu'il m'a donné la clef de chambellan; mais c'était comme une marque de bonté, que lui-même appelait frivole dans les vers qu'il fit pour moi en me donnant cette clef et cette croix. Cela n'exigeait ni sermens, ni fonctions, ni naturalisation.

Il y aurait eu bien de l'injustice à ne pas me regarder comme Français, pendant que j'ai toujours conservé ma maison à Paris, et que j'y ai payé ma capitation. Pouvait-on prétendre sérieusement que l'auteur du Siècle de Louis XIV n'était pas Français. Aurait-on osé dire cela devant les statues de Louis XIV et de Henri IV, j'ajouterai même de Louis XV, parce que je suis le seul académicien qui fis son panégyrique, quand il nous donna la paix. Ainsi, c'est donc à tort qu'on a publié que je m'étais fait Prussien ; c'est encore là une petite espiéglerie de mes ennemis. Tout cela est le résultat des cruels procédés de Maupertuis envers moi. C'est lui qui est la cause de l'animosité de la Beaumelle, dont le passage à Berlin a occasionné les plus grands malheurs. Une dame respectable avait obligé deux fois la Beaumelle de jeter dans le feu son indigne ouvrage. Mais il a bientôt re-

commencé, à la sollicitation de Maupertuis, qui m'a poursuivi pendant près de deux années, avec la cruauté la plus artificieuse.

Vous savez avec quelle sévérité j'ai répondu aux quatre lettres scandaleuses dont la Beaumelle avait chargé la coupable édition du Siècle de Louis XIV. Le malheureux était alors à la bastille. Dès que j'en fus informé, je cessai d'écrire contre lui, et je déplorai le sort d'un homme qui avait été précipité dans l'abyme par Maupertuis, et qui s'était déchaîné avec la plus furieuse démence, contre tant de citoyens et de princes. Mais, mon ami, à l'époque dont vous parlez, on a imprimé contre moi des choses beaucoup plus fortes, et beaucoup plus graves. N'a-t-on pas eu l'insolence d'insérer, dans des feuilles périodiques, que j'ai vendu mon ouvrage à trois ou quatre libraires d'Allemagne et de Hollande : c'est un impudent

mensonge, et assurément il n'y a pas dans ce pays un seul libraire qui puisse dire que je lui ai jamais vendu le moindre manuscrit. On a imprimé que je prenais à tort le titre de gentilhomme ordinaire du roi. J'ai été forcé de répondre que, sans me parer d'aucun titre, j'ai pourtant l'honneur d'avoir cette place que le roi m'a conservée.

Lorsqu'on a imprimé qu'un souverain m'a dit : Je vous conserve votre pension, et je vous défends de paraître devant moi ; j'ai répondu que celui qui avait avancé cette sottise, avait fait un mensonge atroce.

Lorsqu'on a imprimé que je me suis vanté mal à propos d'avoir une édition de la Henriade, honorée de la préface d'un souverain ; j'ai été obligé de répondre qu'il était faux que je m'en fûsse vanté, qu'il était faux que cette édition existât, et qu'il était faux que cette préface, qui existait réellement, eût été citée mal-à-propos. Elle a tou-

jours été citée dans les éditions de la Henriade, depuis celle de Marmontel. Elle avait été composée pour être mise à la tête de ce poëme, que cet illustre souverain dont il a été question, voulait faire graver. C'était un double honneur qu'il faisait à cet ouvrage.

Lorsqu'enfin on a eu la bêtise d'imprimer que j'avais volé un madrigal à feu M. de la Motthe, il a bien fallu répondre que je n'ai volé de vers à personne ; que je n'en ai que trop fait ; que j'en ai donné à beaucoup de jeunes gens, ainsi que de l'argent, sans que ni eux ni moi en aient jamais parlé.

Je ne finirais pas si je voulais récapituler toutes les calomnies dont m'ont accablé des auteurs, dont les uns sont inconnus, et dont les autres me sont redevables. Enfin, dans tous les tems, j'ai été fort maltraité par la méchanceté des hommes. Cette vie-ci n'est cependant qu'un jour : le soir

devrait du moins être sans orage, et il faudrait pouvoir s'endormir paisiblement. Il est affreux de finir, au milieu des tempêtes, une si courte et si malheureuse carrière.

(Dans ce moment on annonce des étrangers ; M. de Voltaire les reçoit, et la conversation change d'objet.)

NEUVIÈME SOIRÉE.

CHABANON.

Nous avons été interrompus hier dans notre conversation, au moment où je voulais vous demander si la perte de madame du Châtelet n'avait pas beaucoup influé sur votre résolution de quitter la France?

VOLTAIRE.

Il est vrai que j'ai été affligé de cet accident comme d'un coup de foudre; et ce qui a contribué encore plus à m'accabler, c'est que dans mon imprudence je ne pouvais pas soupçonner ce malheur. Six semaines avant sa mort, je plaisantais sur sa grossesse; je disais à tous mes amis : Madame du

Châtelet compte, à Lunéville, accoucher d'un garçon, et moi d'une tragédie; mais je crois que son enfant se portera mieux que le mien. Lorsque je voyais madame du Châtelet si occupée à méditer son Newton, je prétendais qu'elle n'accoucherait jamais que de problêmes. Enfin, une nuit, autant que je puis m'en rappeler, c'était la nuit du 3 au 4 septembre 1749, madame du Châtelet, en griffonnant son Newton, se sentit un petit besoin; elle appela une femme-de chambre, qui n'eut que le tems de tendre son tablier et de recevoir une petite fille qu'on a portée dans son berceau. La mère arrangea tranquillement ses papiers, et se remit au lit, où elle dormit, ainsi que l'enfant, le plus paisiblement du monde. A peine eut-elle dit, je sens quelque chose, que ce quelque chose était une petite fille, qui vint au monde sur-le-champ. On la mit un instant sur un livre de géométrie qui se trouva là.

Dans les derniers tems de sa grossesse, je me suis mis à faire un enfant tout seul ; j'ai accouché en huit jours de Catilina. J'étais émerveillé des couches de madame du Châtelet, et épouvanté des miennes. Dès que je fus délivré de Catilina, j'eus une nouvelle grossesse, et je fis sur-le-champ Electre. Les couches de madame du Châtelet avaient été très-heureuses, et son accouchement était le plus singulier qu'il fût possible d'imaginer.

Sa malheureuse petite fille a été la cause de sa mort ; et cependant j'avais tourné cet événement en plaisanterie. J'avais pris avec gaieté et même par son ordre une aventure dont la suite empoisonne le reste de ma vie misérable. Ce malheur affreux m'a déterminé en partie à quitter la France. J'avouerai aussi, mes amis, que j'avais un peu le projet de me soustraire aux petites cabales, aux grandes haines, aux calomnies, aux injustices, à tout

ce qui persécute un homme de lettres dans sa patrie. Quoiqu'à Berlin, je la regrettais toujours cette patrie, et je me proposais de la revoir un jour. Si j'étais bon Français à Paris, à plus forte raison l'ai-je été dans les pays étrangers.

Mme. Denys.

Madame de Fontaine et moi, nous ne cessions de vous écrire et de vous presser de quitter une terre étrangère. Nous vous promettions sûreté et tranquillité à Paris, une société délicieuse, composée de femmes aimables; et vous avez résisté à toutes nos sollicitations.

Voltaire.

J'en conviens, ma nièce, toutes vos lettres étaient charmantes ; mais je vous avais déjà sacrifié le saint-père, quoique j'eusse la rage de voir Rome et le pape. J'aurais voulu de même

pouvoir vous faire le sacrifice du roi de Prusse ; mais il n'y avait pas moyen. Il était roi, c'était une passion de seize ans. Il m'avait tourné la tête. J'avais l'insolence de penser que la nature m'avait fait pour lui. J'ai trouvé une conformité si singulière entre tous ses goûts et les miens, que j'ai totalement oublié qu'il était souverain de la moitié de l'Allemagne, que l'autre tremblait à son nom, qu'il avait gagné cinq batailles, qu'il était le plus grand général de l'Europe, qu'il était entouré de grands diables hauts de six pieds; tout cela devait cependant me faire fuir mille lieues : mais le philosophe m'avait apprivoisé avec le monarque, et je ne voyais en lui qu'un grand homme, bon et généreux. Vous me mandiez qu'on criait à Paris contre mon éloignement, qu'on appelait désertion. Mais c'était une chose assez plaisante, puisque les gens de lettres qui voulaient m'exterminer étaient

précisément ceux qui criaient le plus haut. Il semblait qu'ils étaient fâchés d'avoir perdu leur victime.

Mme. Denys.

Quand vous nous parlez, mon cher oncle, de la conformité de vos goûts avec ceux du roi de Prusse, vous ne dites pas tout, et vous oubliez dans ce moment ce qu'on disait et ce qu'on dit encore aujourd'hui en Europe.

Voltaire.

Je n'ignorais pas, ma chère enfant, tout ce qu'on disait de Postdam dans l'Europe. Les femmes sur-tout étaient déchaînées, comme elles le furent autrefois à Montpellier contre d'Assouci. Mais tout cela ne me regardait pas. j'avais passé l'âge heureux des amours honnêtes. Je n'avais pas d'ailleurs

l'honneur d'être page, et ce qu'on faisait à Paphos et dans ses environs m'était absolument indifférent. Je ne me mêlais à Postdam que du métier de raccommoder la prose et les vers du maître de la maison. J'ignorais parfaitement tout ce qui s'y faisait, et je me flattais qu'en me renfermant dans mes bornes, je vivrais tranquillement. Si j'avais été dans le palais de Pasiphaé, je l'aurais laissé faire avec son taureau, et j'aurais dit comme cet Anglais, à peu près en pareil cas : « Je ne me mêle pas de leurs amours ».

Je puis vous dire à présent, sans crainte et sans détour, ce qui m'a beaucoup déplu, et ce qui m'a dégoûté du séjour de Berlin. Je pouvais bien dire au roi de Prusse, comme Jasmin: Malgré tous mes soins, vous n'êtes pas trop corrigé, mon maître. Mais écoutez, comparez et jugez. Le roi daigna écrire à Darget une lettre fort touchante, fort pathétique et même fort

chrétienne, dans laquelle il déplorait la perte de sa femme. Croiriez-vous que, le même jour, sa majesté fit une épigramme contre la défunte. Cela me donna beaucoup à penser. Pauvre étranger, me dis-je à moi-même, te voilà ici comme un moine dans une abbaye, dieu veuille que le père abbé se contente de se moquer de toi. Je n'étais cependant pas dans un couvent d'hommes réguliers. Le séjour de Postdam n'était pas fait pour vous, ma nièce; c'était une retraite dont les dames étaient bannies.

Quant à moi, mon triomphe m'attristait. Le monarque bel esprit avait fort maltraité un de ses deux soleils. C'était Darnaud qu'il avait appelé *le soleil levant*, et pour lequel il avait fait des versiculets assez galans. Il me vint dans l'idée de lui écrire ces quatre vers; attendez que je me les rappelle:

Quel diable de Marc-Antoniu,
Et quelle malice est la vôtre!

Vous égratignez d'une main
Lorsque vous caressez de l'autre.

C'était, ma foi, dommage que le roi de Prusse fût de ce caractère, car c'était et c'est encore un homme plein d'esprit, de grâces, d'imagination; il était le lien de notre société, et il n'avait d'autre malheur que d'être un très-grand et très-puissant roi, et de se moquer un peu de nous autres pauvres gens de lettres, sur-tout dans son palladium.

Je menais à Postdam une vie solitaire et occupée, qui convenait à-la-fois à ma santé et à mes études. De mon cabinet, je n'avais que trois pas à faire pour me trouver avec un souverain bel esprit. Je goûtais le plaisir de lui être utile dans son travail, et j'en prenais de nouvelles forces pour diriger mes études; j'apprenais en le corrigeant à me corriger moi-même. Pendant quelque tems je n'ai point

trouvé le moindre bout d'épines dans mes roses, et toutes mes heures étaient délicieuses. Mais mon bonheur n'a pas été de longue durée. O mes amis ! que sont les hommes qui prétendent à la littérature ! *O inhumaniores litterae!* Je gémis sur les belles-lettres qui sont infectées du poison de l'envie. Mon bonheur extrême et inoui lui a fait grincer les dents ; où la jalousie ne se fourrera-t-elle pas puisqu'elle était à Berlin ?

J'avais éprouvé déjà la mauvaise humeur et l'intolérance de Maupertuis. Il prenait mes dimensions durement avec son quart de cercle, et je voyais bien qu'il entrait un peu d'envie dans ses problêmes. Mais cela n'était rien, quoiqu'il fût très piqué que le roi de Prusse m'eût donné la jouissance d'une maison charmante. J'étais dédommagé de ses tracasseries par la gaieté folle de la Métrie, dont les idées étaient un feu d'artifice toujours en fusées volan-

tes. Il faut que je vous peigne un peu ce la Métrie. C'était une espèce de fou qui avait fait, sans le savoir, un mauvais livre imprimé à Postdam, dans lequel il proscrivait la vertu et les remords, faisait l'éloge des vices, invitait son lecteur à tous les désordres, le tout sans mauvaise intention. Il y avait dans son ouvrage mille traits de feu, et pas une demi-page de raison ; c'étaient des éclairs dans une nuit obscure.

Des gens sensés s'avisèrent de lui remontrer l'énormité de sa morale ; il en fut tout étonné, il ne savait pas ce qu'il avait écrit, et proposa d'écrire tout le contraire. J'aurais été bien fâché de le prendre pour mon médecin ; il m'aurait donné du sublimé-corrosif au lieu de rhubarbe, très-innocemment, et puis se serait mis à rire. Cet étrange médecin était le lecteur du roi, et dans de certains momens, le monarque et le lecteur étaient prêts à étouffer de rire.

CHABANON.

Cet original de la Métrie n'était-il pas l'homme de la Prusse le plus vorace et le plus gourmand ? ne mourut-il pas d'une indigestion ?

VOLTAIRE.

Prenez un peu de patience, mon ami, et vous apprendrez son sort. « Un jour ce la Métrie, qui dans ses préfaces vantait son extrême félicité d'être auprès d'un grand roi qui lui lisait quelquefois ses vers ; ce la Métrie, qui causait familièrement avec le monarque, vint me trouver dans mon cabinet, il fondait en larmes : Je ne veux plus rester ici, me dit-il, ce séjour m'est odieux, je veux m'en retourner à pied ; je viens d'écrire à M. le maréchal de Richelieu, j'implore sa protection, je veux, à

quelque prix que ce soit, rentrer en France ; mais avant de partir, comme nous sommes amis, je veux vous faire part d'une découverte qui vous intéresse, et je vais vous étonner, mais promettez-moi le secret. Je le lui promis. Je vais, continua-t-il, vous parler avec confiance : je m'entretenais, ces jours passés, avec le roi, sur la faveur dont vous jouissiez auprès de lui, et sur la petite jalousie qu'elle excitait. Le monarque me répondit vivement : *J'aurai besoin de lui encore un an tout au plus ; on presse l'orange et on en jette l'écorce.* Mais la Métrie, êtes-vous bien sûr de ce que vous dites ? répétez-moi ces douces paroles. Rien n'est plus vrai, je vous jure, et il redoubla ses sermens. Mais, ajoutai-je, cela est-il possible ? Quoi ! Fréderic le Grand me traiter ainsi, après seize ans de bontés, d'offres et de services ! Et dans quel tems, s'il vous plait ? dans le tems que je sacrifie tout pour le

servir. Vous savez que non seulement je corrige ses ouvrages, mais que je lui fais à la marge une rhétorique, une poétique suivie, ne cherchant qu'à aider son génie, qu'à l'éclairer, qu'à le mettre en état de se passer en effet de mes soins.

Je me fais assurément un plaisir et une gloire de cultiver son génie, tout sert à mon illusion. Mais pourquoi m'a-t-il dit qu'il m'aimait, pourquoi m'a-t-il fait tant d'avances ? je m'y perds, je n'y conçois rien. En vérité, la Métrie, je fais tout ce que je peux pour ne vous point croire. Vous avez tort, répliqua-t-il, mais pour vous convaincre, relisons ensemble une Epître qu'il adresse au peintre Pène. En voici les premiers vers.

Quel spectacle étonnant vient de frapper mes yeux!
Cher Pène, ton pinceau te place au rang des dieux.

Ce cher Pène, dont le roi fait un dieu, est cependant un homme qu'il

ne regarde pas. Ce trait seul doit vous apprendre à le juger. Croyez-moi, M. de Voltaire, dans tout ce que le roi de Prusse écrit, son esprit seul le conduit, et le cœur est bien loin. Enfin, je vous crois, mon cher la Métrie, et je suis bien coupable d'avoir succombé à tant de caresses. »

Je vous avoue, mes amis, que je n'ai pu maîtriser dans ce moment ma sensibilité, et j'ai mêlé mes larmes à celles de la Métrie. Je rêvais toujours à l'écorce d'orange, je tâchais par fois de n'en rien croire. J'étais comme les cocus qui s'efforcent à penser que leurs femmes sont très-fidelles. Les pauvres gens sentent au fond de leur cœur quelque chose qui les avertit de leur désastre.

Mais ce qui leva tous mes doutes à cet égard, c'est que mon gracieux maître m'honora d'un bon coup de dents, lorsqu'il fit les mémoires de son règne depuis 1740. Il y avait bien

dans ses poésies quelques épigrammes contre l'empereur et contre le roi de Pologne. Cela était dans l'ordre, qu'il fît des épigrammes contre des rois ; mais contre moi, contre son pauvre secrétaire Darget, assurément cela n'était point pardonnable.

Revenons à la Métrie ; cet homme machine, ce brave athée, ce gourmand célèbre, cet ennemi des médecins, jeune, vigoureux, brillant, régorgeant de santé, va secourir milord Tirconnel qui se mourait. Notre Irlandais lui fait manger tout un pâté de faisans aux truffes, et le malade tue le médecin. La Métrie est mort précisément de la même maladie dont Frédéric réchappa si heureusement en 1744. Il pria milord Tirconnel, par son testament, de le faire enterrer dans son jardin. Il ne fut que vingt-quatre heures malade. Voilà, certes, une grande époque dans l'histoire des gourmands. Il confirma, pendant sa

courte maladie, ce qu'il m'avait dit en bonne santé. Dès ce moment, il ne fut plus permis de me faire illusion, et je pris irrévocablement le parti de quitter, le plutôt possible, le pays où un roi, bel esprit, faisait des odes et des épigrammes dans lesquelles il m'exhortait à vieillir et à mourir. Une petite anecdote sur la Métrie achèvera de vous faire connaître l'homme qui me traitait de divin, comme le peintre Pène. La Métrie était le plus fou des hommes, mais c'était le plus franc et le plus ingénu. Il méritait bien les sincères regrets d'un roi philosophe. Il se fit informer très exactement de la manière dont il était mort, s'il avait passé par toutes les formes catholiques, s'il y avait eu quelque édification; enfin, il fut bien éclairci que ce gourmand était mort en philosophe. J'en suis bien aise, dit le roi, pour le repos de son ame, et il se mit à rire de bon cœur.

Ce propos et cette conduite me rappelèrent l'écorce d'orange. Je rentrai chez moi le cœur navré de tristesse. Je suis bien fou, me dis-je à moi-même, de garder une clef de chambellan que je ne porte presque jamais. Je n'ai point fait ici de serment, ma croix n'est qu'un joujou, auquel je préfère mon écritoire. Je ne suis point naturalisé vandale ; partons donc pour Paris le plutôt possible, et dans le sein de la véritable amitié, oublions les rois philosophes, qui n'épargnent ni leurs femmes, ni leurs lecteurs, ni leurs secrétaires, ni ceux qui passent leur tems à raccommoder et leur prose et leurs vers.

Vous savez, mes amis, quelle a été ma déplorable aventure et celle de ma nièce. Le meunier, l'âne et son fils n'ont pas essuyé plus de contradictions que moi. Je ne puis sur-tout, sans être pénétré d'horreur, penser aux traitemens que vous avez éprouvés,

ma nièce, et uniquement à cause de moi. Je vous avouerai, franchement, que je ne suis plus attaché au monarque allemand. Je suis toujours révolté de sa conduite à votre égard. Il m'écrit de tems en tems, des lettres très-flatteuses; mais il n'a point réparé ses torts.

« C'est après une sortie aussi « vive, que les traits de M. de « Voltaire paraissent s'altérer; il se « promène à grands pas, et madame « Denys fait cesser un entretien qui « rappelle à son oncle des souvenirs « pénibles et douloureux. Bientôt « M. de Voltaire, dont l'émotion « était visible, dit à la compagnie « qu'il va en profiter pour faire quel- « ques scènes de tragédies, et s'en- « ferme dans son cabinet ».

DIXIÈME SOIRÉE.

ALB...

ENFIN, j'ai donc le plaisir de voir et d'embrasser le grand Voltaire.

VOLTAIRE.

C'est plutôt à moi, monsieur, à m'applaudir de votre générosité. Il est bien méritoire à vous d'avoir fait un long voyage pour rendre visite à un moribond, mais qui portera dans son tombeau la justice qu'il vous rend, et l'amitié qu'il vous a vouée. Croyez, monsieur, à la sincérité de mes sentimens. Depuis plus d'un demi-siècle, mon métier est d'aimer la vérité et de la dire hardiment. Lorsque vous serez délassé, nous causerons un peu sur ce

qui faisait l'objet de notre correspondance.

ALB...

Je suis en état de vous entendre ; je me suis arrêté à une poste qui n'est pas éloignée d'ici, et j'y ai couché. Il me tarde d'avoir de vous quelques éclaircissemens sur la destinée des belles-lettres en France.

VOLTAIRE.

Mon ami, je ne cesse de gémir sur le sort des belles-lettres dans ma patrie. On y voit beaucoup d'êtres qui sont l'opprobre de la littérature. Ce sont des Marsyas qu'Apollon doit écorcher. Malgré tous mes soins, en dépit de toutes les mesures que j'ai pu prendre, des corsaires se sont saisis de plusieurs de mes pièces, et les ont fait imprimer. Mais ce n'est pas tout encore. Par droit de conquête, ils ont sup-

primé deux ou trois cents vers de ma façon, et en ont mis autant de la leur. Je crois, au bout du compte, qu'ils ont très-bien fait. Je ne veux point leur voler leur gloire comme ils m'ont volé mon ouvrage. Ma foi, les rieurs auront beau jeu; car au lieu d'avoir quatre ou cinq pièces à siffler, ils en auront huit ou dix.

ALB...

Je crois que les rieurs seront en petit nombre; car peu de gens pourraient lire les pièces travesties. Je vous avoue que je suis de ce nombre, et que jamais je n'aurai le courage de lire une pièce défigurée.

VOLTAIRE.

On m'a tourmenté de toutes les manières. J'ai été avec Alsire en Amérique; j'ai fait un petit tour en Afrique

avec Zulime, avant d'aller voir Idamé à la Chine. Eh bien, une foule de gens que je ne connais pas, ont voulu me suivre, et m'ont dépouillé dans la route. J'ai fini par en rire. Il y a trente ou quarante ans, que je prenais sérieusement la chose, j'étais bien sot. Ajoutez à ces pirateries, l'impertinence de nos petits maîtres qui s'érigent en juges ou plutôt en tyrans, vous aurez une idée assez juste de l'état des belles-lettres en France.

ALB...

Mon ami, car je mets le grand Voltaire au nombre de mes amis, et je m'applaudis de ma conquête; la France n'est pas le seul pays qui fourmille de petits-maîtres; l'Italie en régorge. Plusieurs de nos jeunes gens se transplantent, avec leurs fantaisies, dans votre pays, et se croyent être suffisamment naturalisés dès que leur petite figure

est parée d'une façon extraordinaire, dès qu'ils ont le courage de franchir toutes les bornes de la bienséance et de la retenue, et dès qu'ils ont acquis un certain fonds d'impertinence et d'effronterie qui les met au-dessus de tous les égards. Le bon goût pour le théâtre, grace à ces messieurs là, est prêt à tomber ; le bon sens même est proscrit, les opéras et les danses exercent leur despotisme. Car ce sont les spectacles les mieux goûtés par ces compagnies d'étourdis, que l'oisiveté rassemble, que la médisance anime et que le libertinage soutient. En vérité, mon ami, quelques-uns de nos théâtres vous consoleraient bien de la peine que vous font les spectateurs français.

VOLTAIRE.

Quoique je ne sois pas né plus malin qu'un autre, et que dans le fond je sois bonhomme, cependant depuis

quelques années, j'ai fait réflexion qu'on ne gagnait rien à l'être ; j'ai donc été un peu gai, parce qu'on m'a dit que cela était bon pour la santé. D'ailleurs, je ne me suis pas cru d'une assez haute importance pour dédaigner toujours certains illustres ennemis qui m'ont attaqué personnellement, pendant une quarantaine d'années, et qui, les uns après les autres, ont essayé de m'accabler, comme si je leur avais disputé une place de fermier-général.

C'est par pure modestie que je leur ai donné sur les doigts ; je me suis cru précisément à leur niveau, *et in arenam cum aequalibus descendi.* Mais quand j'y pense sérieusement, mes rivaux et moi, qu'étions nous autrefois à Paris ? de pauvres écoliers du siècle de Louis XIV, les uns en vers, les autres en prose. C'était de la petite charlatanerie. Nous étions de grands compositeurs de riens, et nous pésions

des œufs de mouches dans des balances de toiles d'araignées.

ALB...

Le célèbre Goldoni, qui a mérité vos suffrages, a vu aussi s'élever contre lui une foule de babillards et de censeurs indiscrets. On a crié vengeance, parce qu'il a osé exposer sur la scène les comtes, les marquis et les dames, avec des caractères ridicules et vicieux, qui ne doivent pas être corrigés parmi nous.

VOLTAIRE.

Vraiment le crime était énorme, et le criminel méritait un rigoureux châtiment. On aurait dû le condamner à faire amende honorable. Mais pourquoi aussi s'est-il avisé de dévoiler les faiblesses de vos chevaliers errans et de toutes vos belles ! S'il se fût con-

tenté d'exposer les forfaits de Sémiramis, les fureurs d'Oreste, les vengeances d'Atrée ; non seulement on lui aurait pardonné, mais il aurait eu, dans votre pays, la réputation d'homme admirable. Il a suivi son goût et son talent, et il a bien fait. Il a fini par rire des discours de ces Aristarque, qui passent leur tems à médire charitablement. Un de vos auteurs a dit avec raison : « Le chant des cigales est en-« nuyeux ; il faudrait cependant être « bien fou pour se donner la peine de « les tuer; avant que le soleil se couche, « elles périront toutes d'elles-mêmes. »

Je sens maintenant, mon ami, le néant de tout cela ; et dans mon agréable retraite, j'imite le Vejanius d'Horace :

Vejanius, armis
Herculis ad postem fixis, latet abditus agro.

Je suis maintenant un vieux philosophe qui cultive sa terre. Je finis par où Virgile commença, par les Géor-

giques, et voilà tout ce que j'ai de commun avec lui.

Dans la retraite où la raison m'attire,
Je goûte en paix la liberté :
Cette sage divinité,
Que tout mortel ou regrette ou désire,
Fait ici ma félicité.
Indépendant, heureux, au sein de l'abondance
Et dans les bras de l'amitié,
Je ne puis regretter ni Berlin ni la France ;
Et je regarde avec pitié
Les sermens frauduleux, la sourde inimitié
Et les fureurs de la vengeance.
Mes vins, mes fruits, mes fleurs, ces campagnes, ces eaux,
Mes fertiles vergers et mes rians berceaux ;
Trois fleuves que de loin mon œil charmé contemple,
Mes pénates brillans fermés aux envieux,
Voilà mes rois, voilà mes dieux.
Je n'ai point d'autre cour, je n'ai point d'autre temple.

A propos, connaissez-vous un poëme qui vient de paraître, il a pour titre *l'Homme inutile*. Le champ est vaste, l'auteur a fait une ample et agréable moisson. Il a eu l'honnêteté de m'envoyer un exemplaire de cet

ouvrage. Vous le lirez pendant votre séjour ici. Il mérite la réponse que je viens de lui faire, la voici :

D'un pinceau ferme et facile,
Vous nous avez, trait pour trait,
Dessiné l'homme inutile;
On ne dira jamais, graces à votre style :
Le peintre a fait là son portrait.
On dira, ce mortel aimable
Unissait Minerve et les Ris,
Et dans tous les beaux arts, comme avec ses amis,
Mêlait l'utile à l'agréable.

ALB...

Je serai bien aise d'avoir l'impromptu que vous venez de faire. A quelques changemens près, il convient beaucoup à ma façon de penser et au séjour que j'habite à Bologne; je le ferai graver sur la porte de mon cabinet.

VOLTAIRE.

Plût à dieu, mon ami, que j'eusse toujours tenu le même langage, je

n'aurais pas été la victime des préventions d'un roi bel esprit, qui était lui-même l'esclave des caprices d'un géomètre devenu président de son académie.

ALB...

Vous voulez sans doute parler de Maupertuis, qui a écrit sur le bonheur, et n'a pas su se rendre heureux. On dit que son amour-propre était très-sensible, et son caractère impétueux.

VOLTAIRE.

Je vous en parlerai, mon ami, sans aigreur et sans amertume. Ma haine ne s'acharne point à sa cendre, et d'ailleurs il a voulu se rapprocher de moi. Il est venu mourir et se faire enterrer dans mon voisinage (1). Cet

(1) Maupertuis est mort en 1759, à Bâle en Suisse, et a été enterré à Dornac, village situé à deux lieues de Bâle.

homme, quoique sombre, était très-ardent ; ses yeux paraissaient continuellement agités, et jusqu'à sa manière de s'habiller, tout en lui était fort singulier. Cependant, il faut convenir qu'il a rendu de grands services à l'astronomie, et que ses découvertes ont été fort utiles. Aussi, dans le tems qu'il était sociable et poli, je m'avisai de faire ces quatre vers qui furent mis au bas de son portrait :

Ce globe mal connu, qu'il a su mesurer,
Devient un monument où sa gloire se fonde ;
Son sort est de fixer la figure du monde,
De lui plaire et de l'éclairer.

Si j'avais fait à cette époque un aussi grand éloge de son caractère, j'aurais été obligé, par la suite, de chanter la palinodie.

J'ai cessé de le haïr au moment où il est devenu fou. C'est en 1752 qu'il fit imprimer un volume de lettres les plus ridicules et les plus extravagan-

tes. Alors je ne pouvais que le plaindre. Il prétend, dans ces lettres, que pour mieux connaître la nature de l'ame, il faut aller aux terres australes disséquer des cerveaux de géans hauts de douze pieds, et des hommes velus portant une queue de singe.

Il veut qu'on enivre des gens avec de l'opium, pour épier dans leurs rêves les ressorts de l'entendement humain. Il propose de faire un grand trou qui pénètre jusqu'au noyau de la terre. Il veut qu'on enduise les malades de poix-résine et qu'on leur perce la chair avec de longues aiguilles, bien entendu qu'on ne paiera pas le médecin si le malade ne guérit point.

Il prétend que les hommes vivraient ou pourraient vivre encore huit à neuf cents ans, si on les conservait par la même méthode qu'on empêche les œufs d'éclore. La maturité de l'homme, dit-il, n'est pas l'âge viril, c'est la mort ; il n'y a qu'à reculer le

point de maturité. Enfin, il assure qu'il est aussi aisé de voir l'avenir que le passé ; que les prédictions sont de même nature que la mémoire ; que tout le monde peut prophétiser, que cela ne dépend que d'un degré de plus d'activité dans l'esprit, et qu'il n'y a qu'à exalter son ame.

Tout son livre est plein d'un bout à l'autre, d'idées de cette force. Il travaillait sans doute à ce livre lorsqu'il me persécutait, et lorsqu'il me tourmentait de toutes les manières. Le même esprit a inspiré son ouvrage et sa conduite.

ALB...

Peut-être cet ouvrage a-t-il été défiguré, dénaturé par les libraires ; car, en vérité, on ne conçoit pas de pareilles impertinences. Je puis vous assurer que presque tous les ouvrages qu'on apporte de France en Italie, sont al-

térés ou tronqués d'une manière révoltante.

VOLTAIRE.

Maupertuis n'a point à se plaindre de ce côté-là. Ses écrits ont été fort bien imprimés à Lyon en 1756. L'édition est en quatre volumes *in*-8°. et vraiment magnifique. Il a été fort bien traité, même après sa mort. Quoiqu'enterré en Suisse, on lui élève un très-beau monument à Paris, dans l'église de Saint-Roch. Un sculpteur du roi est chargé de son exécution, et la Condamine compose son épitaphe. Je suis persuadé que beaucoup de gens de lettres se chargeraient volontiers de faire la mienne. Mais, en attendant, ils estropient et défigurent mes enfans. C'est une chose abominable et qui demande vengeance. Les tragédies d'Oreste, de Brutus, de Tancrède, sont entièrement méconnaissables; l'Orphelin de la Chine n'est pas

moins défiguré ; toute la fin de la tragédie de Zulime est ridiculement altérée. Une fille qui a trahi, outragé, attaqué son père, qui sent tous ses crimes et qui s'en punit, à qui son père pardonne, doit faire un grand effet. Eh bien ! cette fin n'est qu'un tissu de fautes. Elle est tellement falsifiée, que la pièce finit par une phrase qui n'est pas même achevée. On a beau dire dans le monde que je suis trop sensible ; eh ! ne dois-je pas, pour l'honneur de l'art, encore plus que pour ma propre justification, relever des erreurs aussi grossières. De quel droit un homme s'empare-t-il des ouvrages d'un auteur, même de son vivant, et pourquoi ? Pour les rendre ridicules. C'est une manœuvre odieuse, et qui mérite toute la sévérité des lois. Quel est le mortel pacifique qui ne s'indignerait en voyant que l'on corrompt tous les ouvrages qu'il a composés depuis cinquante ans. Vous ignorez,

mon ami, à quel point on a poussé l'acharnement. Tantôt on publie sous mon nom, de prétendues lettres secrètes, tantôt ce sont des lettres à mes amis du Parnasse, qu'on fabrique en Hollande et dans Avignon; et puis c'est mon porte-feuille retrouvé que personne ne voudrait ramasser. Un charitable ex-jésuite m'attribue des livres ridicules, et écrit contre ces livres un libelle beaucoup plus ridicule encore; et tout cela se vend à des provinciaux et à des étrangers, qui croient acheter ce qu'il y a de plus intéressant dans la littérature française. Toutes ces impertinences tombent et meurent comme des insectes éphémères: j'en conviens, je l'avoue; mais ces insectes se reproduisent toutes les années. Ce sont, si vous le voulez, des harpies qui infectent tout ce qu'elles touchent. Et d'ailleurs, qu'y a-t-il de plus aisé à faire qu'un mauvais livre, si ce n'est cependant une mauvaise

critique ? La basse littérature inonde une partie de l'Europe, le goût se corrompt tous les jours. J'ai engagé plusieurs fois madame du Deffant à se liguer avec moi, et à lutter contre cette décadence. Mais nos efforts ont été inutiles.

Il en est à peu près aujourd'hui de l'art d'écrire comme de celui de la déclamation. Il y a plus de six cents comédiens français répandus dans l'Europe, et à peine deux ou trois qui aient reçu de la nature les dons nécessaires, et qui aient pu approfondir leur art. Combien avons-nous d'écrivains qui à peine savent leur langue, et qui commencent par dire leur avis sur les arts qu'ils n'ont jamais pratiqués, sur l'agriculture sans avoir jamais possédé un champ, sur le ministère sans être jamais entrés dans le bureau d'un commis, sur l'art de gouverner sans avoir pu seulement gouverner leur servante. Combien s'éri-

gent en critiques, qui n'ont jamais pu produire d'eux-mêmes un ouvrage supportable, qui parlent de poésie et qui ne savent pas la mesure d'un vers. Combien, enfin, deviennent calomniateurs de profession pour avoir du pain, et qui vendent des injures à tant la feuille. Qui plus que moi, mon ami, en a été la victime ? La plupart des gens de lettres sont comme ces serpens qui distillent contre eux-mêmes leur venin dangereux, et qui se dévorent les uns les autres.

Mais, mon ami, comme je sens que ma bile commence à s'échauffer, je vous propose de faire avec moi quelques tours de jardin. J'ai besoin de respirer un air pur, qui rafraîchisse un peu mon sang. Je ne veux point m'occuper plus long-tems d'une demi-douzaine de gredins, qui ne cessent d'aboyer après moi, et qui m'imputent les plus grandes platitudes et les plus impertinens livres qui aient jamais

déshonoré la France. Laissons-les aboyer, griffonner et calomnier. C'est pour être loin de cette racaille que je me suis retiré au pied d'une montagne, qui ne ressemble pas mal au mont Caucase. Mais je suis à l'abri des griffes du vautour.

Allons gagner de l'appétit; j'oublie avec vous le poids des ans tardifs. Vous verrez comment je cultive mon jardin, qui est accompagné de vignes et de champs, *et paulum silvæ super his erit.* Il est une gloire qu'on ne peut me disputer; c'est d'avoir défriché des terres incultes, et triplé le nombre des habitans autour de ma maison.

(M. de Voltaire prend le bras de son ami, et oubliant qu'il est en robe-de-chambre, il arpente comme un jeune homme ses jardins et ses vergers, et va rendre visite à ses vassaux, auxquels il avait procuré les franchises et les libertés dont ils jouissaient autrefois,

et dont ils avaient été privés pendant quelque tems.)

N. B. Ce fut pendant le séjour de M. Alb... à Ferney, que M. de Voltaire reçut les prémices des productions de plusieurs jeunes poëtes dont il était, pour ainsi dire, le plastron, et qui se réfugiaient sous ses aîles protectrices. En lui faisant même l'hommage des ouvrages mystiques et de piété, monsieur ***, auteur d'un poëme sur la grace, lui écrivit à peu près en ces termes : « O vous qui faites « passer dans vos écrits les feux et la « douceur des yeux d'Emilie, vous « qui êtes le juste appréciateur du goût « et du talent, faites grace à cet ou- « vrage, qui est le fruit de quelques « momens dérobés à Thémis. C'est « bien être audacieux de présenter un « poëme, et de tenter de plaire au ri- « val de Virgile et de Milton. Cepen- « dant, vous cesserez d'être surpris, « si je vous dis quel est le mortel qui

« m'inspire. Richelieu l'a voulu, cela « suffit. Personne ne sait mieux que « vous combien il a d'empire sur les « esprits et sur les cœurs. » M. de Voltaire crut devoir répondre à l'auteur par ces vers pleins de facilité et de délicatesse.

Lorsque vous me parlez des graces naturelles
Du héros votre commandant,
Et de la déité qu'on adore à Bruxelles,
C'est un langage qu'on entend.
La grace du seigneur est bien d'une autre espèce;
Moins vous me l'expliquez, plus vous m'en parlez bien,
Je l'adore et n'y comprends rien :
L'attendre et l'ignorer, voilà notre sagesse,
Tout docteur, il est vrai, sait le secret de Dieu;
Elus de l'autre monde, ils sont dignes d'envie;
Mais, qui vit auprès d'Emilie,
Ou bien auprès de Richelieu,
Est un élu de cette vie.

ONZIÈME SOIRÉE.

Parallèle entre la langue française et la langue italienne.

ALB..., *à M. de Voltaire.*

MON ami, avant de vous quitter, je serais bien aise de savoir ce que vous pensez de la langue française, comparée à la langue italienne. Le désir de lire le premier poëme épique dont la France ait à se glorifier, a fait apprendre votre langue à plusieurs de mes compatriotes, qui même ont la hardiesse de la juger.

VOLTAIRE.

Ils l'ont effectivement jugée avec trop de rigueur. Je me contente de vous citer l'auteur de l'excellence de

la langue italienne, ouvrage que vous connaissez sans doute. Il s'est permis de dépriser un peu trop notre langue pour relever le mérite de la vôtre, qui assurément n'avait pas besoin qu'on employât tant de chaleur et d'affectation. Je regarde la langue italienne comme ma maîtresse, la langue française comme ma femme ; et quand la maîtresse ne la ménage point, je crois devoir prendre son parti.

Je pense d'abord franchement qu'il n'y a aucune langue parfaite. Il en est des langues comme de bien d'autres choses dans lesquelles les savans ont reçu la loi des ignorans. C'est le peuple qui a formé tous les langages, les ouvriers ont nommé tous leurs instrumens. Les peuples, à peine rassemblés, ont donné des noms à tous leurs besoins ; et après un très-grand nombre de siècles, les hommes de génie se sont servis, comme ils ont pu, des termes établis au hasard par

le peuple. Il me paraît qu'il n'y a dans le monde que deux langues véritablement harmonieuses, la grecque et la latine. Ce sont en effet les seules dont les vers aient une vraie mesure, un rithme certain, un vrai mélange de dactyles et de spondées, une valeur réelle dans les syllabes. Les ignorans qui formèrent ces deux langues avaient sans doute la tête plus sonnante, l'oreille plus juste, les sens plus délicats que les autres nations.

ALB....

J'ai toujours été, mon ami, de votre sentiment sur les langues anciennes, et je n'en ai pas changé par rapport à l'italienne et à la française. Mais ne parlons pas, je vous prie, des premières, elles font trop sentir la faiblesse des nôtres. Un concours heureux de circonstances fit du langage des Grecs le chef-d'œuvre des langues.

J'admire la richesse, la majesté, l'harmonie, la poésie de la latine. Mais j'y trouve quelque chose de dur, de lourd et de traînant ; et par la douceur, elle est bien inférieure au grec. Je la crois même au-dessous de l'italien, quoique par le mélange heureux des brèves et des longues, le mécanisme de ses vers l'emporte infiniment sur celui de notre versification. Cette variété charme l'oreille et ranime son attention ; tandis que ce nombre toujours égal des syllabes, qui revient à chacun de nos vers, la fatigue, l'ennuie et l'endort. Mais quoique la mesure et le rithme ne forment point l'essence de la versification italienne, il faut avouer que la quantité de syllabes, plus marquée, plus resserrée dans notre langue, lui donne une action et un mouvement qu'on ne trouve pas dans la versification française. Nous avons des vers *siruccioli* qui finissent toujours par un dactyle.

VOLTAIRE.

Vous avez, il est vrai, des syllabes longues et brèves dans votre belle langue italienne. Nous en avons aussi. Mais ni vous, ni moi, ni aucun peuple, n'avons de véritables dactyles, de véritables spondées. Nos vers sont caractérisés par le nombre, et non par les syllabes : *La bella lingua Toscana è la figlia primogenita del latino.* Mais jouissez de votre droit d'aînesse, et laissez à vos cadettes partager quelque chose de la succession. J'ai toujours regardé les Italiens comme nos maîtres. Mais avouez que vous avez fait de fort bons disciples. Presque toutes les langues de l'Europe ont des beautés et des défauts qui se composent. Vous n'avez point ces mélodieuses et nobles terminaisons des mots espagnols, qu'un heureux concours de voyelles et de consonnes rendent si sonores :

Los ombres, las historias, las costumbres. Il vous manque aussi ces diphtongues, qui dans notre langue font un effet si harmonieux : *les rois, les exploits, les histoires.*

Vous nous reprochez nos *e* muets, comme un son triste et sourd qui expire dans notre bouche ; mais c'est précisément dans ces *e* muets que consiste la grande harmonie de notre prose et de nos vers. *Empire, couronne, diadême, flamme, tendresse, victoire,* toutes ces désinences heureuses laissent dans l'oreille un son qui subsiste encore après le mot prononcé ; comme un clavecin qui résonne encore quand les doigts ne frappent plus les touches.

Avouez, mon ami, que la prodigieuse variété de toutes ces désinences peut avoir quelque avantage sur les cinq terminaisons de tous les mots de votre langue. Encore, de ces cinq terminaisons, faut-il retrancher la

dernière ; car vous n'avez que sept ou huit mots qui se terminent en *u*. Reste donc quatre sons, *a*, *e*, *i*, *o*, qui finissent tous les mots italiens.

Pensez-vous, de bonne foi, que l'oreille d'un étranger soit bien flattée, quand il lit pour la première fois : *Il capitano che l'gran sepolcro libero di cristo, et che molio opro col'senno e colla mano?* Croyez-vous que tous ces *o* soient bien agréables à une oreille qui n'y est pas accoutumée ? Comparez à cette uniformité si fatigante pour tout étranger, comparez à cette sécheresse, ces deux vers simples de Corneille :

Le destin se déclare, et nous venons d'entendre
Ce qu'il a résolu du beau-père et du gendre.

Voyez que chaque mot se termine différemment :

Prononcez ces vers d'Homère :

Εκ οδαι τα προτα διαςει εν ερισανις
Ατριδες αναξανδρων και διος Αχιλλευς.

Qu'on prononce ces vers devant une jeune personne, soit anglaise, soit allemande, qui aura l'oreille un peu délicate, elle donnera la préférence au grec, elle souffrira le français ; elle sera un peu choquée de la répétition continuelle des désinences italiennes. C'est une expérience que j'ai faite plusieurs fois.

Vous vantez, mon ami, l'extrême abondance de votre langue ; mais permettez-nous de n'être pas dans la disette. Il n'est, à la vérité, aucun idiôme au monde qui exprime toutes les nuances des choses. Toutes sont pauvres à cet égard ; aucune ne peut exprimer, par exemple, en un seul mot, l'amour fondé sur l'estime ou sur la beauté seule, ou sur la convenance des caractères, ou sur le seul besoin d'aimer. Il en est ainsi de toutes les passions, de toutes les qualités de notre ame. Ce que l'on sent le mieux est souvent ce qui manque de terme.

A L B. . .

Vous avez beau, mon ami, faire l'apologie des *e* muets, on vous les reprochera, si je ne me trompe, et dans la poésie, et dans la musique, et dans l'éloquence, tant que durera votre langue. Si c'est en cela, comme vous semblez le dire, que consiste l'harmonie de la prose et des vers français, je ne suis plus surpris de l'avoir trouvée si faible et si languissante. Ces désinences sourdes, loin de faire résonner dans mon oreille la syllabe précédente, en ralentissent le mouvement, et ôtent la vie à tout le mot. Quelle différence pour la rapidité et la vivacité, entre ces mots italiens, par exemple : *perfido, traditor*; et ces mots français : *traître, perfide!* Je ne parle pas des autres inconvéniens de cette lettre sourde, qui confond les genres et les personnes, et

rend les prénoms nécessaires. L'italien dit *amo, ami, ama.* La seule différence des terminaisons marque celle des personnes. Mais le verbe français avec son *e* muet, est obligé de traîner son prénom pour en faire son interprète. D'ailleurs, que trouvez-vous dans *imperio, corona,* qui le cède à *empire, couronne*, même pour les syllabes qui précèdent la finale ? Au lieu de voir une variété dans toutes ces désinences, je n'y sens qu'une monotonie insupportable. C'est sans doute la faute de mon oreille, toute accoutumée qu'elle est à une langue que j'ai cultivée par préférence à toutes les autres, et que j'ai parlée toute ma vie. C'est peut-être aussi par le même défaut d'organe que je ne suis point choqué, comme les jeunes personnes anglaises et allemandes, des voyelles qui terminent tous nos mots italiens. Il est vrai que j'aimerais mieux être condamné à ne jamais lire les vers du

Tasse, que de les entendre réciter par certains étrangers. Grâce, douceur, quantité, chant, mélodie, cadence, repos, accent, tout périt, tout expire dans leur bouche.

Je ne vois dans les deux vers de Corneille, que vous venez de citer, que quelques sons nazals qui ne se trouvent jamais dans l'italien. Quant aux vers grecs, quoique nous ignorions la véritable prononciation de cette langue, que nous ne connaissions pas la valeur des accens, que nous les confondions souvent avec la prosodie, j'y suppose plus de douceur et d'harmonie que dans l'italien; mais j'y vois beaucoup de voyelles, beaucoup de finales semblables à nos terminaisons. Enfin, il en est de notre langue comme de notre musique; pour goûter celle-ci, il faut que l'exécution en soit parfaite; pour sentir la douceur et la mélodie de celle-là, il faut qu'elle soit bien prononcée.

Je termine ces réflexions critiques, en vous disant que vous êtes dans l'indigence, tandis que nous avons du superflu.

VOLTAIRE.

Ne croyez pas, mon ami, que nous soyons réduits à l'extrême indigence que vous nous reprochez en tout. Vous faites un calcul qui n'est pas exact. J'ai vu dans votre catalogue, que vous mettiez d'un côté *orgoglio*, *alterigia*, *superbia*; et de l'autre, *orgueil* tout seul. Cependant nous avons *orgueil*, *superbe*, *hauteur*, *fierté*, *élévation*, *dédain*, *arrogance*, *insolence*, *gloriole*, *présomption*, outre *cuidance*, (mot très-énergique et très-abandonné). Tous ces mots expriment des nuances différentes, de même que chez vous, *orgoglio*, *alterigia*, *superbia*, ne sont pas toujours synonymes.

Dans l'alphabet que vous avez fait de nos misères, vous nous reprochez

de n'avoir qu'un mot pour signifier *vaillant*. Je sais, mon ami, que votre nation est très-vaillante. L'Allemagne et la France ont eu le bonheur d'avoir à leur service de très-braves et de très-grands officiers italiens. Mais si vous avez *valente*, *prode*, *animoso*, nous avons *vaillant*, *valeureux*, *preux*, *courageux*, *intrépide*, *animé*, *audacieux*, *brave*. Ce courage, cette bravoure, ont plusieurs caractères différens qui ont chacun leurs termes propres. Nous dirons bien que nos généraux sont vaillans, courageux, braves; mais nous distinguerons le courage vif et audacieux du général qui emporta l'épée à la main tous les ouvrages du port Mahon, taillés dans le roc vif; la fermeté constante, réfléchie, adroite, avec laquelle un de nos chefs sauva une garnison entière d'une ruine certaine, et fit une marche de trente lieues, à la vue d'une armée ennemie de cinquante mille combat-

tans. Croyez que nous avons dans notre langue l'esprit de faire sentir ce que les défenseurs de notre patrie ont le mérite de faire.

A L E. . . .

Vous êtes stériles, même dans ce qui concerne les termes de cuisine. Vous n'avez qu'un mot pour exprimer vos entrées de table : c'est celui de ragoût.

V O L T A I R E.

Plût à Dieu que vous eussiez raison ! je m'en porterais mieux ; mais malheureusement nous avons un dictionnaire entier de cuisine. Vous vous vantez de deux expressions pour signifier *gourmand ;* mais daignez plaindre nos gourmands, nos goulus, nos friands, nos mangeurs, nos gloutons.

Vous ne connaissez que le mot de

savant : ajoutez-y, s'il vous plaît, docte, érudit, instruit, éclairé ; vous trouverez parmi nous le nom et la chose. Croyez qu'il en est ainsi de tous les reproches que vous nous faites. Nous n'avons point, dites-vous, de diminutifs. Nous en avions autant que vous du tems de Marot et de Rabelais ; mais cette puérilité nous a paru indigne de la majesté d'une langue ennoblie par les Pascal, les Bossuet, les Fénélon, les Pelisson, les Corneille, les Despréaux, les Racine, les Massillon. Nous avons laissé à Ronsard et à Marot ces diminutifs badins en *otte* et en *ette*, et nous n'avons conservé que *fleurette, amourette, fillette, grandelette*, encore ne les employons-nous que dans le style familier. N'oubliez pas le *Buon Mattei*, qui dans sa harangue à l'Académie de la Crusca (que je respecte et dont j'ai l'honneur d'être), fait tant valoir l'avantage d'exprimer *Corbello*, *Corbellino*, en ou-

bliant que nous avons des corbeilles et des corbillons.

Vous possédez des avantages bien plus réels : celui des inversions, celui de faire bien plus facilement cent bons vers en italien, que nous n'en pouvons faire dix en français. La raison de cette facilité, c'est que vous vous permettez ces hiatus, ces bâillemens de syllabes que nous proscrivons; c'est que tous vos mots finissent en *a*, *e*, *i*, *o*, que vous avez au moins vingt fois plus de rimes que nous, et que par-dessus cela, vous pouvez encore vous passer de rimes.

Mais croyez-moi, mon ami, ne reprochez à notre langue, ni la rudesse, ni le défaut de prosodie, ni l'obscurité. Vos traductions prouveraient le contraire.

ALB....

Vous me donnez, mon ami, de si bonnes raisons....

VOLTAIRE, *l'interrompant.*

Un moment, s'il vous plaît, permettez-moi d'achever. Lisez, je vous prie, ce que l'abbé d'Olivet a composé sur la manière de bien parler notre langue ; lisez M. Duclos ; voyez avec combien de force, de clarté, d'énergie s'expriment M. Dalembert et M. Diderot. Quelles expressions pittoresques emploient souvent M. de Buffon et M. Helvétius, dans des ouvrages qui n'en paraissent pas susceptibles !

ALB....

J'avoue que je me suis trompé ; que je n'avais point assez réfléchi sur cette matière. Je me rétracte volontiers, et je demande pardon aux cuisiniers français de l'insulte que je leur ai faite sur le mot *ragoût*. Ils ne peuvent mieux s'en venger qu'en nous laissant nos ragoûts italiens. Je reconnais que

si vous n'avez qu'un mot pour exprimer le genre, vous en avez mille pour les espèces ; et quand même le mot vous manquerait, vous n'en seriez que trop dédommagés par la chose même. Je ne suis cependant pas si docile sur ce qui concerne les diminutifs, que vous regardez comme des puérilités. C'est un reproche que vous faites à la langue italienne, et dont elle se console avec la grecque. Cette même puérilité ne parut pas autrefois indigne de la majesté d'une langue ennoblie par les Lucrèce, les Virgile, les Gallus, les Salluste, les Tite-Live, les César ; et si Virgile s'exprime avec dignité, lorsqu'il veut représenter les beaux yeux de Vénus noyés de larmes :

Tristior et lacrymis oculos suffusa nitentes,

Catulle, pour peindre la douleur enfantine de sa Lesbie, ne se sert-il

pas avec autant de goût que de délicatesse de plusieurs diminutifs ?

Flendo turgiduli rubent ocelli.

VOLTAIRE.

Je sais qu'une langue ne doit pas toujours être pompeuse, toujours sublime ; elle peut quelquefois descendre et se familiariser avec les petits objets. Mais quoique la nôtre dédaigne les diminutifs, elle peut cependant s'élever et s'abaisser, passer du grave au badin, du pathétique au plaisant, du sublime au naïf, du terrible au gracieux. Encore une fois, nous avons anéanti les diminutifs de Marot et de Ronsard, pour ne pas dégrader la majesté de notre langue.

ALB....

Je pense plutôt que vous n'avez pu les accorder avec vos finales muettes. Apparemment que ces mots n'expri-

mant que de petites idées, vos compatriotes ont cru pouvoir mieux s'en passer que les autres nations.

VOLTAIRE.

Vous persifflez, mon ami. N'importe, je ne persiste pas moins dans mon sentiment, et je finis cette discussion, déjà trop longue, en vous disant que si le peuple a formé les langues, les grands hommes les perfectionnent par de bons livres, et que la première de toutes les langues est celle qui a le plus d'excellens ouvrages.

ALB. . . .

Je pense comme vous, que la première de toutes les langues est celle qui a le plus d'excellens ouvrages; et je me confirme dans ce sentiment, quand je me rappelle cette foule de bons écrivains en tout genre, que

l'Italie a produits. Vous connaissez les Bocace, les Machiavel, les Davila, les Bentivoglio, sans parler de nos poëtes, dont le catalogue ne finirait point.

VOLTAIRE.

Il est un reproche bien fondé que vous pouviez faire à notre langue; mais ce sera la matière d'un autre entretien. Pour vous punir de la préférence que vous donnez à votre langue sur la nôtre, il me prend fantaisie, en terminant tous ces débats, de vous offrir un impromptu. Je ne veux point me contrarier. Qu'on m'apporte une plume, de l'encre et du papier. (M. de Voltaire, après avoir réfléchi quelques instans, écrit les vers suivans):

Etalez moins votre abondance,
Votre origine et vos honneurs;
Il ne sied pas aux grands seigneurs
De se vanter de leur naissance.

L'Italie instruisit la France ;
Mais par un reproche indiscret,
Nous serions forcés à regret
De manquer de reconnaissance.

Dès long-tems sortis de l'enfance,
Nous avons quitté les genoux
D'une nourrice en décadence,
Dont le lait n'est plus fait pour nous.

Nous pourrions devenir jaloux,
Quand vous parlez notre langage,
Puisqu'il est embelli par vous,
Cessez donc de lui faire outrage.

L'égalité contente un sage,
Terminons ainsi le procès :
Quand on est égal aux Français,
Ce n'est point un mauvais partage.

DOUZIÈME SOIRÉE.

VOLTAIRE.

Vous êtes curieux, mon ami, de savoir de moi ce que vous pouviez reprocher raisonnablement à notre langue. Je vais vous le dire. Je suis même plus en état de vous satisfaire, depuis que j'ai commenté les pièces de Corneille. Si notre langue vous paraît quelquefois stérile, c'est assurément notre faute et non pas la sienne. Nous en sommes redevables à une fausse délicatesse. Je trouve dans Corneille et dans quelques auteurs anciens, des mots qui ont vieilli parmi nous, qui sont même entièrement oubliés, et dont nos voisins les Anglais se servent heureusement. Ils ont un terme pour signifier cette

plaisanterie, ce vrai comique, cette gaieté, cette urbanité, ces saillies qui échappent à un homme sans qu'il s'en doute; et ils rendent cette idee par le mot *humeur, humour,* qu'ils prononcent *yumor;* et ils croient qu'ils ont seuls cette humeur, que les autres nations n'ont point de terme pour exprimer ce caractère d'esprit. Cependant c'est un ancien mot de notre langue, employé en ce sens dans plusieurs comédies de Corneille. Au reste, quand je dis que cette humeur est une espèce d'urbanité, je parle à un homme instruit, tel que vous, qui sait que nous avons mal appliqué le mot d'*urbanité* à la politesse, et qu'*urbanitas* signifiait à Rome précisément ce qu'HUMEUR signifie chez les Anglais. C'est en ce sens qu'Horace dit : *Frontis ad urbana descendi praemia,* et jamais ce mot n'est employé autrement dans cette satire que nous avons sous le nom de *Pétrone,* et que tant d'hommes

sans goût ont prise pour l'ouvrage d'un consul, Pétronius.

Le mot *partie* se trouve encore dans les comédies de Corneille, pour *esprit*. Cet homme à des parties : c'est ce que les Anglais appellent *parts*. Ce terme est excellent ; car c'est le propre de l'homme d'avoir des parties. On a une sorte d'esprit, une sorte de talent ; mais on ne les a pas tous. Le mot est trop vague ; et quand on vous dit : Cet homme-là a de l'esprit, vous avez raison de demander duquel.

Que d'expressions nous manquent aujourd'hui, qui étaient énergiques du tems de Corneille ! Et que de pertes nous avons faites, soit par pure négligence, soit par trop de délicatesse !

On assignait, on appointait un tems, un rendez-vous. Celui qui dans le moment marqué arrivait au lieu convenu, et qui n'y trouvait point son prometteur, était désappointé. Nous

n'avons aucun mot aujourd'hui pour exprimer cette situation d'un homme qui tient sa parole, et à qui on en manque.

ALB....

Il paraît que vous avez renoncé à des expressions absolument nécessaires, dont les Anglais se sont heureusement enrichis.

VOLTAIRE.

Cela n'est que trop vrai. Une rue, par exemple, un chemin sans issue s'exprimait si bien par *non passe*, *impasse*, que les Anglais ont imité! et nous sommes réduits au mot bas et impertinent de cul-de-sac, qui revient si souvent, et qui déshonore la langue française.

ALB....

Nous autres Italiens, nous nous

étions, pour ainsi dire, dépouillés généreusement en votre faveur. Nous vous avons fait part de plusieurs phrases heureuses, et vous les avez cruellement abandonnées.

VOLTAIRE.

Malgré toutes les sottises que nous avons faites, notre langue est énergique et abondante ; mais elle pourrait l'être bien davantage. Ce qui nous a ôté une partie de nos richesses, c'est cette multitude de livres frivoles dans lesquels on ne trouve que le style de la conversation, et un vain ramas de phrases usées et d'expressions impropres : c'est cette malheureuse abondance qui nous appauvrit.

ALB....

On vous apporte votre correspondance. Elle paraît fort étendue. Voilà des lettres de tous les pays.

VOLTAIRE, *ouvrant une lettre avec empressement.*

Voici une lettre du héros prussien. Parbleu ! elle est en vers. C'est sans doute une réponse à quelques réflexions que je me suis permis de faire. Lisons :

Croyez que si j'étais Voltaire,
Particulier aujourd'hui,

VOLTAIRE.

Ce vers là est assez particulier. (Continuons.)

Me contentant du nécessaire,
Je verrais envoler la fortune légère,
Et m'en moquerais comme lui.
Je connais l'ennui des grandeurs,
Le fardeau des devoirs, le jargon des flatteurs,
Et tout l'amas des petitesses,
En leurs genres et leurs espèces,
Dont il faut s'occuper dans le sein des honneurs.
Je méprise la vaine gloire,
Quoique poëte et souverain :
Quand du ciseau fatal retranchant mon destin,

Atropas m'aura vu plongé dans la nuit noire,
Qu'importe l'honneur incertain,
De vivre après ma mort au temple de mémoire ?
Un instant de bonheur vaut mille ans dans l'histoire.
Nos destins sont-ils donc si beaux ?
Le doux plaisir et la mollesse,
La vive et naïve allégresse
Ont toujours fui des grands la pompe et les faisceaux.
Nés pour la liberté, leur troupe enchanteresse
Préfère l'aimable paresse
Aux austères devoirs, guides de nos travaux.
Aussi la fortune volage
N'a jamais causé mes ennuis,
Ou qu'elle m'agace, ou m'outrage,
Je dormirai toutes les nuits
En lui refusant mon hommage :
Mais notre état nous fait la loi,
Il nous oblige, il nous engage
A mesurer notre courage
Sur ce qu'exige notre emploi.
Voltaire dans son hermitage,
Dans un pays dont l'héritage
Est son antique bonne foi,
Peut s'adonner en paix à la vertu du sage,
Dont Platon nous marqua la loi.
Pour moi menacé du naufrage,
Je dois, en affrontant l'orage,
Penser, vivre et mourir en roi.

VOLTAIRE.

C'est une petite réponse aux mer-

curiales que j'ai pris la liberté de lui faire, lorsqu'il me mandait qu'il était las de la vie, et qu'il voulait s'en délivrer. Voici une lettre du primat des Gaules. Il y a quatre mois que j'ai chez moi cette lettre in-4°. marginée.

Je suis très-bien auprès de mon primat, et j'espère un jour être le favori du pape.

Voici enfin la théorie de l'impôt. On m'assure qu'elle est aussi obscure qu'elle paraît absurde. Que toutes ces théories viennent mal à-propos pour faire accroire aux étrangers que nous sommes sans ressources, et qu'on peut nous outrager et nous attaquer impunément ! Voilà de plaisans citoyens et de plaisans amis des hommes. On voit les choses tout de travers à Paris, et je ne puis plus souffrir ce qui vient de cette ville. (Il jette le volume, et va de dépit s'enfermer dans son cabinet.)

TREIZIÈME SOIRÉE.

Parallèle entre le siècle de Louis XIV et de Louis XV, et les siècles antérieurs.

LE DUC DE LA VALLIÈRE, VOLTAIRE.

LE DUC.

Je profite de la belle saison, mon cher ami, pour venir enfin vous voir, et vous apporter moi-même ma sincère palinodie. Je vous ai mis dans l'erreur, et j'en suis fâché. Si on vous la reproche, nommez moi. Je peux, sans rougir, avouer que je me suis trompé ; mais je ne peux avoir la même tranquillité, lorsque je sens que je vous ai exposé à la critique des envieux.

VOLTAIRE.

Votre procédé, monsieur le duc, est de l'ancienne chevalerie. Vous vous exposez pour sauver un homme qui s'est mis en péril à votre suite. Mais la petite erreur dans laquelle vous m'aviez induit, sert à déployer votre profonde érudition. Peu de grands fauconniers (1) auraient déterré les *Sermones festivi*, imprimés en 1502, et réimprimés en 1511. Raillerie à part, vous faites une action digne de votre belle ame, en vous mettant pour moi à la brèche.

LE DUC.

J'ai cru d'abord que le moine *Urseus Codrus*, qui est cause de mon erreur et de la vôtre, et que l'on cite si souvent dans l'Appel aux Nations, était un fameux prédicateur; mais j'ai découvert depuis que c'était au contraire

(1) Le duc de la Vallière était en 1761, grand fauconnier de France.

un fameux libertin. Sans entrer dans une longue dissertation sur le seigneur Urseus Codrus, qui certainement n'a jamais tant fait parler de lui, je vois que ma faute est d'avoir traduit *sermones* comme on traduit *collegium*, ou d'avoir eu trop de confiance en celui qui m'apporta ce fameux passage que j'ai trouvé dans l'Appel aux Nations. Qu'on en pense ce qu'on voudra, je m'y soumets ; mais je désire qu'on soit bien convaincu que vous n'avez d'autre tort, dans cette occasion, que de vous en être rapporté à moi.

VOLTAIRE.

Dites tout, monsieur le duc. Vous demandez pardon à Saint-François d'Assise et à tout l'Ordre séraphique de la méprise où je suis tombé. Je me joins à vous, et je prends sur moi la pénitence. Mais il reste toujours très-véritable, que les Mystères représentés à l'hôtel de Bourgogne étaient beau-

coup plus décens que la plupart des sermons de ce tems. C'est sur ce point que roule la question, et j'ai pris le parti des anciens auteurs tragiques contre les vieux prédicateurs. Mettons qui nous voudrons à la place d'Urseus Codrus, et nous aurons raison. Il n'y a pas un mot dans les Mystères qui révolte la piété et la pudeur. Quarante associés qui font et qui jouent des pièces sociales en français, ne peuvent s'accorder à déshonorer leurs pièces par des indécences qui révolteraient le public, et qui feraient fermer leur théâtre. Mais un prédicateur ignorant, qui travaille seul, qui ne rend compte à personne de son ouvrage, qui n'a nul usage des bienséances, peut mêler dans son sermon quelques sottises, surtout quand il les prononce en latin.

Tels étaient, par exemple, les sermons du cordelier Maillard, que vous avez sans doute dans votre bibliothèque. Vous verrez, dans son sermon du jeudi

de la seconde semaine de Carême, qu'il apostrophe ainsi les femmes : Des avocats qui portent des habits garnis d'or. *Vous dites que vous êtes vêtues selon votre état ; à tous les diables votre état et vous-mêmes, mesdemoiselles.* Vous me direz peut-être : Nos maris ne nous donnent point de si belles robes, nous les gagnons de la peine de notre corps. *A trente mille diables la peine de votre corps, mesdemoiselles.*

Je ne vous cite, monsieur le duc, que ce trait du frère Maillard, pour ménager votre pudeur. Mais si vous voulez vous donner le soin d'en chercher de plus forts dans le même auteur, vous en trouverez de dignes d'Urseus Codrus. Frère André et Menot étaient fameux pour ces turpitudes. La chaire, à la vérité, n'était pas toujours souillée par des obscénités. Mais long-tems les sermons ne valurent pas mieux que les Mystères de l'hôtel de

Bourgogne. Il faut avouer que les prétendus réformés de France furent les premiers qui mirent quelque raison dans leurs discours, parce qu'on est obligé de raisonner quand on veut changer les idées des hommes. Cette raison était bien loin de l'éloquence. La chaire, le barreau, le théâtre, la philosophie, la littérature, la théologie, tout fut chez nous, à quelques exceptions près, fort au-dessous des pièces qu'on joue aujourd'hui à la Foire.

LE DUC.

Je vois, mon ami, que le bon goût en tout genre n'établit son empire que dans le siècle de Louis XIV.

VOLTAIRE.

Et c'est là précisément ce qui me détermina, il y a long-tems, à donner une légère esquisse de ce tems glorieux ; et vous avez pu remarquer

que dans cette histoire, c'est le Siècle qui est mon héros, encore plus que Louis XIV lui-même, quelque respect et quelque reconnaissance que nous devions à sa mémoire. Il est vrai qu'en général nos voisins ne valaient guères mieux que nous. Comment s'est-il pu faire que l'on prêchât toujours, et que l'on prêchât si mal ? Comment les Italiens, qui s'étaient tirés depuis longtems de la barbarie, en tant de genres, ne furent-ils, pour la plupart, dans la chaire que des arlequins en surplis ; tandis que la Jérusalem, du Tasse, égalait l'Iliade, que l'*Orlando Furioso* surpassait l'Odyssée, que le *Pastor fido* n'avait point de modèles dans l'antiquité, et que les Raphaël et les Paul Veronèse exécutaient réellement ce qu'on imagine des Xeuxis et des Apelles.

LE DUC.

Mais quelle était la source de cette grossièreté absurde, si universelle-

ment répandue en Italie, du tems du Tasse; en France, du tems de Montagne, de Charon et du chancelier de Lhôpital; en Angleterre, dans le siècle du chancelier Bacon? Comment ces hommes de génie ne réformaient-ils pas leur siècle?

VOLTAIRE.

Prenez-vous en, monsieur le duc, aux colléges qui élevaient la jeunesse, et à l'esprit monacal qui mettait la dernière main à notre barbarie, que les colléges avaient ébauchée. Un génie tel que le Tasse, lisait Virgile et produisait la Jérusalem; un Machiavel lisait Térence, et faisait la Mandragore. Mais quel moine, quel curé lisait Cicéron et Démosthène? Un malheureux écolier, devenu imbécille pour avoir été forcé, pendant quatre ans, d'apprendre par cœur Jean Despautère, et ensuite devenu fou pour avoir soutenu thèse

sur l'universel, de la part de la chose et de la pensée, et sur les cathégories, recevait en public son bonnet et ses lettres de démence, et s'en allait prêcher devant un auditoire dont les trois quarts étaient plus imbécilles que lui et plus mal élevés. Le peuple écoutait ses farces théologiques, le cou tendu, les yeux fixes et la bouche ouverte, comme les enfans écoutent les contes de sorciers, et s'en retournait tout contrit. Le même esprit qui le conduisait aux facéties de la mère sotte, le conduisait à ces sermons, et on y était d'autant plus assidu, qu'il n'en coûtait rien.

Quelle différence entre ces absurdes cagots et certains abbés de nos jours que je pourrais vous nommer, dont l'esprit est guidé par la sagesse, et qui joignent les fleurs du Parnasse aux fruits de la raison. Il en est un entr'autres que vous reconnaîtrez peut-être au portrait que j'en ai fait. Le voici : vous me di-

rez s'il est ressemblant. Après avoir parlé de son goût pour la science, goût si exquis et si décidé que rien ne lui échappe, ni la philosophie, ni la critique, ni les ruines de l'antiquité, ni même le mystère du vuide ou du plein, voici ce que j'ajoute :

A toi-même indulgent, docile à tes desirs,
Dans de plus beaux objets tu cherches tes plaisirs;
Ton cœur s'émeut aux sons du fier chantre d'Achille,
Il s'amuse du Tasse, il adore Virgile :
Enchanté de Corneille, il aime son rival.
Lafontaine te charme, et son style inégal,
Dans son désordre même imitant la nature,
Te plaît, malgré la règle, et brave ta censure.
Tu mets dans la balance Horace, Despréaux,
L'un plus aisé, plus vif en ses rians tableaux;
L'autre eselave de l'art, fidèle à l'harmonie,
Au joug de la méthode asservit son génie;
Ainsi donc tour-à-tour passant du grave au doux,
Tu sais sans les confondre allier tous les goûts.
Mais, dis-moi, quel démon dans sa bizarre audace,
Souffle dans tous les cœurs le dégoût du Parnasse.
Aujourd'hui sur son trône Apollon étonné,
De tous ses courtisans se voit abandonné.
En vain pour repeupler les rives du Permesse,
Il répand les trésors de Rome et de la Grèce;
En vain à nos Français par l'erreur éblouis,

Il peint ces jours heureux, ce siècle de Louis,
Où l'art encore enfant sut franchir les obstacles,
Et géant tout-à-coup enfanta des miracles...
Rien ne peut ramener ses sujets révoltés.
Apollon (disent-ils par l'orgueil excités)
Cet enchanteur des sens n'est qu'une vaine idole ;
Il faut détruire enfin son culte trop frivole,
Il faut, à la raison consacrant nos travaux,
Dompter la vérité par des efforts nouveaux ;
Découvrir le secret de ces lois si profondes,
Qui firent la distance et la course des mondes.
Ainsi la règle en main, et d'Euclyde escortés,
Ils cherchent pas à pas d'obscures vérités.
Ce siècle raisonneur en sa froide manie,
Par de tristes calculs veut régler l'harmonie,
Proscrit comme un écart tout aimable détour,
Et bannit des écrits et la grâce et le tour.

Je supprime le reste, monsieur le duc, parce qu'il ne faut point ennuyer ses amis ; d'ailleurs, je n'ai pas mis la dernière main à cette épître.

LE DUC.

Je n'ai pas besoin que vous me nommiez l'aimable abbé dont vous faites l'éloge dans votre épître ; je devine ai-

sèment que c'est le Massillon de nos jours.

VOLTAIRE.

Mais en parlant de Massillon, ne trouvez-vous pas, comme moi, que c'était le Racine de la chaire, comme Bourdaloue en a été le Corneille ; non que j'égale la difficulté médiocre de faire un bon sermon, à la difficulté prodigieuse de faire une bonne tragédie : mais je dis que Bourdaloue porta la force du raisonnement dans l'art de prêcher, comme Corneille l'avait porté dans l'art dramatique, et que Massillon s'étudia à être aussi élégant en prose que Racine l'était en vers.

LE DUC.

On a reproché avec raison a Bourdaloue comme à Corneille, d'être un peu trop avocat, de vouloir quelquefois trop prouver au lieu de toucher, et de donner quelquefois de mauvaises preuves.

VOLTAIRE.

Massillon a suivi une autre route. Il a cru qu'il valait mieux peindre et émouvoir. Il imita Racine autant qu'on peut l'imiter en prose, en prêchant pourtant, comme de raison, que les auteurs dramatiques sont damnés. Son style est pur, ses peintures sont attendrissantes.

Il faut que je vous fasse voir le rapport qui existe entre Racine et lui. J'ai fait sur cela quelques extraits que voici :

Lisons d'abord le morceau de Massillon sur l'humanité des grands.

« Hélas ! s'il pouvait être quelque-
« fois permis d'être sombre, bizarre,
« chagrin, à charge aux autres et à
« soi-même, ce devrait être à ces in-
« fortunés que la misère, les calami-
« tés, les nécessités domestiques, et
« tous les plus noirs soucis environnent.
« Ils seraient bien plus dignes d'excu-

« ses, si portant déjà le deuil, l'amer-
« tume, le désespoir dans le cœur,
« ils en laissaient échapper quelques
« traits au-dehors. Mais il faut que les
« grands, les heureux du monde, à
« qui tout rit, et que les joies et les
« plaisirs accompagnent par-tout,
« prétendent tirer de leur félicité même
« un privilége qui excuse leurs cha-
« grins bizarres et leurs caprices ;
« qu'il leur soit permis d'être fâcheux,
« inquiets, inabordables, parce qu'ils
« sont heureux ; qu'ils regardent comme
« un droit acquis à leur prospérité,
« d'accabler encore du poids immense
« de leur humeur, des malheureux qui
« gémissent déjà sous le poids de leur
« autorité et de leur puissance. »

Souvenez-vous ensuite de ce morceau de Britannicus. Le voici : c'est Junie qui parle à Néron.

Tout ce que vous voyez conspire à vos desirs,
Vos jours toujours sereins coulent dans les plaisirs,
L'empire en est pour vous l'inépuisable source ;

Ou si quelque chagrin en interrompt la course,
Tout l'univers soigneux de les entretenir
S'empresse à l'effacer de votre souvenir.
Britannicus est seul, quelqu'ennui qui le presse,
Il ne voit dans son sort que moi qui s'intéresse,
Et n'a pour tout plaisir, seigneur, que quelques pleurs
Qui lui font quelquefois oublier ses malheurs.

Je crois voir dans la comparaison de ces deux morceaux, le disciple qui tâche de lutter contre son maître. Je vous en montrerais vingt exemples, si je ne craignais de vous ennuyer par des longueurs.

Massillon et Cheminais savaient Racine par cœur, et déguisaient ses vers dans leur prose. C'est ainsi que plusieurs prédicateurs venaient apprendre chez Baron, l'art de la déclamation, et rectifiaient ensuite le geste du comédien par le geste de l'orateur sacré.

LE DUC.

Le malheur des sermons, c'est que

ce sont des déclamations dans lesquelles on dit souvent le pour et le contre.

Le même homme qui, le jour de Pâques, assurait à Versailles qu'il n'y a point de félicité dans la grandeur, que les couronnes sont d'épines, que les cours ne renferment que d'illustres malheureux, que la joie n'est répandue que sur le front du pauvre, a prêché, le dimanche suivant, que le peuple est condamné à l'affliction et aux larmes, et que les grands de la terre sont plongés dans des délices dangereuses.

Ce prédicateur disait dans l'Avent, que Dieu est sans cesse occupé du soin de fournir à tous nos besoins; et en Carême, que la terre est maudite. Ces lieux communs l'ont mené jusqu'au bout de l'année par des phrases fleuries.

VOLTAIRE.

Les prédicateurs, en Angleterre, ont pris un autre tour qui ne nous conviendrait guères. Le livre de la métaphysique la plus profonde est le recueil des sermons de Clarke. On dirait qu'il n'a prêché que pour des philosophes : encore ces philosophes auraient pu lui demander à chaque période un long éclaircissement ; et le Français à Londres, à qui on ne prouve rien, aurait bientôt laissé là le prédicateur. Son recueil a fait un excellent livre que peu de gens sont capables d'entendre. Quelle différence entre les tems et entre les nations ! Et qu'il y a loin de frère Garasse et de frère André aux Clarke et aux Massillon !

Dans l'étude que j'ai faite de l'histoire, j'en ai toujours tiré ce fruit, que le tems où nous vivons est de tous les tems le plus éclairé, malgré nos mau-

vais livres, comme il est le plus heureux, malgré quelques calamités passagères. Car quel est l'homme de lettres qui ne sache que le bon goût n'a été le partage de la France, qu'à commencer du tems de Cinna et des Provinciales ? Et quel est l'homme un peu versé dans notre histoire, qui puisse assigner un tems plus malheureux depuis Clovis, que le tems qui s'est écoulé depuis que Louis XIV commença à régner par lui-même, jusqu'au moment où j'ai l'honneur de vous parler ? Je défie l'homme de la plus mauvaise humeur, de me dire quel siècle il voudrait préférer au nôtre.

LE DUC.

Il faut être juste, mon ami, et convenir par exemple qu'un géomètre de vingt-quatre ans en sait beaucoup plus que Descartes ; qu'un vicaire de paroisse prêche plus raisonnablement qu'un grand aumônier de Louis XII.

La nation est plus instruite, et le style en général est meilleur; par conséquent les esprits sont mieux faits aujourd'hui qu'ils ne l'étaient autrefois. J'avouerai tout cela. Mais je vous dirai que nous sommes à-présent dans la décadence du siècle, et qu'il y a beaucoup moins de génie et de talens que dans les beaux jours de Louis XIV.

VOLTAIRE.

Oui, monsieur le duc, le génie a baissé nécessairement; mais les lumières se sont multipliées. Mille peintres, du tems de Salvator Roze, ne valaient pas Raphaël et Michel-Ange; mais ces mille peintres médiocres, que Raphaël et Michel-Ange avaient formés, composaient une école infiniment supérieure à celle que ces deux grands hommes trouvèrent établie de leur tems. Nous n'avons à présent, sur la fin de notre beau siècle, ni de Massillon, ni de Bourdaloue, ni de Bos-

suet, ni de Fénélon ; mais le plus ennuyeux de nos prédicateurs d'aujourd'hui est un Démosthène en comparaison de tous ceux qui ont prêché depuis Saint-Denis jusqu'à frère Garasse.

Il y a plus de distance de la moindre de nos tragédies aux pièces de Jodele, que de l'Athalie de Racine aux Machabées de la Motthe, et au Moïse de l'abbé Nadal. En un mot, dans tous les arts de l'esprit, nos artistes valent moins qu'au commencement du grand siècle et dans ses beaux jours; mais la nation vaut mieux. Nous sommes inondés à la vérité de brochures ; c'est une multitude prodigieuse de moucherons et de chenilles, qui prouvent l'abondance des fruits et des fleurs. Vous ne voyez pas de ces insectes dans une terre stérile ; et remarquez que dans cette foule immense de ces petits écrits, tous effacés les uns par les autres, et tous précipités, au bout de

quelques jours, dans un oubli éternel, il y a souvent plus de goût et de finesse que vous n'en trouverez dans tous les livres écrits avant les Lettres Provinciales.

Voilà l'état de nos richesses de l'esprit, comparées à une indigence de plus de douze cents années. Si vous examinez à présent nos mœurs, nos lois, notre gouvernement, notre société, vous trouverez que mon compte est juste. Je date depuis l'époque où Louis XIV prit en main les rênes, et je demande au plus acharné frondeur, au plus triste panégyriste des tems passés, s'il osera comparer le tems où nous vivons, à celui où l'archevêque de Paris portait au parlement un poignard dans sa poche. Aimera-t-il mieux le siècle précédent, où l'on tuait le ministre à coup de pistolet, et où l'on condamnait sa femme à être brûlée comme sorcière ?

Dix ou douze années du grand

Henri IV paraissent heureuses, après quarante ans d'abominations et d'horreurs qui font dresser les cheveux. Mais pendant ce peu d'années que le meilleur des rois employait à guérir nos blessures, elles saignaient de tous côtés. Le poison de la ligue infectait encore les esprits, les familles étaient divisées, les mœurs étaient dures, le fanatisme régnait par-tout, hors à la cour. Le commerce commençait à naître; mais on n'en goûtait pas encore les avantages. La société était sans agrément, les villes sans police, toutes les consolations de la vie manquaient en général aux hommes.

Remontez à travers cent mille assassinats commis au nom de Dieu, sur les débris de nos villes en cendres, jusqu'au tems de François Ier, vous voyez l'Italie teinte de notre sang, un roi prisonnier dans Madrid, les ennemis au milieu de nos provinces.

Le nom de père du peuple est resté

à Louis XII ; mais ce père eut des enfans bien malheureux, et le fut lui-même. Chassé de l'Italie, dupé par le pape, vaincu par Henri VIII, obligé de donner de l'argent à son vainqueur pour épouser sa sœur, il fut bon roi d'un peuple grossier, pauvre, privé d'arts et de manufactures. Sa capitale n'était qu'un amas de maisons, de paille et de plâtre, presque toutes couvertes de chaume. Il vaut mieux sans doute vivre sous le bon roi d'un peuple éclairé et opulent, quoique malin et raisonneur.

Plus vous vous enfoncez dans les siècles précédens, plus vous trouvez tout sauvage ; et c'est ce qui rend notre histoire de France si dégoûtante, qu'on est obligé d'en faire des abrégés chronologiques à colonnes, où tout le nécessaire se trouve, où l'inutile est omis pour sauver l'ennui d'une lecture insupportable à ceux de nos com-

patriotes qui veulent savoir en quelle année la Sorbonne a été fondée, et aux curieux qui doutent si la statue équestre qui est dans la cathédrale gothique de Paris, est de Philippe de Valois ou de Philippe le Bel.

LE DUC.

Je vois, d'après ce que vous venez de dire, que nous n'existons que depuis environ cent vingt ans. Lois, police, discipline militaire, marine, beaux-arts, magnificence, esprit, goût, tout commence à Louis XIV, et plusieurs avantages se perfectionnent aujourd'hui.

VOLTAIRE.

C'est là, monsieur le duc, ce que j'ai voulu insinuer, en disant que tout était barbare chez nous, avant Louis XIV, et que la chaire l'était,

comme tout le reste. Vous ne croiriez pas que ces vérités m'ont attiré les persécutions du charitable frère Berthier, qui s'est avisé de me traiter d'athée. Il est vrai que je ne conviens point que des Nestoriens, conduits par des nuées bleues, soient venus du pays de Jacin, dans le septième siècle, faire bâtir des églises nestoriennes à la Chine. Frère Berthier devrait savoir que des nuées bleues ne conduisent personne à Pékin, et qu'il ne faut pas mêler des contes bleus à nos vérités sacrées.

LE DUC.

Mais dites-moi, mon ami, connaissez-vous rien de plus ridicule que le procès fait, il y a quelques années, à M. de Saint-Foix, auteur des Recherches sur la ville de Paris? C'est, je crois, l'abbé Trublet qui lui a cherché querelle, au sujet de la rue Tireboudin et de la rue Troussevache.

VOLTAIRE.

Je m'en souviens, monsieur le duc, et je sais de plus que le breton Saint-Foix a fait assigner son accusateur au châtelet de Paris. Mais les grands tels que vous méprisent toutes ces misères; ils font le bien en général, pendant que les sots, animés les uns contre les autres, font les maux particuliers. On en veut beaucoup aux gens qui pensent comme le Breton dont vous parlez, parce qu'ils sont philosophes; mais je soutiens qu'il n'y a point en France de meilleurs citoyens que les philosophes; ils aiment l'état et le monarque, ils sont soumis aux lois, ils donnent l'exemple de l'attachement et de l'obéissance; ils condamnent, ils couvrent d'opprobres ces factions pédantesques et furieuses, également ennemies de l'autorité royale et du repos des sujets. Il n'est aucun d'eux qui ne contribuât avec joie de la

moitié de son revenu, au soutien de l'empire. Continuez, monsieur le duc, à les seconder de votre autorité et de votre éloquence ; encouragez-les de votre voix puissante, confondez ces hommes insensés, livrez à la faction ceux qui commencent à accuser d'athéïsme quiconque n'est pas de leur avis sur des choses indifférentes.

Mais je sens que je m'emporte, et frère Berthier, qui ne vaut pas trop la peine que je parle de lui, m'a fourni quelques réflexions amères, que je crois utiles.

LE DUC.

Terminons cet entretien, et profitons de la belle soirée pour visiter vos possessions.

VOLTAIRE.

Volontiers, monsieur le duc. Vous ne les trouverez pas aussi délicieuses

que vos charmans jardins de Montrouge. Mais n'importe, je suis dans une retraite qui convient à un vieillard, et sur-tout la retraite dans ses possessions.

QUATORZIÈME SOIRÉE.

VOLTAIRE.

Eh bien ! mon cher marquis, comment trouvez-vous ma lettre à mademoiselle Clairon. Je lui rends, je crois, la justice qu'elle mérite, et je me moque assez violemment des Grisel, des Berthier et des petits singes noirs. J'ai souffert trop long-tems, il faut enfin que je me venge.

XIMÉNÈS.

Mais vous n'imitez pas le doyen Fontenelle, et vous devenez méchant sur vos vieux jours.

VOLTAIRE.

Méchant ! non. Mais je deviens Minos dans ma vieillesse. Je punis les méchans, et je juge les pervers.

XIMÉNÈS.

Mais, mon ami, tenez-vous bien sur vos gardes. Les dévots sont intolérans par principes. Prenez garde à vous, et sachez qu'ils ne pardonnent jamais.

VOLTAIRE.

Je le sais, et je suis comme eux. C'est un plaisir que la vengeance, sur-tout de ces vengeances qui sont plaisantes, et qui font pouffer de rire. J'ai soixante-sept ans, mon ami. Je vais régulièrement à la messe de ma paroisse. J'édifie mon peuple. Je bâtis une église, j'y communie, et je m'y ferai enterrer, mort dieu ! malgré les hypocrites.

XIMÉNÈS.

Tout cela est bon, mon ami; mais cependant vous avez fait la Pucelle.

VOLTAIRE.

Non, je ne l'ai point faite. Ce sont les cuistres qui me persécutent qui en sont les auteurs. Ce sont eux qui ont mis leurs oreilles à la monture de Jeanne. Je suis bon chrétien, bon serviteur du roi, bon seigneur de paroisse, bon précepteur de fille. A propos de fille, que pensez-vous de notre petite cousine, de Chimène ? ne voudriez-vous pas en être le Rodrigue ?

XIMÉNÈS.

Non, je vous assure. Vous voulez en faire une dévote, et la dévotion est bien voisine de la pédanterie.

VOLTAIRE.

Moi, point du tout. Il est vrai qu'elle remplit exactement tous les devoirs de la religion, et que nos curés et notre évêque sont très-contens

de la manière dont on se gouverne dans mes terres. Je la conduis moi-même à la messe de paroissse. Nous devons l'exemple, et nous le donnons. Je veux vous faire voir ses ouvrages. Qu'on fasse venir mademoiselle de Corneille. Tenez, elle travaille comme Minerve. Voilà des tapisseries de petit point qui sont de sa façon. (Mademoiselle Corneille paraît.)

VOLTAIRE, *lui adressant la parole.*

Approchez, descendante de Corneille. Pour vous engager à bien écrire et à écrire droit, tenez, petite fille, voyez les lettres de madame du Deffant et de madame d'Argental. Voilà comme les dames écrivent à Paris. Voyez que cela est droit ; et ce style, qu'en dites-vous, mon enfant ? quand écrirez-vous de même ?

Mlle. Corneille.

Ce sera bientôt, j'espère. Et pour vous prouver que j'ai de l'émulation, je vais dans ma chambre vous écrire un petit billet; je vous l'apporterai et vous le corrigerez.

Voltaire.

Fort bien ! allons, courage, petite cousine de Camille, et tout ira bien. (Après que mademoiselle Corneille est sortie) : Eh bien ! vous le voyez, mon ami, cela vient d'elle; point de contrainte. Elle n'a ici d'autre maître que ma nièce et moi. Oh ! la plaisante éducation !

Je soigne d'autant plus ce genre d'éducation, que j'en suis comptable. Mais ce qui me cause la plus vive et la plus juste indignation, c'est que j'ai lu la page 164 de Martin Fréron, dans laquelle il dit que j'ai fait élever mademoiselle Corneille, au sortir du

couvent, par un bateleur de la Foire.

Ces lignes diffamatoires sont d'autant plus punissables, qu'elles outragent personnellement mademoiselle Corneille, et sur-tout madame Denys, ma nièce, qui l'élève comme sa fille.

Fréron la perd sans ressource, en avançant faussement que je la fais élever par l'Ecluse, qui, comme vous le savez, n'est jamais chez moi, et qui depuis six mois exerce à Genève sa profession de chirurgien-dentiste.

Il me semble que tous les honnêtes gens devraient se liguer pour obtenir le châtiment de Martin Fréron. Car enfin, mon cher marquis, quelle famille sera en sûreté, s'il est permis à un folliculaire d'entrer dans le secret des familles, de dire qu'une fille de condition sort du couvent pour être élevée par un bateleur, d'insulter au malheur de son père, de dire qu'il vit d'un emploi de cinquante francs par mois ? Si l'on abandonne ainsi l'hon-

neur des familles à l'insolence des gazetiers, il faudra se faire justice soi-même.

XIMÉNÈS.

Il est certain que la calomnie de Fréron peut faire le plus grand tort à cette jeune personne pour son établissement, qui dépend uniquement de sa bonne réputation.

VOLTAIRE.

J'en serais d'autant plus fâché, que ma nièce et moi l'avons adoptée pour fille. Son caractère paraît aussi aimable que le génie de Corneille est respectable. Cela peut même empêcher que je ne retire de mon ouvrage, c'est-à-dire, de mon commentaire de Corneille, tous les avantages que j'en espérais par le grand nombre de souscriptions. Je compte qu'elle y trouvera une partie de sa dot.

XIMÉNÈS.

Votre ouvrage est-il bien avancé ?

VOLTAIRE.

Le monument que j'érige à Corneille serait presque achevé, si je ne m'étais pas fait un devoir de lire et de faire des notes sur les pièces les plus médiocres de Corneille. D'ailleurs, j'ai consulté l'Académie sur toutes les bonnes pièces : ainsi, mon commentaire pourra être à-la-fois un art poétique et une grammaire. Je n'ai point perdu mon tems en furetant dans la garde-robe de Pierre, et en lisant jusqu'à Pertharithe. C'est un fumier dont Racine a tiré tout son or. Si vous lisiez cette tragédie de Pertharithe avec attention, vous seriez tout étonné d'y trouver le germe entier de la tragédie d'Andromaque, les mêmes sentimens, les mêmes situations, les mêmes discours.

Un Grimoald, dans Corneille, menace une Rodelinde de faire périr son fils au berceau, si elle ne l'épouse.

Son sort est dans vos mains, aimer ou dédaigner
Le va faire périr ou le faire régner.

Pirrhus dit précisément, dans la même situation :

Je vous le dis, il faut ou périr ou régner.

Grimoald, dans Corneille, veut punir sur ce fils innocent la dureté d'un cœur si peu reconnaissant.

Pirrhus dit dans Racine :

Le fils me répondra des mépris de la mère.

Rodelinde dit à Grimoald :

Comte, pensez y bien, et pour m'avoir aimée
N'imprimez point de tache à tant de renommée ;
Ne crois que ta vertu, laisse-la seule agir,
De peur qu'un tel effort ne te donne à rougir.
On publierait de toi que le cœur d'une femme,
Plus que ta propre gloire, aurait touché ton ame.
On dirait qu'un héros, si grand renommé,
Ne serait qu'un tyran s'il n'avait point aimé.

Andromaque dit à Pirrhus :

Seigneur que faites vous, et que dira la Grèce,
Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de faiblesse,
Et qu'un dessein si beau, si grand, si généreux
Passe pour le transport d'un esprit amoureux.
Non, non d'un ennemi respecter la misère,
Sauver des malheureux, rendre un fils à sa mère ;

De cent peuples pour lui combattre la rigueur,
Sans lui faire payer son salut de mon cœur,
Malgré moi, s'il le faut, lui donner un asile,
Seigneur voilà des soins dignes du fils d'Achille.

XIMÉNÈS.

L'imitation est visible, et la ressemblance est entière.

VOLTAIRE.

Il y a plus, mon cher marquis, et je vais vous étonner. Tout le fond des scènes d'Oreste et d'Hermione est pris d'un Garibald et d'une Edvige, personnages inconnus de cette malheureuse pièce inconnue. Quand il n'y aurait eu que ces noms barbares, ils eussent suffi pour faire tomber Pertharithe; et c'est à quoi Boileau fait allusion, quand il dit :

Qui de tant de héros va choisir Childebrand.

Mais Garibald, tout Garibald qu'il est, ne laisse pas que de jouer avec son Edvige, le même rôle qu'Oreste

avec Hermione. Edvige aime encore Grimoald, comme Hermione aime Pirrhus : elle veut que Garibald la venge d'un traître qui la quitte pour Rodelinde. Hermione veut qu'Oreste la venge de Pirrhus, qui la quitte pour Andromaque.

EDVIGE.

Pour gagner mon amour, il faut servir ma haine.

HERMIONE.

Vengez-moi, je crois tout.

GARIBALD.

Le pourrez-vous, madame, et savez-vous vos forces ?
Savez-vous de l'amour quelles sont les amorces ?
Savez-vous ce qu'il peut, et qu'un visage aimé
Est toujours trop aimable à ce qu'il a charmé ?
Non, vous vous abusez, votre cœur vous abuse.

ORESTE.

Et vous le haïssez ? Avouez-le, madame,
L'amour n'est point un feu que l'on cache en une ame;
Tout nous trahit, la voix, le silence, les yeux,
Et ces feux mal couverts n'en éclatent que mieux.

Ces idées, que le génie de Corneille

avait jetées au hasard sans en profiter' le goût de Racine les a recueillies et les a mises en œuvre. Il a tiré de l'or, en cette occasion, *de stercore Ennii.*

XIMÉNÈS.

J'ai entendu dire que Corneille ne consultait personne, et que Racine consultait Boileau ; et c'est peut-être pour cela que l'un tomba toujours depuis Héraclius, et que l'autre s'éleva continuellement.

VOLTAIRE.

On croit assez communément que Racine amollit et avilit même le théâtre par ces déclarations d'amour, qui ne sont que trop en possession de notre scène. Mais la vérité me force d'avouer que Corneille en usait ainsi avant lui, et que Rotrou n'y manquait pas avant Corneille. Il n'y a aucune de leurs pièces qui ne soit fondée, en partie, sur cette passion. La seule différence

est qu'ils ne l'ont jamais bien traitée, qu'ils n'ont jamais attendri. L'amour n'a été touchant que dans les scènes du Cid, imitées de Guillain de Castro; et Corneille a mis de l'amour jusques dans le sujet terrible d'OEdipe.

(On apporte à M. de Voltaire une lettre de Schewetzingen, maison de plaisance de l'électeur Palatin, près de Manheim. Il l'ouvre avec le plus grand empressement; elle est de l'électeur.)

VOLTAIRE.

Ah, ah ! une invitation de leurs altesses électorales. Elles donneront des fêtes pour la naissance d'un enfant chéri. Ah ! vraiment, je ferais là une belle figure, moi qui suis l'individu le plus ratatiné et le plus souffrant de ce meilleur des mondes. Vous saurez, mon cher marquis, que c'est pour la seconde fois qu'on m'invite à me trouver au baptême; mais je suis plus fait

pour les extrême-onctions que pour les baptêmes. Voici le petit impromptu que j'ai envoyé après la première invitation. Je crois que je m'en souviens.

Est-ce une fille, est-ce un garçon,
Je n'en sais rien ; la providence
Ne dit point son secret d'avance,
Et ne nous rend jamais raison.

. . . .

Grands, petits, riches, gueux, fous, sages,
Tous aveugles dans leurs efforts,
Tous à tâtons font des ouvrages,
Dont ils ignorent les ressorts.

C'est bien là que l'homme est machine,
Mais le machiniste est là haut
Qui fait tout de sa main divine,
Comme il lui plaît, et comme il faut.

S'il vous donne un prince, tant mieux
Pour tout l'état et pour son père ;
Et s'il a votre caractère,
C'est le plus beau présent des cieux.

Si d'une fille il vous régale,
Tant mieux encor, c'est un bonheur,
En grâces, en beauté, douceur,
Je la vois à sa mère égale.

O couple auguste, heureux époux,
L'esprit prophétique m'emporte,
Fille ou garçon, il ne m'importe,
L'enfant sera digne de vous.

QUINZIÈME SOIRÉE.

Recueil de bons mots, facéties, et épigrammes de M. de Voltaire

R.....

Vous conviendrez avec moi que le roi de Prusse a beaucoup d'esprit, et que ses répliques sont très-heureuses.

VOLTAIRE.

J'en conviens, et je ne veux que vous citer les réponses qu'il fit à l'ambassadeur d'Angleterre, M. Mitchel. Le roi le plaisantait sur la belle entreprise de la flotte anglaise sur nos côtes.

« Eh bien ! que faites-vous à présent ? — Nous laissons faire Dieu, répond Mitchel. — Je ne vous connais-

sais pas cet allié, dit Fréderic. — C'est le seul à qui nous ne payons pas de subsides, répliqua Mitchel. — Aussi, dit le roi, c'est le seul qui ne vous assiste pas.

R.....

De quoi avez-vous eu à vous plaindre? Le roi de Prusse vous a comblé d'honneurs, il vous a fait vingt mille francs de pension, il vous a donné une clef....

VOLTAIRE.

Oui, une clef qui n'était pas, je vous jure, la clef du paradis.....

R.....

Vous devriez cette année-ci aspirer à la médaille académique.

VOLTAIRE.

Non, mon ami, je ne m'occupe que des siècles passés, et je ne crois pas

devoir cette année m'exposer au refus de la médaile académique. Qui diable a imaginé cette médaille ! On ne l'aurait pas donnée à l'auteur de Britannicus, qui n'eut que cinq représentations, et on l'aurait offerte à l'auteur de Régulus. Fi donc ! il n'y a de médailles que celles qui sont données par la postérité.

R....

Que pensez-vous des Parisiens ?

VOLTAIRE.

Les Parisiens passent leur tems à élever des statues et à les briser ; ils se divertissent à siffler et à battre des mains ; et avec moins d'esprit que les Athéniens, ils en ont tous les défauts, et sont encore plus excessifs.

(M. de Voltaire reçoit une lettre d'un jeune poëte qui lui envoie d'assez bons vers. Après en avoir donné lecture, il témoigne à la société combien

il en est content, et répond au poëte par cet impromptu) :

Quand je lis vos vers séduisans,
Je ressemble aux vieilles coquettes,
Qui n'osant plus avoir d'amans,
Baissent leurs yeux et leurs cornettes.
Mais si quelque jeune galant,
Parle d'amour en leur présence,
Adieu sagesse, adieu prudence,
La rage d'aimer leur reprend.

SEIZIÈME SOIRÉE.

N.....

DITES-MOI franchement, dans votre Orphelin de la Chine, n'avez-vous pas eu l'intention de faire quelques allusions malignes ?

VOLTAIRE.

Je vous proteste que j'ai eu grand soin d'écarter toute pierre de scandale. Le conquérant tartare est à merveille entre les mains de le Kain : Lanoue a assez l'air d'un lettré chinois, ou plutôt d'un magot. C'est grand dommage qu'il ne soit pas cocu.

N.....

Que pensez-vous de l'acteur Brizard?

VOLTAIRE.

Brizard est un acteur très-froid. Je le défie de faire pleurer, il ne peut tomber de ses yeux que de la neige.

DIX-SEPTIÈME SOIRÉE.

B. . . *à M. de Voltaire.*

QU'AVEZ-VOUS, mon ami, vous avez l'air d'avoir pleuré ?

VOLTAIRE.

Je viens de recevoir une lettre qui me fait beaucoup de peine. Je croyais que madame du Deffant n'était pas entièrement privée de la vue, qu'elle était seulement entre chien et loup ; mais j'apprends qu'elle est tout-à-fait dans les ténèbres. Quelle fureur à la nature de gâter ses plus beaux ouvrages ! Que ses yeux étaient autrefois vifs et brillans ! Pourquoi faut-il qu'on soit puni par où l'on a péché ?

J'ai aussi la vue fatiguée de la lecture des Mémoires secrets de milord Bolimbroke.

B.....

Eh bien ! qu'en pensez-vous ?

VOLTAIRE.

Je voudrais, pour son honneur, que ces mémoires fussent si secrets, que personne ne les eût jamais vus. Je ne trouve qu'obscurités dans son style comme dans sa conduite, et mon avis est qu'on a rendu un mauvais service à sa mémoire d'imprimer cette rapsodie.

B.....

A propos, M. d'Alembert m'écrit de vous prier de faire quelques articles pour l'Encyclopédie.

VOLTAIRE.

Mais d'Alembert est fou. Ne sait-il pas que j'ai la tête pesante, ou pour mieux dire, que je ne suis plus de ce monde ? Il est plaisant avec ses demandes ; il veut que je fasse un article

sur l'esprit ; c'est comme s'il l'eût demandé au père Mabillon, ou au père Montfaucon. Au reste, j'y consens ; mais il se repentira d'avoir demandé des gavottes à un homme qui a cassé son violon.

DIX-HUITIÈME SOIRÉE.

Mme. DE LUTZELBOURG. (1)

PUISQUE vous avez, monsieur, une partie de votre bien près de Colmar, que ne faites-vous dans ce pays-ci quelqu'acquisition, et que ne faites-vous bâtir sur les ruines du château de Honsbourg ?

VOLTAIRE.

Je le ferais volontiers, madame ; mais il y a une petite difficulté. Le duc de Wirtemberg n'est pas tranquille possesseur de ces mâsures ; et je vous avoue que je ne voudrais pas avoir un hospice qui aurait un procès pour fondement.

(1) On croit devoir prévenir le lecteur, que cet entretien a eu lieu pendant le séjour de M. de Voltaire en Alsace.

Mme. DE LUTZELBOURG.

Du moins, vous devriez louer le château de feu mon frère, le château d'Oberherkeim.

VOLTAIRE.

Le château d'Oberherkeim ! vraiment, ce nom est plein de douceur. Mais ne serait-il pas possible de l'acheter ?

Mme. DE LUTZELBOURG.

Cela serait assez difficile, parce qu'il appartient à des mineurs.

VOLTAIRE.

Eh bien ! madame, si on veut, je louerai le château avec tous ses meubles, en attendant que la famille s'arrange. Je ferai un bail, je paierai un an d'avance, pour faire plaisir à la famille ; et pour pot-de-vin, je vous ferai un petit quatrain pour votre tableau. Vous y viendrez sans doute avec votre charmante amie. Vous imaginez bien que la maison serait à vous,

et que je n'y serais que votre intendant. J'ai envie, madame, de me faire Alsacien pour vous. Je sens que la fin de ma vie en sera beaucoup plus douce.

M.me DE LUTZELBOURG.

Je suis bien aise que vous ayez suspendu votre voyage de Plombières. D'après les ordonnances de votre médecin, Gervasi, vous ferez un petit séjour en Alsace, et vous viendrez, j'espère, visiter souvent ma petite habitation.

VOLTAIRE.

Je craignais bien, madame, d'être privé de la consolation de vous voir. Mais la destinée, qui se joue des pauvres humains, vient enfin de seconder mes desirs, en me procurant le bonheur de converser avec vous. Je suis un de vos anciens serviteurs. Que de choses nous avons vues, madame ! et que nous avons de choses à nous dire ! Dans le moment, je n'ai pas la force

de me rappeler tout ce que le tems a fait évanouir. Je suis trop malade ; et ce que vous aurez peine à croire, je vise à l'hydropisie : on ne s'en douterait pas. Vous savez cependant qu'il n'y a rien de plus sec qu'un hydropique. Gervasi a jugé que des eaux n'étaient pas bonnes contre les eaux, et il m'a condamné aux racines, et qui plus est, aux cloportes. Cela ne devrait pas m'étonner ; car j'ai été plus d'une fois dans ma vie condamné aux bêtes.

DIX-NEUVIÈME SOIRÉE.

Voltaire à M. de Montpéroux, résident de France à Genève.

Je suis, monsieur le résident, le plus malheureux des hommes, et je me trouve dans un embarras difficile à peindre. J'ai fait, il y a vingt-cinq ou trente ans, une bagatelle intitulée *Jeanne d'Arc*, ou *la Pucelle d'Orléans*. Elle a été imprimée : tous mes amis me le mandent. Ce qu'il y a d'affreux, c'est qu'on dit que le chant de l'*Ane* s'imprime tel que je l'ai fait d'abord, et non pas tel que je l'ai corrigé depuis. Mais comment cela se fait-il ? Cela ne peut pas venir du roi de Prusse, puisqu'il ne l'a jamais eu, ce maudit chant de l'*Ane*, de la première fournée.

N.....

On dit que le roi de Prusse vous fait mille complimens et vous demande de nouveaux chants de la Pucelle.

VOLTAIRE.

Je crois qu'il a le diable au corps. J'ai à présent l'esprit assez triste. Cette maudite Pucelle, qui m'a tant fait rire, me rend trop sérieux. Je crains que les ames dévotes ne m'imputent ce scandale, et la crainte glace la poésie. La Pucelle de Chapelain n'a jamais fait tant de bruit. Me voilà avec mes cheveux gris chargé d'une fille qui embarrasserait un jeune homme. Il arrivera malheur. Vous ne sauriez croire quel tort Jeanne d'Arc a fait à l'Orphelin de la Chine. Je ne sais plus à quel saint me vouer. Je trouverai toujours dans mon chemin Saint-Denis qui me redemandera son oreille, Saint-Georges à qui j'ai coupé le bout du nez, et sur-tout Saint-Dominique; cela est horrible.

MONTPÉROUX.

Vous devriez bien nous lire le chant de l'Ane tel que vous l'avez fait, ainsi que quelques autres fragmens de la Pucelle, cela nous ferait passer quelques momens agréables.

VOLTAIRE.

Volontiers, je vais vous montrer le véritable âne, et vous verrez qu'il est bien plus poli et plus honnête que celui qui court.

(M. de Voltaire lit un chant de la Pucelle, et tout le monde étouffe de rire.)

Vous pouvez, M. le résident, voir à quel point j'ai cherché à ménager les oreilles chastes. Ecoutez les changemens que j'ai faits au chant onzième ; voici, dans un certain endroit, le véritable texte :

Ce que César sans pudeur soumettait
A Nicomède en sa belle jeunesse,
Ce que jadis le héros de la Grèce

Admira tant dans son Ephestion,
Ce qu'Adrien mit dans le Panthéon,
Que les héros ô ! ciel ont de faiblesse.

Voilà, Messieurs, quel est le véritable manuscrit, il a paru vous amuser; il n'en vaut que mieux pour être plus décent; un peu de gaze sied bien, même à un âne.

Les fragmens de la Pucelle qui courent Paris, sont aussi mutilés que mon Histoire générale. On estropie tous mes enfans, cela fait saigner le cœur. Les lambeaux défigurés qui courent dans Paris, achèvent de me désespérer. On s'est avisé de remplir les lacunes de toutes les grossiéretés qui peuvent déshonorer un ouvrage. On y a ajouté des personnalités odieuses et ridicules contre moi, contre mes amis, et contre des personnes très-respectables. C'est un nouveau brigandage introduit depuis peu dans la littérature ou plutôt dans la librairie. La Beaumelle est le premier, je crois,

qui ait osé faire imprimer l'ouvrage d'un homme de son vivant, avec des commentaires chargés d'injures et de calomnies. Ce malheureux Erostrate du Siècle de Louis XIV, a trouvé le secret de changer, pour quelques ducats, en un libelle abominable, un livre entrepris pour la gloire de la nation. Enfin, on traite de même ce petit poëme composé il y a environ trente ans. On fait une gueuse abominable de cette Pucelle qui n'a qu'une gaieté innocente.

MONTPÉROUX.

Tout le monde sait que les lambeaux défigurés de votre Pucelle sont entre les mains de mademoiselle Duthil. Que ne lui faites-vous proposer le sacrifice de l'exemplaire imparfait qu'elle possède, en promettant de lui en donner un plus correct et plus complet.

VOLTAIRE.

C'est bien mon intention. Mais comment, et par qui lui faire cette proposition !

E. . . . .

Eh parbleu ! M. de la Motthe, qui est le plus obligeant et le plus officieux des hommes, ne fera pas difficulté de se charger de cette négociation.

VOLTAIRE.

Vous avez raison, la Motthe a l'esprit très-liant et le ton très-persuasif. Je me flatte que, par son entremise, la dame qui possède Jeanne d'Arc, par une infidélité, ne fera pas celle de la rendre publique ; une fille ne fournit point de pucelles.

MONTPEROUX.

Cette Pucelle vous tient bien au cœur ; faut-il qu'une bagatelle de cette nature *trouble votre grande ame.*

VOLTAIRE.

Il est vrai que je suis glacé par les nouvelles que j'apprends du pucelage de Jeanne. Il est très-sûr que des fripons l'ont violée, qu'elle est toute défigurée, et qu'on la vend en Hollande et en Allemagne, sans pudeur. Pour moi, je la renonce et je la déshérite. Ce n'est point là ma fille. Je ne veux pas entendre parler de catins, quand je suis sérieusement occupé de l'histoire du genre humain.

VINGTIÈME ET DERNIÈRE SOIRÉE. (1)

VOLTAIRE *à M. le maréchal de R...*

JE me meurs, M. le Maréchal, je me meurs ; mais en mourant j'ai achevé Irène.

M. DE R...

Etes-vous entièrement remis des fatigues de votre voyage ?

VOLTAIRE.

Ah ! ne me parlez pas de mon voyage, car je suis roué ; mon corps est en lambeaux. J'ai été si horriblement cahoté, que je ne puis plus remuer. J'ai bien peur de faire incessamment le voyage de l'éternité.

M. DE R...

Ecartez ces idées funestes, et dites-moi comment vous trouvez Paris.

(1) Ce dernier entretien a eu lieu à Paris, peu de tems avant la mort de M. de Voltaire.

VOLTAIRE.

Que puis-je vous dire de Paris, M. le Maréchal, puisque je ne crois pas avoir demeuré trois ans de suite dans cette ville. Je ne la connais que comme un Allemand qui a fait son tour de l'Europe. J'ai fait ce voyage en grande partie pour revoir mes amis, et j'ai voulu aussi prouver à quelques sacristains, qu'un étranger aussi étrange que moi, pouvait, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, venir boire de l'eau de la Seine.

M. DE R...

Ces messieurs prétendent qu'il y a contre vous, dans je ne sais quel bureau, ce qu'on appelle une lettre de cachet.

VOLTAIRE.

Ah! je puis vous assurer qu'il n'y en a point, et que ces sacristains ne disent pas un mot de vérité. Mais je sais que ces messieurs expédieraient volon-

tiers contre moi, non pas des lettres de cachet, mais des lettres de proscription.

M. DE R...

Vous avez eu depuis peu une visite qui vous a fait plaisir, celle du respectable M. Franklin.

VOLTAIRE.

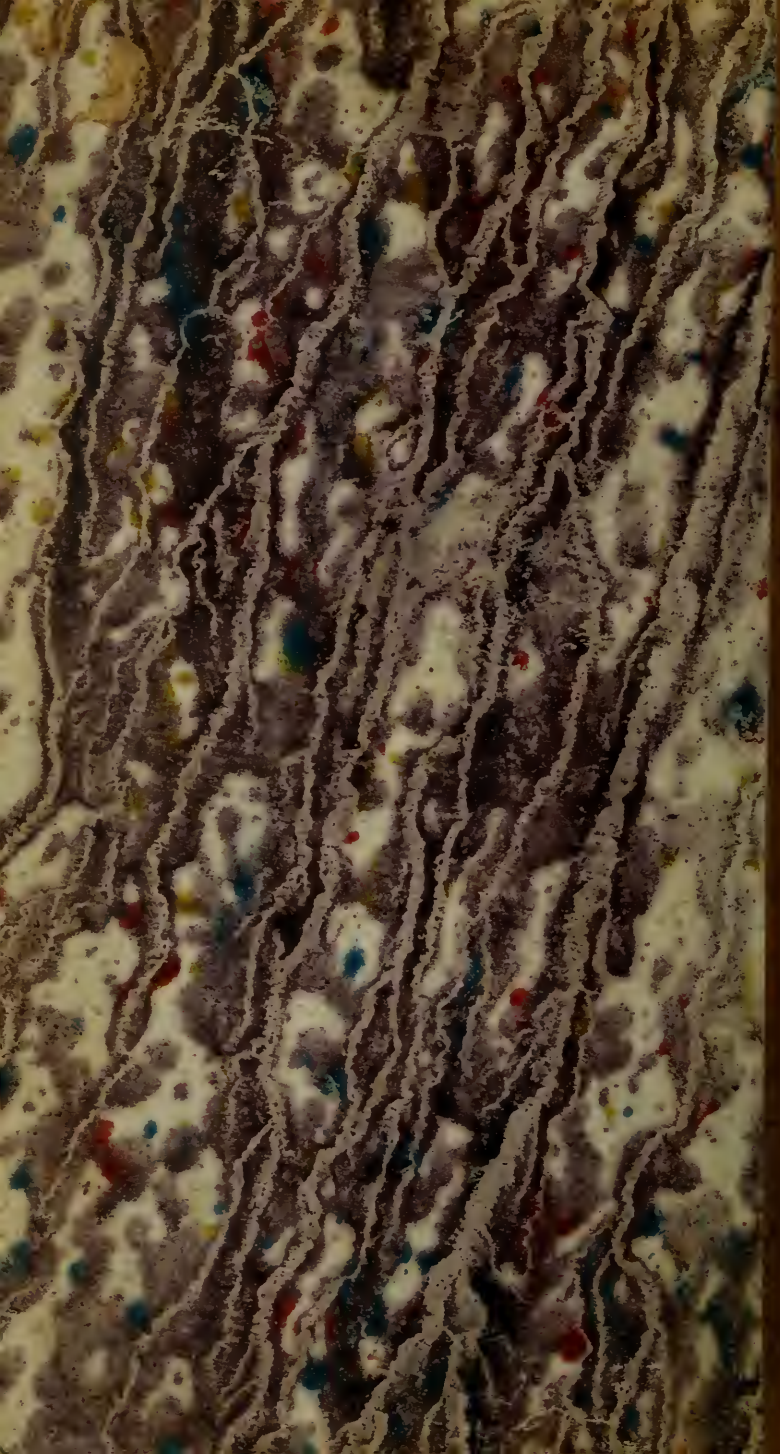
Oui, quoique je fusse très-malade, je l'ai reçu avec la plus grande satisfaction. Il m'a amené son petit-fils, auquel il a voulu que je donnasse ma bénédiction. Il s'est donc courbé sous ma main patriarchale, et en lui donnant ma bénédiction, je n'ai dit que ces mots : *Dieu et la Liberté*. M. l'ambassadeur d'Angleterre est arrivé, et a paru regretter de n'avoir pas été présent à cette scène. Mais si d'un côté je reçois quelques consolations, de l'autre on cherche à répandre beaucoup d'amertume sur mes derniers jours. On a voulu persuader à M. l'abbé de Beauregard, prédicateur de Versailles,

qu'on se moquait ici de lui et de ses sermons. Je suis exposé journellement à la fureur de son zèle. Il prétend qu'il faut me refuser la sépulture. Cela me paraît fort injuste, car je ne demanderais pas mieux que de l'enterrer, et il me semble qu'il me devait la même politesse.

M. DE R...

Les sorties violentes qu'il fait, dans le carême qu'il prêche devant le roi, prouvent bien que les dévots ne pardonnent jamais.

VOLTAIRE.

Quant à moi, je n'ai point prêché de carême; mais en verité il n'y a point de moine en Europe qui ait observé ce carême-ci plus rigoureusement que moi. Aussi, je suis plus décharné et plus maigre que le plus chétif disciple de Loyola. Ne trouvez-vous pas que je représente à merveille le Lazare sortant de sa niche.

FIN DES SOIRÉES.